

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

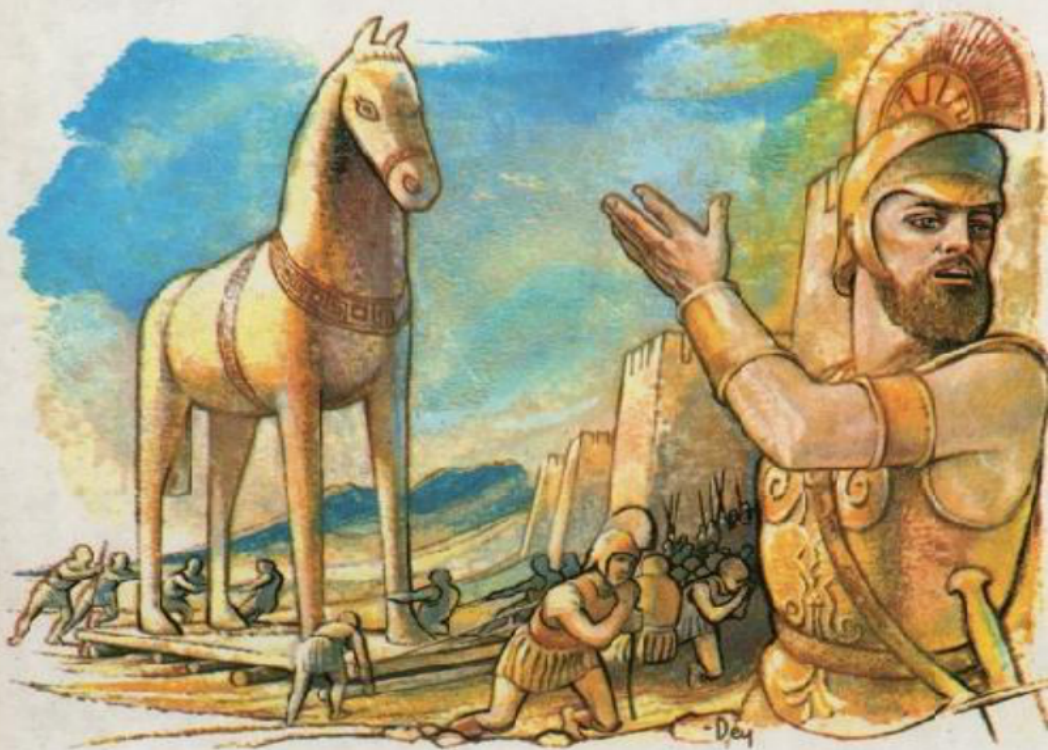
Laura Orvieto

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAURA ORVIETO

CONTES ET LÉGENDES DU MONDE GREC ET BARBARE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DU MONDE GREC ET BARBARE

Par
Laura Orvieto

Illustrations de Clifton Dey
Éditions : NATHAN

PRÉFACE

Chers petits enfants de France,

L'éditeur, qui publie ce livre traduit dans votre langue, désire que je vous écrive une lettre, et je le fais très volontiers.

Mais que vous dirai-je ? Vous voulez savoir le contenu du volume ? Eh bien, lisez-le vous-même. S'il vous plaît, vous le lirez jusqu'au bout ; s'il ne vous convient pas, vous ne le terminerez pas, tout simplement. Pourtant j'espère que vous ne l'abandonnerez pas, car beaucoup, oui, beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles de mon pays, l'Italie, l'ont lu avec plaisir, et dans tous les pays du monde les enfants ont des goûts semblables. Sachez que je vous parlerai de gens qui ont vécu il y a des milliers d'années, alors que dans la saison chaude les hommes ne portaient qu'une sorte de chemise qu'ils couvraient de peaux de loup et d'ours quand il faisait froid. Car dans ce temps il y avait beaucoup de bêtes fauves, même dans les endroits où se sont construites des villes, même à l'emplacement où se trouve actuellement Paris, la grande ville.

Personne ne savait ni lire, ni écrire, même pas les poètes, et tous mangeaient avec leurs doigts, oui, tous, même les princes, les rois, même les rois de Grèce qui étaient pourtant les plus civilisés de ces temps lointains. Et ils étaient si fiers d'être les plus civilisés qu'ils appelaient tous les autres des Barbares.

Et voilà pourquoi ce volume est intitulé Récits du monde grec et barbare.

Dans ce temps-là, les rois ne dédaignaient pas d'être eux-mêmes ouvriers, artisans ou bergers, les princesses lavaient elles-mêmes leur linge, faisaient la cuisine, filaient de la laine ou tissaient de la toile.

Toutes ces histoires, les poètes anciens les chantaient en allant d'une maison à l'autre, ce qui était leur métier, et eux-mêmes ne savaient ni lire ni écrire. Le plus fameux de tous ces poètes anciens était aveugle, raconte-t-on, et se nommait Homère.

Les histoires que l'on racontait alors étaient merveilleuses, le roi et le peuple les écoutaient avec attention et faisaient honneur aux poètes. Et j'ai pensé que les enfants d'aujourd'hui aimeraient à entendre ces récits qui,

tout en ressemblant à des contes de fées, sont des histoires vraies, transformées en légendes. Voilà pourquoi, chers petits enfants de France, je les ai écrits.

LAURA ORVIETO.

LÉGENDES DU MONDE GREC ET BARBARE

La ville de Troie et le roi Laomédon



Il y a beaucoup, beaucoup, d'années, en Asie Mineure, proche de la mer, existait une ville qui avait pour nom Troie. Ilus régnait sur Troie. Ce roi était un grand constructeur. Dans la partie haute de la ville, il avait fait bâtir des palais pour les princes, des maisons pour les soldats, des temples pour les dieux, et ce quartier où les rues étaient larges et les maisons grandes et belles s'appelait Ilion.

Le roi Ilus avait un fils, le prince Laomédon, beau et fort, mais incapable de tenir sa parole.

Après la mort d'Ilus, Laomédon devint roi de Troie. Un jour que le jeune roi contemplait son royaume, il pensa :

— Si j'entourais Ilion d'une forte muraille, les temples, les palais, les maisons seraient bien plus en sûreté et l'ennemi ne pourrait entrer dans la ville sans ouvrir d'abord une brèche dans ce mur !

En ayant ainsi décidé, Laomédon invita, dans son palais, Phébus Apollon, dieu du soleil, et Poséidon, dieu de la mer. Et il leur dit :

— Écoutez-moi, ô dieux ! Je veux élever autour d'Ilion une vaste enceinte. Elle doit être haute et forte afin d'empêcher l'ennemi d'envahir ma superbe Troie. Voulez-vous la construire ?

— Volontiers, dirent les dieux. Mais, une fois le travail fait, tu devras nous le payer.

— Certes, je vous le payerai, répondit Laomédon. Je vous le payerai même fort cher ; loin de moi la pensée de vous faire travailler pour rien.

— Entendu...

Poséidon et Phébus Apollon se transformèrent aussitôt en maçons et commencèrent le travail. Ils travaillèrent, travaillèrent, travaillèrent et, au bout d'un an, un mur haut, épais et fort entourait Ilion. La construction terminée, les dieux allèrent trouver le roi.

— Le mur est-il déjà construit ? leur demanda Laomédon.

— Oui, des murailles hautes, épaisses et fortes, flanquées de tourelles, protègent ta ville. Jamais l'ennemi ne pourra les renverser.

— C'est bien, je vous remercie, dit Laomédon.

Mais lorsque Poséidon et Phébus Apollon demandèrent le salaire convenu, les choses se gâtèrent.

Laomédon ne voulait pas tenir sa promesse : dès lors, il inventa mille excuses pour ne pas payer et en vint à dire que ses coffres étaient vides. Lorsque Phébus Apollon et Poséidon insistèrent pour se faire payer, le roi de Troie se mit en colère et les chassa sans façons :

— Si vous ne vous en allez pas tout de suite, leur dit-il, je vous lierai les mains et les pieds et je vous vendrai comme esclaves dans une île lointaine, après vous avoir coupé, à tous deux, les oreilles avec mon épée. Partez donc, partez tout de suite.

Poséidon et Phébus Apollon, pleins de courroux, s'en allèrent. Et Poséidon, dieu de la mer, ordonna aux flots d'envahir la terre. Aussitôt, l'onde recouvre les blés des champs, les maisons se remplissent d'eau, les rues et les places se transforment en fleuves et en lacs. Les gens épouvantés se sauvent sur les toits et se lamentent, les enfants pleurent de froid et de faim. On ne trouve plus rien pour les couvrir, rien pour leur donner à manger.

Et, au sommet de la tour, dans la chambre la plus haute du palais, Laomédon, réfugié avec son fils et sa fille, appelle désespérément Poséidon :

— Poséidon, pardonne-moi ; Poséidon, sauve-moi !

Mais le dieu demeure invisible et la mer continue à inonder les champs et les maisons.

— Poséidon, pardonne-moi ; Poséidon, sauve-moi ! Sauve-moi, ô Poséidon, et je te donnerai tout ce que tu voudras.

Alors, dans la chambre, au sommet de la tour où le roi s'était caché avec Priam, son fils, et Hésione, sa fille, apparaît un vieillard. Il porte une barbe longue et blanche et il tient à la main le trident qui est une sorte de fourche à trois pointes. C'est Poséidon, dieu de la mer.

— Pour nous sauver, qu'exiges-tu ? implore Laomédon. Vois notre misère : l'eau recouvre toutes choses et nous avons faim, nous avons froid.

Le dieu répond :

— Je puis ordonner aux flots de retourner à la mer.

— Si l'eau retourne à la mer, ô dieu, je ferai tout ce que tu ordonneras, promet Laomédon.

— Et tu veux que j'aie confiance en toi ? Tu as menti une fois, je ne te crois plus !... Sache donc que si, obéissant à mes ordres, l'eau se retire, une heure après tu devras conduire ta fille Hésione sur la grève, tu l'attacheras à un rocher et tu la laisseras seule. Un de mes monstres marins surgira alors et en fera sa proie.

— Hésione, tu dis Hésione ?... Demande autre chose, Poséidon, je ne puis te donner ma fille !

— Si dans deux heures Hésione n'est pas liée au rocher, mes flots dévasteront vos demeures et vos champs et vous feront périr tous.

Ainsi parla Poséidon, dieu de la mer, et il disparut.

Et l'eau commence à baisser aussitôt, à s'écouler des champs, à se retirer vers la mer. Hommes, femmes et enfants chantent d'allégresse ; ils descendent des toits et rentrent dans leurs maisons.

Seul, le roi accablé ne parle pas, ne bouge pas. Il ne répond même pas à Hésione qui, auprès de lui, l'interroge :

— Père, pourquoi dois-je mourir ? pourquoi Poséidon demande-t-il ma mort ?

Mais voici qu'une heure était passée déjà !... Les eaux s'étaient écoulées, les maisons commençaient à sécher ; la sécurité et la confiance renaissaient. Une autre heure passa... et, ô épouvante ! on vit de nouveau l'eau sourdre de tous côtés, monter lentement, très lentement et recouvrir les plaines. Hommes, femmes et enfants, penchés aux fenêtres, criaient d'horreur et d'effroi.

Alors, Hésione dit au roi :

— Père, il nous faut obéir à Poséidon, sinon les Troyens vont périr. Ta fille est courageuse : n'aie aucune crainte pour elle !

Et Hésione embrasse son père Laomédon, son petit frère Priam qu'elle aimait tendrement, et s'éloigne dans la direction de la mer.

Alors, devant la princesse courageuse, l'onde fuit.

Arrivée sur la plage, Hésione se fait lier au rocher, renvoie ceux qui l'ont accompagnée, et seule, devant l'océan, elle attend.

Cependant, au palais, tout le monde est en larmes : Laomédon, roi de Troie, pleure ; Priam, fils du roi, pleure ; les amis, les serviteurs, les esclaves pleurent, car ils aimaient tous la malheureuse jeune princesse.

Tout à coup, au milieu de ces sanglots et de ces pleurs, on entend une voix pareille au tonnerre d'un orage lointain :

— Où est le roi, où est Laomédon ?

Les Troyens se tournent du côté d'où vient l'appel et ils voient un géant. Il est vêtu d'une peau de lion et il s'appuie sur un bâton épais et noueux. Un grand silence se fait. Tous, même ceux qui n'ont encore jamais rencontré le géant, à la vue de la peau de lion et de la massue, devinent que c'est Héraclès, fils d'Alcmène. Le héros s'avance à grands pas et le peuple s'écarte, lui livrant passage.

Arrivé devant le roi, Héraclès lui parle ainsi :

— Si je sauve ta fille, que me donneras-tu pour récompense ?

Laomédon, fou de joie, répond :

— Je te donnerai une cassette pleine d'or !

— Héraclès n'a que faire d'une cassette pleine d'or ! Sa force est sa

seule richesse.

— Je te donnerai des armes splendides, de somptueuses étoffes.

— La massue est mon arme et les lions que je tue me fournissent mes vêtements.

— Dis-moi alors ce que tu désires, ô Héraclès ! Je t'accorderai tout ce que tu demandes.

— Si tu me donnes tes plus beaux chevaux, les deux coursiers immortels dont Zeus, père des dieux et des hommes, te fit présent, je sauverai Hésione.

— Les chevaux immortels sont à toi ! promet Laomédon.

Aussitôt Héraclès se dirige, à pas de géant, vers la grève. Entre les eaux de la mer, on aperçoit déjà le monstre qui s'approche, on devine sa carapace verte marbrée de noir, ses pattes jaunes, ses yeux rouges de flamme, sa gueule ouverte qui vomit une écume noirâtre. À ce moment, Héraclès paraît. Il se place devant Hésione qui, toute tremblante, avait fermé les yeux pour ne pas voir. Lorsque le monstre est proche, d'un bond, le héros lui saute sur le dos et lui broie la tête à coups violents, il lui crève les yeux, il fracasse ses pattes horribles. L'animal gémit, fouette de sa queue les vagues et en fait jaillir l'écume : ses griffes s'allongent, ses mâchoires s'ouvrent prêtes à mordre ; mais bientôt, sous la violence des coups, sa force l'abandonne ; il commence à fléchir, des torrents de sang noir coulent de ses blessures et assombrissent l'eau d'alentour. Enfin, il ne résiste plus : il s'allonge, se recourbe, se détire et, dans une dernière convulsion, meurt. Porté par les vagues, son corps flotte, tel un immense crapaud hideux.

Et Héraclès coupe déjà les liens qui retiennent la princesse au rocher et la ramène joyeuse au roi, son père.

— Voici ta fille, Laomédon ! Donne-moi mes chevaux maintenant.

— Tu les auras demain, répondit le roi.

Le lendemain, le héros revient :

— Mes chevaux, Laomédon !

Le roi conduit alors le géant dans ses écuries et lui dit :

— Voici mes chevaux, choisis !

Héraclès passe en revue tous les chevaux du roi, mais il ne trouve pas ceux qu'il cherche, parce que Laomédon les avait fait partir, à la dérobée, pendant la nuit.

— Je t'ai demandé les cavales immortelles dont Zeus t'avait fait cadeau et tu me les as promises ! Où sont-elles ?

Laomédon, qui les avait fait conduire au loin, dans la campagne, répond :

— Les chevaux que tu désires, je ne puis te les donner, je ne les ai plus.

— Prends garde à toi, Laomédon, si tu me trompes, crie Héraclès

furieux. Tôt ou tard, tu t'en repentiras, car je saurai me venger. Malheur à celui qui ne tient pas sa parole !

Et le héros, frémissant d'indignation, sort de l'écurie, quitte le palais et la ville. Il court chez ses amis, leur raconte la tromperie de Laomédon et revient aussitôt déclarer la guerre au roi de Troie, au roi qui ne sait pas tenir sa parole !

Cependant, la fourberie de ce roi était telle que, dans son palais, il se laissait aller à la joie : « La ruse triomphe toujours, se dit-il. Héraclès est parti et les cavales immortelles sont encore à moi. »

La joie de Laomédon ne devait pas durer. Un soldat, tout tremblant de peur, vint lui annoncer :

— Une armée ennemie avance sur Troie ! Héraclès, le héros, la conduit !

— Ils ne peuvent pas être bien nombreux et nous les vaincrons, répondit le roi, oubliant qu'Héraclès, à lui seul, valait toute une armée.



Dans l'art de lancer le disque, ses camarades ne pouvaient l'égal.

Et, toujours content de lui-même, Laomédon met sa cuirasse, abrite sa tête sous un casque d'or, se couvre de son bouclier brillant et sort pour combattre.

Du haut des remparts, les Troyens lancent déjà des flèches et des pierres contre les assaillants ; mais Héraclès, d'un formidable coup de massue, enfonce la muraille tandis que son compagnon Télamon, roi de Salamine, pénètre dans la ville après avoir massacré les sentinelles. Le héros se met aussitôt à la recherche de Laomédon, le trouve et d'un coup de poing l'étend à terre.

— Laomédon, me donneras-tu les chevaux maintenant ? demande le géant au roi qu'il tient gémissant sous son genou de colosse.

— Je te les donne, je te jure, et avec eux tout ce que tu demanderas, mais épargne ma vie.

— Jure, jure toujours ! Je te punirai de telle façon que tu n'auras jamais plus de serment à prêter, roi vilain, roi trompeur, roi parjure !

Et, d'un fort coup de massue, Héraclès tue Laomédon. Sa vengeance accomplie, le héros s'empare d'Hésione qu'il offre comme épouse à Télamon, roi de Salamine.

Mais Hésione, voyant tant de Troyens prisonniers, dit au vainqueur, les yeux pleins de larmes :

— Ô fils d'Alcmène, pourquoi m'as-tu sauvé la vie ? Pourquoi as-tu tué le monstre marin qui devait me dévorer ? Pourquoi ne m'as-tu pas laissée mourir plutôt que de ruiner ma ville ?

— Ce n'est pas moi, c'est ton père Laomédon qui a perdu Troie, répond Héraclès. Cependant, ta bonté et ton courage méritent une récompense et je veux te faire un présent. Je t'accorde un prisonnier à ton choix : tu peux disposer de son sort.

Parmi les prisonniers troyens, la jeune princesse aperçut alors son frère Priam. Aussitôt, elle le débarrassa de ses chaînes et l'enfant redevint libre.

Puis Hésione épousa Télamon et devint reine de Salamine. Priam fut proclamé roi de Troie.

Après, c'est une autre histoire, que je vous conterai aussi.



Le prince Pâris et l'ourse



’ÉTAIT au temps où un roi qui portait le nom de Priam régnait sur Troie.

Du temps où le roi Priam était encore enfant, Héraclès avait assiégé Troie aux fortes murailles et avait fait prisonnier le petit prince ; mais, sur les prières de la princesse Hésione, sœur de Priam, il lui avait de nouveau rendu la liberté.

Devenu roi, Priam épousa la princesse Hécube, et ils vécurent heureux pendant de longues années. Il leur naquit beaucoup de fils, tant de fils que je ne puis vous dire les noms de tous, car il y en avait cinquante.

Les fils du roi Priam étaient tous beaux et forts ; cependant le plus beau – il s’appelait Pâris – n’habitait pas au palais du roi, avec son père, sa mère et ses frères.

En effet, avant la naissance du prince Pâris, la reine Hécube, sa mère, avait eu un rêve étrange : une nuit, pendant qu’elle dormait, elle crut sentir en elle une grande flamme qui la brûlait atrocement, puis elle vit cette flamme se dresser, devenir plus ardente, toujours plus flamboyante, jusqu’à envelopper les murs de Troie et incendier la ville entière. La reine se réveilla épouvantée, appela le roi et lui raconta la vision qu’elle venait d’avoir.

— Ton songe est très étrange, en effet, dit le roi Priam, un peu effrayé lui-même. Il faut appeler les plus savants parmi les devins de Troie pour leur demander conseil.

Et, à peine le jour venu, Priam se lève, revêt sa tunique blanche et par-dessus la tunique un manteau rouge ; dans sa main il prend son sceptre de roi et il envoie chercher les devins qui bientôt arrivèrent, les uns après les autres. Ils étaient tous très vieux, avec des barbes blanches et longues et des cheveux couleur de neige. Ils entrèrent dans la grande salle où le roi et la reine les attendaient et ils s’assirent en

cercle, autour du trône, sur de beaux sièges ornés de clous d'argent.

Alors la reine, assise sur son trône, à côté du roi Priam, leur raconte son rêve. Les vieillards écoutent en silence et, lorsque Hécube a fini son récit, le plus vieux d'entre eux se lève, il secoue sa tête blanche et parle ainsi :

— Ton rêve est un triste rêve, ô reine !... Le fils qui te naîtra sera la cause d'un grand incendie qui détruira Troie. J'ai dit.

Et les autres devins se lèvent, ils secouent leurs têtes blanches et répètent :

— Ton rêve est un triste rêve, ô reine !... Le fils qui te naîtra sera la cause d'un grand incendie qui devra détruire Troie. Nous avons dit.

Et, l'un après l'autre, très dignes, les devins sortent du palais. Le roi et la reine restèrent seuls dans la grande salle du trône. Et Hécube pleura amèrement. Le roi aussi était triste et désespéré, mais il cherchait à consoler sa pauvre femme. Et finalement il lui dit ce qu'il avait l'intention de faire.

— Nous avons tant de fils que nous pouvons nous passer de celui qui va naître. Il ne serait pas sage de le garder auprès de nous, si par sa faute Troie doit devenir la proie des flammes.

— Mais si les vieillards s'étaient trompés ?... Si mon rêve signifiait tout autre chose ? implore la reine.

— Les devins ne se trompent jamais ! D'ailleurs, tu l'as remarqué, cette fois ils étaient tous d'accord. Non, non, nous ne pouvons pas garder cet enfant. Lorsqu'il sera né, nous le porterons loin, très loin dans la forêt, où nous l'abandonnerons et, de cette manière, nous sauverons notre ville.

— Mais que deviendra le pauvre petit, seul dans la forêt ? Il mourra sûrement et c'est nous qui l'aurons tué, se lamenta Hécube.

Alors Priam expliqua à la reine qu'il était du devoir d'un roi de penser d'abord à l'État et seulement ensuite à ses fils :

— Si un roi est comblé de privilèges, par contre il a aussi des devoirs, et je serais un misérable si je n'avais pas le courage de sauver ma ville, même au prix de la mort de mon fils. Je souffrirai, certes ; du moins, je n'aurai pas manqué à l'honneur !

La malheureuse reine se laisse convaincre. Et lorsque naît le petit Pâris, elle l'emmaillote en des langes brodés, l'enveloppe dans une couverture de laine moelleuse et chaude, l'embrasse tendrement, le couche dans une petite corbeille qu'elle avait fait faire exprès et le porte au roi. Puis, triste et désespérée, elle se retire dans ses appartements, pensant à l'enfant qu'elle vient d'abandonner.

Cependant, le roi Priam prend la corbeille et fait appeler le berger Agelaos.

— Agelaos, voici un enfant qui doit mourir ! Porte-le sur le mont Ida, loin de toute ville, loin de toute demeure. Tu poseras cette

corbeille sur la haute cime de la montagne et tu l'abandonneras à son destin. Telle est ma volonté de roi !

— Il sera fait comme tu l'ordonnes, ô roi ! répond le pâtre en s'inclinant.

Agelaos prend l'enfant et le porte sur le sommet de l'Ida, loin des hommes, loin des villes. Sous un arbre touffu et qui porte une ombre épaisse, il dépose la corbeille avec le petit prince ; puis il revient à sa cabane, au pied de la montagne.

Et voilà qu'il arrive une chose vraiment bien étrange : tous les jours, devant sa hutte, Agelaos voit passer une ourse. L'animal monte le matin sur la haute montagne et n'en redescend que le soir. Qu'allait donc faire là-haut, tous les jours, cette bête qui paraissait presque humaine, tant elle passait calme et digne ?

Le berger curieux veut savoir. Un matin, il la suit très prudemment et... il voit tout : arrivée au sommet de la montagne, l'ourse s'approche du petit Pâris et, se mettant par-dessus la corbeille, elle donne à téter au bébé. Après quoi, elle s'éloigne de nouveau très doucement.

Agelaos émerveillé retourne à la maison et raconte à sa femme ce qu'il vient de voir.

— Mais c'est un prodige ! s'écrie la bergère. C'est un indice que les dieux aiment et protègent le petit prince. Nous ne devons pas le laisser mourir !

— Tu as raison, ma femme, répond Agelaos. Je vais tout de suite aller le chercher.

Et le vieux pâtre gravit encore une fois le mont Ida. Il prend la corbeille avec l'enfant et le rapporte chez lui.

Alors le berger et sa femme ressentent une immense joie d'avoir auprès d'eux un enfant si beau, si gracieux et qui de plus est un prince !

Le prince Pâris fut donc élevé par le berger Agelaos et sa femme. Il croyait que ces braves gens étaient ses parents et il les appelait papa et maman. Lorsqu'il grandit, il garda les moutons et il joua avec les autres petits bergers. Au jeu il était toujours vainqueur, il les gagnait au saut et à la course ; même dans l'art de lancer le disque, ses camarades ne pouvaient l'égaliser. Parmi tous les jeunes pâtres, Pâris était le plus beau et le plus fort.

En ce temps, sur le mont Ida vivait une jeune fille qui s'appelait Œnone. Elle était si belle que Phébus Apollon, dieu du soleil, lui avait fait don du pouvoir de connaître l'avenir.

Un matin, Œnone cueillait des fleurs dans la prairie où Pâris faisait paître son troupeau. Elle était vêtue de blanc ; sur ses cheveux elle avait posé une couronne de violettes ; dans les mains, elle tenait une belle gerbe de fleurs. Et elle passait en chantant et en cueillant des

violettes et des marguerites.

Pâris jouait sur sa flûte une mélodie qu'Agelaos lui avait enseignée, lorsqu'il aperçut la jeune fille. Elle lui parut si belle qu'il cessa de jouer ; il alla à sa rencontre et lui parla. Œnone éprouva aussitôt une grande sympathie pour le beau pasteur qui jouait si bien de la flûte et qui parlait avec tant de grâce. Ensemble, ils allèrent boire à la fontaine l'eau limpide dans le creux de leurs mains. Depuis lors, Œnone vint, tous les matins, dans le pré où paissait le troupeau de Pâris. Assise à côté du jeune berger, à l'ombre du vieux hêtre, près de la fontaine, elle l'écoutait jouer du chalumeau. Parfois, ils chantaient ensemble et les oiseaux venaient voltiger autour d'eux et mêler leur gazouillement aux voix des jeunes gens. Parfois, Œnone cueillait des fleurs et Pâris cherchait les violettes cachées dans l'herbe, celles qui étaient belles et parfumées, pour les lui offrir.

Puis, par une glorieuse matinée de printemps, pendant que les oiseaux chantaient, que les gouttelettes de rosée brillaient dans les fleurs et que les herbes hautes se balançaient au vent, Pâris épousa Œnone.

Alors, comme tant d'autres fois déjà, il la conduisit au hêtre séculaire. Il entailla l'écorce avec son couteau pour y graver quelques mots qu'il fit lire à Œnone : « Le jour où Pâris saura vivre sans sa chère Œnone, l'eau du Xanthos remontera vers sa source. »

Le Xanthos était une rivière du voisinage. L'eau d'un fleuve court toujours dans la même direction : de la montagne où le fleuve prend sa source, il descend à la mer ; il ne remonte jamais vers cette montagne. Pâris voulait dire qu'il lui serait aussi impossible de vivre sans Œnone qu'à l'eau du Xanthos de retourner à sa source.

Et, pendant quelque temps, Pâris et Œnone vécurent ensemble heureux et s'aimèrent beaucoup.



Pâris, C  none et la pomme d'or



       et C  none étaient donc mari et femme et leur bonheur semblait si parfait qu'ils ne désiraient pas autre chose que de vivre toujours ensemble.

Cependant, là-haut, sur l'Olympe, dans la résidence des dieux, on était en grand   moi.

On y célébrait les noces de Thétis, une des déesses de la mer, et de Pélée, roi de Phthie.

Tous les dieux désiraient honorer ces noces de leur présence et faire de riches cadeaux aux jeunes époux. Héphaestos, le dieu du feu, – il possédait aussi l'art de forger les plus belles armes du monde, – offrit    Pélée un javelot et un bouclier ; Pallas-Athéné, la déesse de la guerre et de la sagesse divine, lui donna un casque d'or et une lance de frêne ; Poséidon, le dieu des mers et des chevaux, lui présenta deux coursiers immortels ; Aphrodite, la déesse de l'amour et de la beauté, fit cadeau    Thétis d'une robe magnifique...

Pour dire la vérité, Thétis n'aimait pas beaucoup l'idée d'épouser un homme ; seulement, les dieux ne voulaient pas d'elle. Ils savaient que le fils de Thétis devait être plus puissant et plus fort que son père. Les dieux ne voulaient pas avoir un fils plus fort qu'eux-mêmes, tandis que les hommes l'acceptaient volontiers. Et c'est pour cela que Thétis consentit à épouser un mortel : Pélée, fils du roi d'  gine. Il leur naquit, en effet, un fils qui était beaucoup plus puissant que Pélée et que tous les autres hommes du monde. Il s'appelait Achille...

Mais retournons sur l'Olympe, au banquet des noces.

Le Printemps arrive tout souriant, enguirland   de roses et de jacinthes ; l'été apporte de grands paniers remplis de beaux fruits et des gerbes d'épis dorés ; il est suivi de l'Automne, chargé d'immenses grappes de raisins, de pommes rouges et de barils de vin doux. Les Piérides, jeunes filles à la voix mélodieuse, chantent les louanges de

Thétis et de Pélée ; et sur les sables luisants, les cinquante filles de Nérée, les sœurs de Thétis, dansent avec la fiancée, en se tenant par les mains. Chiron, le centaure, exalte la gloire d'Achille, le fils qui naîtra de la déesse aux pieds d'argent, de ce héros blond qui étonnera le monde par sa valeur insurpassable. Ganymède, le favori de Zeus, circule parmi les convives et verse du nectar, le vin des dieux, dans les amphores d'or. Et les divinités mangent, boivent et sont heureuses.

Parmi les invités se trouve naturellement Éros, dieu de l'amour, fils d'Aphrodite la blonde, qui l'accompagne.

C'était un enfant espiègle, beau à merveille, avec des ailes aux épaules. Il portait un arc et un carquois plein de flèches et il jouait gracieusement avec les invités. Lorsqu'il désirait blesser quelqu'un d'amour, homme ou dieu, il lui lançait une flèche et, à peine touchée, la victime devenait amoureuse ainsi que l'avait voulu Éros.

Au repas des noces, Éros occupait naturellement la place d'honneur, à côté de la fiancée. Et voilà qu'il croit apercevoir quelqu'un qui n'était pas invité et qu'il n'aimait guère. Il regarde bien et il reconnaît en effet Éris, la Discorde : une déesse qui portait partout la mauvaise humeur et qui éveillait dans chacun le désir de se disputer. Éros n'aimait pas Éris. Et cela se comprend : elle apportait trop souvent du trouble dans ses projets. La voir arriver, en ce moment, ne lui faisait aucun plaisir.

— Que vient-elle faire ici ? se demande-t-il. Elle n'aime que crier, dire des choses amères, susciter des querelles et elle n'est satisfaite qu'après avoir mis en colère le monde entier. Il serait plus prudent de la renvoyer.

Et Éros, vite, vite, sans être vu de personne, vole à la rencontre de la déesse importune :

— Que viens-tu faire à ces noces ? Nous sommes tous gais ici et nous ne voulons pas de disputes entre nous. D'ailleurs, tu n'es pas conviée à cette fête et il n'est guère d'usage de venir là où l'on n'a pas été invité.

— Je sais mieux que toi, petit impertinent, les usages de l'Olympe, répond la déesse. Justement, parce que je ne suis pas invitée, j'ai voulu venir. Crois-tu donc qu'il soit correct de m'avoir oubliée ? Les dieux me connaissent pourtant bien : que de fois déjà j'ai semé la discorde parmi eux !

— Oui, mais aujourd'hui il vaut mieux que tu t'en ailles. Regarde en bas, chez les hommes, ces deux enfants qui jouent si tranquillement. Vas-y ! Tu te seras à peine approchée que la petite fille demandera à son frère un de ses jouets ; le petit garçon refusera de le donner, sa sœur prendra le jouet par force ; ils finiront par se disputer et par se battre, et tu t'en divertiras extrêmement. Va-t'en, je t'en prie. Je préfère que tu ne demeures pas sur l'Olympe aujourd'hui.

Éris partit en grommelant :

— Les deux enfants qui jouent sur la terre ne m'intéressent pas ! Je veux me venger des dieux qui ne m'ont pas invitée aux noces, et de ce petit enjôleur d'Éros. Je trouverai bien un moyen... Ah ! voilà... je l'ai déjà trouvé... Laisse-moi seulement faire, Éros !

Et la déesse de la discorde s'envole dans le jardin des Hespérides : un jardin merveilleux dont les arbres portaient des fruits d'or. Elle cueille une pomme, écrit quelques mots sur le fruit vermeil et revient sur l'Olympe. Là, vite, vite, avant d'être aperçue d'Éros, elle lance la pomme d'or au milieu de la table du festin et s'enfuit.

Aussitôt que les dieux aperçoivent le fruit précieux, ils veulent le saisir, le toucher, lire l'inscription qu'il porte. Et ils se bousculent, se donnent des coups de poing, se disputent comme des enfants mal élevés :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une pomme d'or ?

— Qui l'a apportée ?

— Pour qui est-elle ?

— Laisse-moi voir !

— C'est moi qui veux voir d'abord !

— J'ai bien le droit avant toi !

— Non, c'est moi !

Les dieux parlent tous ensemble, crient, gesticulent, se bousculent, travaillent des coudes...

Et Éris, de loin, regarde et s'amuse. Elle a réussi à faire ce qu'elle voulait : à mettre la discorde dans l'Olympe.

Enfin Zeus, père des dieux et des hommes, prend la pomme d'or et lit : « À la plus belle ! »

Zeus avait lu. Les dieux se calment, mais vous pouvez vous imaginer quelle tempête de cris parmi les déesses !

Toutes ensemble, et plus fort que toutes les autres, les trois plus belles : Pallas-Athéné, Héra et Aphrodite, s'exclament à qui mieux mieux.

Et Éris, de loin, les observe et s'en réjouit extrêmement.

Cependant, Zeus se lève : un roulement de tonnerre fait trembler l'Olympe et tout le monde se tait.

— C'est entendu ! La plus belle déesse aura la pomme d'or. Mais qui voudra juger laquelle des trois est la plus belle : Pallas-Athéné, Héra ou Aphrodite ? Ce n'est pas moi, certes... ni les autres dieux. Il faut que le juge soit un mortel.

Les mortels sont ceux qui doivent mourir, c'est-à-dire les hommes. Les dieux ne meurent jamais : ils sont par conséquent des immortels.

— Au pied du mont Ida, continue Zeus, dans une chaumière de berger, vit un jeune homme qui s'appelle Pâris Alexandre. Il se croit

fil du pâtre Agelaos, mais c'est un prince, un fils de Priam, roi de Troie. Pâris Alexandre jugera qui des trois déesses est la plus belle. Pallas-Athéné, Héra et Aphrodite se rendront chez lui. Hermès les accompagnera.

Hermès était aussi un dieu qui avait de petites ailes aux pieds pour indiquer qu'il était très rapide et qui se chargeait des messages des dieux de l'Olympe.

Zeus donne la pomme d'or à Hermès et lui ordonne de conduire les trois déesses au mont Ida. Après leur départ, l'Olympe retrouve la paix et le repas des noces peut continuer.

Pâris était seul dans les prés, assis à l'ombre du hêtre antique. Œnone était allée dans les bois cueillir du lierre et des fleurs. Le jeune pasteur gardait ses brebis ; il était tranquille et heureux et il pensait à sa chère Œnone lorsque, tout à coup, devant lui paraît un étranger. Pâris, tout effrayé, ne peut comprendre d'où l'inconnu est venu.

C'était Hermès, le messager des dieux. Il portait les talonnières aux pieds et dans sa main une pomme d'or, et il s'adressa à Pâris comme s'il le connaissait depuis longtemps :

— N'aie pas peur, Pâris Alexandre, et oublie un instant tes moutons. Viens juger les déesses qui ont quitté le ciel pour se montrer à toi. Décide laquelle des trois est la plus belle et donne-lui cette pomme d'or. La déesse t'en sera reconnaissante.

Pâris lève les yeux, il voit les trois superbes déesses et il en reste tout émerveillé. Modeste, jusque-là, il ne se croyait pas un grand homme ; mais, à cet instant, il se sent devenir quelqu'un : le plus brave, le plus fortuné des mortels. Il est fier et heureux de voir devant lui trois déesses aussi belles accompagnées d'un dieu dont les pieds s'ornent d'ailes rapides. Et pourtant, à partir de ce moment, vont commencer tous les malheurs de Pâris.

Pâris donc est là, muet, émerveillé, à regarder les trois beautés venues de l'Olympe, lorsque l'une d'elles, Pallas-Athéné, le prend par la main et lui parle ainsi :

— Viens, fils de Priam, admire la déesse de la guerre et de la sagesse ! Si tu lui donnes la pomme d'or, elle fera descendre en toi la sagesse divine ; elle t'enseignera la prudence guerrière, afin que tu saches défendre Troie aux fortes murailles ! Donne le fruit précieux à Pallas-Athéné. Elle sauvera ta ville et fera de toi le guerrier le plus fort et le plus vaillant !

Mais Héra s'approche déjà et parle à son tour :

— Regarde l'épouse de Zeus, Pâris ! Ne te laisse pas séduire par la force et la sagesse. Tu es prince, tu es fils de roi ! Tu dois posséder un vaste royaume, d'éblouissantes richesses et commander aux hommes ! Si tu donnes la pomme d'or à Héra, la reine des dieux, elle fera de toi le roi le plus puissant du monde. Toute l'Asie t'obéira !

Mais déjà Aphrodite s'avance :

— Ô Pâris, regarde la déesse de l'amour et de la beauté ! Que t'important force et sagesse ! Que t'important puissance et richesse ! Tu es prince, tu es beau, tu es fils de roi. Tu dois connaître le plaisir, le bonheur ! Si tu offres le prix de beauté à Aphrodite, elle te donnera pour épouse Hélène, la plus belle des mortelles. Et tu seras heureux, car rien ne peut égaler le bonheur que donne l'amour de la plus belle femme du monde.

Certes, Pâris avait déjà épousé Œnone, mais, en ces temps reculés, les hommes pouvaient prendre plus d'une femme.

Pâris regarde Aphrodite qui lui sourit. Et elle lui paraît adorable, plus belle que la beauté même ! De plus, le désir de posséder la plus belle femme du monde le séduit. Et Pâris offre la pomme d'or à la déesse de l'amour.

Pallas-Athéné et Héra le regardent un instant avec des yeux de reproche. Puis les trois déesses disparaissent. Hermès disparaît aussi. Ils remontent tous sur l'Olympe couvert de nuées.

À peine Hermès et les déesses étaient-ils partis qu'arrive Œnone avec de grandes gerbes de fleurs et de lierre.

— Œnone, sais-tu que je suis fils de Priam, roi de Troie ? lui demande Pâris. Les déesses me l'ont dit.

— Je le sais, répond Œnone.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— Parce qu'il valait mieux pour toi vivre en simple berger. Tu es heureux ici. Qui sait si tu le serais dans le palais d'un roi ?

Et Œnone embrassa Pâris, posa sur ses boucles une couronne de fleurs et s'assit auprès de lui.

— Dis-moi, pourquoi les trois déesses de l'Olympe sont-elles venues ?

Pâris raconta tout à Œnone ; cependant, il ne lui dit rien d'Hélène pour ne pas lui faire de peine.

— Qu'est-ce que t'a promis Pallas-Athéné ?

— Elle proposait de faire de moi un sage et invincible guerrier.

— Et Héra, que t'a-t-elle offert ?

— Un immense royaume et des richesses éblouissantes.

— Et Aphrodite ?

Pâris ne voulait pas répondre, parce qu'il s'était déjà aperçu combien il avait mal choisi.

— Ne me rappelle pas la promesse d'Aphrodite. Je veux oublier ce qu'elle m'a dit, car je désire rester toujours auprès de toi.

Et Pâris et Œnone continuèrent à vivre ensemble, contents et heureux, parce qu'ils s'aimaient beaucoup.



Pâris et les fêtes de Troie



PRÈS la visite d'Hermès et des trois déesses, Œnone et Pâris continuèrent de vivre comme avant. Cependant, Pâris n'était plus le même. Il avait appris des déesses que ses parents n'étaient pas le pâtre Agelaos et sa femme, mais Priam, roi de Troie, et la reine Hécube. Et, dès lors, beaucoup de nouvelles idées venaient lui troubler l'esprit. Il pensait :

— Si je suis fils de roi, pourquoi resterais-je ici à mener la vie d'un berger ? Si je puis avoir la plus belle femme du monde, pourquoi me contenterais-je d'Œnone ? Certes, Œnone m'aime et elle est très belle, mais Hélène doit être bien plus belle encore. Elle doit ressembler à une déesse !

Pâris pensait ainsi quand il était seul. Mais lorsque Œnone arrivait et posait sa tête sur son épaule, lorsqu'elle lui apportait des fleurs et lui souriait, Pâris croyait qu'il ne pouvait exister au monde une femme plus belle qu'Œnone et qu'il ne saurait être plus heureux. Ah ! combien il avait raison.

Un jour, la nouvelle se répand parmi les bergers que le roi de Troie va donner une grande fête. Il y aura des jeux, des courses, des luttes. Tous les jeunes gens qui désirent y prendre part peuvent se présenter.

Pâris décide aussitôt d'y aller :

— Je suis fils de Priam, disait-il à Œnone. Ne dois-je pas montrer à mon père mon courage et mon adresse ? J'ai pour parents un roi et une reine et je resterais ici à garder les moutons pendant que la jeunesse mesure sa force dans l'arène ? Non, je dois aller à cette fête ; j'irai certainement. Et tu verras quels beaux prix je te rapporterai si je suis vainqueur.

— Si tu es vainqueur, répondit Œnone, – et sa voix était triste, – si tu es vainqueur, tu ne penseras plus à moi et, pendant de longues années, tu ne reviendras pas sur le mont Ida. Tu resteras à Troie, dans

le palais de ton père ; ensuite, tu partiras pour l'Hellade ; tu iras à Sparte ; tu iras voir Hélène, la plus belle femme du monde, et tu la voleras à son mari.

— Comment sais-tu toutes ces choses ? demanda Pâris étonné.

— J'ai le don de prévoir les choses qui doivent arriver. Je sais aussi que si tu vas à Sparte et que tu enlèves Hélène, Troie sera incendiée.

— Je n'irai pas à Sparte, mais je veux aller à Troie ! Je veux savoir s'il existe des jeunes gens plus forts que moi ; je veux connaître mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs ; je veux vaincre les princes !

— Ne pars pas ! supplia Œnone. Si tu savais combien de mal tu feras à ton père et à ta mère, à tes frères et à tes sœurs, tu resterais ici, j'en suis sûre. Et puis, dans le palais du roi, la vie est trop facile. C'est ici que tu es fort, là-bas tu t'amolliras. Tu vaincras les princes, mais tu perdras tes forces ensuite.

Pâris ne croyait pas qu'Œnone dît vrai : « C'est naturel qu'elle parle ainsi, pensait-il. Elle n'est pas princesse, elle n'est qu'une paysanne ; elle voit du danger partout. Il ne faut pas faire trop attention à ce qu'elle dit. »

Et Pâris n'écoula pas Œnone. Il alla aux fêtes de Troie.

Œnone, restée seule sur le mont Ida, pleurait. Elle connaissait la faiblesse de Pâris, elle savait qu'il ne résisterait pas au désir d'aller dans l'Hellade. Cependant, la forêt aimait Œnone et cherchait à la consoler, elle lui versait son ombre fraîche et le murmure tendre de ses feuilles ; les prairies, voulant l'égayer, faisaient éclore pour elle les plus belles fleurs. Mais Œnone n'entendait pas le bruissement des feuilles, elle n'apercevait pas les jolies fleurs : Œnone pleurait.

Pâris revint... mais de longues années après, lorsque, étant blessé par une flèche empoisonnée, Œnone seule pouvait le guérir. Il se traîna au mont Ida, il revit les prairies et les bois qui lui rappelaient le lointain passé, les temps heureux où il était simple berger. Arrivé au hêtre antique, il tomba à terre, trop épuisé pour continuer sa route. Son compagnon courut avertir Œnone, et Œnone serait certainement accourue pour le guérir si son père ne l'en avait empêchée. Quand enfin elle put arriver près de son cher Pâris, il était trop tard. À l'ombre du vieux hêtre, Pâris gisait mort, au milieu des violettes et des marguerites. Alors Œnone ressentit une douleur si grande qu'elle désira mourir aussi.

Mais ceci est arrivé beaucoup, beaucoup d'années après. En ce moment, nous sommes aux fêtes de Troie.

Priam avait donc annoncé que tous ceux qui le désireraient pourraient participer aux jeux. Dès lors, les gens affluèrent du royaume entier pour assister aux fêtes, et les adolescents les plus forts et les plus adroits se hâtèrent d'arriver afin de mesurer leurs forces. Il

y avait beaucoup d'inconnus parmi eux, mais il y avait aussi les vainqueurs d'autrefois que la foule connaissait déjà, qu'elle appelait par leurs noms et acclamait de vivats sonores.

On savait que plusieurs fils du roi prendraient part aux concours et que les prix seraient riches et nombreux. Et tout le monde voulait voir, tout le monde voulait vaincre. Pâris, chemin faisant, s'était joint aux autres. Ils arrivèrent à une grande place autour de laquelle étaient élevés des gradins et des loges avec des sièges de bois. Dans la loge du milieu, ornée de fleurs, étaient assis le roi Priam et la reine Hécube ; des princes et des princesses magnifiquement vêtus les entouraient. Du côté où se trouvait Pâris, il n'y avait pas de sièges ; les spectateurs restaient debout, bavardaient, regardaient avec admiration les princes et demandaient leurs noms.

— Qui est ce grand jeune homme, à côté du roi ?

— C'est Hector, son fils, le dompteur de chevaux, le plus brave guerrier de Troie.

— Et cet homme à la droite de la reine ? Il n'est plus très jeune, mais encore si beau !

— C'est Anchise, cousin du roi. On raconte que lorsqu'il était jeune et gardait ses troupeaux de bœufs, la belle déesse Aphrodite voulait de lui comme époux.

— Je l'ai, en effet, entendu dire. On croit même que son fils Énée est le fils d'Aphrodite.

— Mais voilà Énée ! C'est lui qui se tourne en ce moment vers Hector pour lui parler.

— Comme il est beau ! Aucun doute qu'il ne soit le fils de la déesse de la beauté.

— Chut ! chut ! Cela va commencer. Regardez les jeunes gens qui se présentent au premier concours.

Plusieurs jeunes gens s'avancent et prennent position : en premier lieu, deux fils du roi ; derrière eux, un coureur fameux, puis d'autres moins connus et, enfin, Pâris qui est venu tranquillement se joindre à eux. Il était vêtu pauvrement : il portait une tunique sombre en grosse laine qui faisait une tache noire au milieu des belles tuniques blanches des concurrents. Et dans le public on se demandait :

— Quel est donc ce pauvre homme qui a le courage de se mesurer avec des princes ? Il arrivera dernier, vous allez voir, et l'envie lui passera de venir aux fêtes de Troie.

Cependant, les coureurs avaient ôté leurs tuniques et se présentaient nus, le corps oint d'huile parfumée. Car les Grecs, afin de paraître plus sveltes et de glisser plus facilement entre les mains de leurs adversaires, enlevaient leurs vêtements et se frottaient avec de l'huile pour la course et la lutte.

Donc, lorsque les coureurs se présentèrent quelqu'un dit dans la

foule :

— Il n'est pas mal, ce pauvre homme, maintenant qu'il est dévêtu. Nous allons voir ce qu'il sait faire.

On donne le signal. Les coureurs partent comme des flèches. D'abord ils forment un seul groupe, mais bientôt quelques-uns s'élancent en avant, d'autres restent en arrière. À la fin du premier tour, Pâris prend son élan, dépasse comme un éclair les retardataires et se range avec les plus rapides. Et voilà qu'un d'eux tombe ; un autre, voulant sauter par-dessus, perd l'équilibre et roule dans la poussière. Pourtant, les coureurs ne ralentissent pas leur course ; au contraire, ils accélèrent leur vitesse. Il n'y en a plus que trois qui peuvent espérer vaincre : Troïlos, fils du roi, Palinuros et Pâris. Et ils vont comme trois hirondelles qui rasant le sol sans le toucher.

La foule attend, anxieuse, dans un silence profond. Tout à coup, Pâris dépasse ses deux rivaux, il touche le but et il est déclaré vainqueur. Un murmure d'approbation s'élève de la foule ; les applaudissements éclatent avec les vivats.

— Qui est-il ? Comment s'appelle-t-il ?

— C'est celui qui est arrivé vêtu en berger.

— Vive, vive le berger !

— Comment s'appelle-t-il ?

— Qui le connaît ?

— Nous voulons savoir son nom !

— Vive le berger !

— Nous voulons savoir le nom du berger !

Au bruit des applaudissements et des acclamations, Pâris est conduit devant le roi qui lui présente le prix des courses : un magnifique cheval noir avec un harnais travaillé d'or et d'argent.

— Qui es-tu ? demande le roi à Pâris après lui avoir donné la récompense.

— Je te le dirai à la fin des jeux. Avant de t'apprendre qui je suis, je voudrais te montrer ce que je sais faire.

Et Pâris s'éloigne pour se préparer au concours suivant.

Il s'agit maintenant de lancer le disque : une espèce de plaque ronde en pierre ou en métal.

L'un après l'autre, les jeunes gens prennent le disque et le lancent aussi loin qu'ils le peuvent. Aux plus habiles, la foule crie : « Bravo, parfait ! » Mais tous étaient curieux déjà de savoir comment l'inconnu se tirerait d'affaire.

Pâris était le dernier. Attentifs, les spectateurs se taisent. Il saisit le disque, le fait tournoyer en l'air et le lance d'une main robuste. Le palet résonne en touchant terre, dépasse tous les autres disques déjà lancés et va tomber si loin qu'on ne peut le voir.

Et de nouveau on acclame le vainqueur et on demande son nom.

Pâris se présente pour la seconde fois au roi qui lui donne un javelot et un casque d'acier avec une aigrette d'or. Et le roi lui demande :

— Ô inconnu, dis-moi ton nom, parce que maintenant j'ai vu ce que tu sais faire !

Mais Pâris répond :

— Tu n'as pas encore vu tout : c'est après l'épreuve du saut que je te dirai mon nom.

Et Pâris s'éponge, se frotte d'huile et se prépare au dernier concours. Les meilleurs sauteurs du royaume et des pays voisins s'y étaient présentés. L'un après l'autre, ils prennent leur élan ; arrivés à un point déterminé, ils s'arrêtent une seconde et, pieds joints, sautent de toutes leurs forces.

La foule acclame les plus adroits, mais elle est déjà anxieuse de voir comment sautera le berger.

Pâris fait un saut merveilleux, haut, léger, souple, et de nouveau il est déclaré vainqueur.

Accompagné d'ovations, il est conduit pour la troisième fois devant le roi qui lui offre le prix : un arc d'or et un carquois plein de flèches. Et, pour la troisième fois, le roi lui demande :

— Qui es-tu, jeune homme ? Quel est ton nom ?

Pâris ouvre alors un petit paquet qu'il avait apporté. Il en sort la couverture et les langes brodés dans lesquels la reine Hécube avait enveloppé son pauvre enfant avant de l'envoyer mourir au loin, dans la solitude des bois du mont Ida.

Et Pâris dit :

— Ô roi de Troie, illustre Priam, ô reine de Troie, vénérée Hécube, je suis votre fils Pâris Alexandre !

Aussitôt les hérauts qui se tenaient au côté du roi annoncent au peuple :

— Le vainqueur des jeux est Pâris, fils de Priam.

Le peuple répond avec un cri de joie :

— Vive Pâris, fils de Priam !

Et la reine pleure d'émotion et de joie, et embrasse son fils qu'elle croyait mort.

Pâris resta à Troie et alla demeurer au palais avec son père et sa mère, ses frères et ses sœurs. Et sa nouvelle vie lui parut un rêve. Il s'imaginait être sur l'Olympe, dans la maison des dieux. Car, jusque-là, il n'avait encore jamais vu de palais, ni tant de belle choses, ni tant de princes et tant de princesses richement parés. Considéré comme un membre de la famille, vêtu et traité en prince, Pâris se croyait un autre homme, et la cabane d'Agelaos, Œnone, ses moutons et ses prairies lui semblaient déjà loin, très loin.

Mais l'histoire de Pâris n'est pas finie...



Pâris et Hésione



ÂRIS, après les fêtes, était resté à Troie. Il vivait maintenant dans le palais du roi, son père. Tout le monde l'aimait, tout le monde admirait sa beauté et sa force. Dans la rue, les gens s'arrêtaient sur son passage et s'exclamaient : « Il est beau comme un dieu ! »

Cependant, il ne se conduisait pas toujours comme il sied à un prince. Et cela se comprend : il ne connaissait pas l'étiquette, ni les usages de la cour, n'ayant pas reçu la même éducation que ses frères et ses sœurs. Il mangeait mal, par exemple...

Il faut avouer que, du temps de Pâris, même les rois prenaient les os de poulet avec les doigts. Et comment auraient-ils pu faire autrement ? On n'avait pas encore inventé les fourchettes : aussi étaient-ils forcés de se servir de leurs doigts, mais ils les lavaient plusieurs fois pendant le repas.

Pourtant Pâris apprenait petit à petit à se conduire convenablement. Jusqu'ici il n'avait fait autre chose que garder les moutons ; à présent, il s'exerçait à manier la lance et le bouclier. Jusqu'ici il n'avait eu pour maître que le vieux pâtre Agelaos ; à présent, les hommes les plus habiles et les plus savants de Troie s'estimaient heureux de lui enseigner tout ce qu'un prince doit apprendre.

Un jour Priam, convaincu que son fils était déjà suffisamment instruit, le fit venir et lui dit :

— Pâris Alexandre, tu as appris maintenant à bien parler, tu sais te servir de tes armes, tu sais monter à cheval, il est temps que tu fasses quelque chose.

Et Pâris, beau comme un dieu, répondit :

— Commande, ô roi, je t'obéis !

— Sais-tu qu'au temps jadis, Héraclès fit la guerre à Troie ? Il tua mon père Laomédon, il ravit ma sœur Hésione et la donna à Télamon,

roi de Salamine.

— Je le sais, illustre Priam, répondit Pâris Alexandre.

— Héraclès est mort, mais Télamon vit encore. Va à Salamine et demande au roi Télamon de me rendre ma sœur Hésione. S'il refuse de le faire, qu'il te donne en échange de l'or, de l'argent et de belles jeunes filles. Pars pour l'île de Salamine et que tes paroles et tes actes soient dignes d'un prince !

Pâris Alexandre obéit. Il ordonne aussitôt de préparer ses vaisseaux ; il fait prendre de la viande, du vin, de la farine ; il fait charger beaucoup d'armes splendides et de riches vêtements. Lorsque tout est prêt, il monte sur sa nef rapide et fait voile vers Salamine, et il navigue à travers la mer Égée parsemée d'îles florissantes. Au cours de la route, sa flottille fait escale plusieurs fois pour prendre de l'eau, et pendant que les marins remplissent les cruches aux sources limpides, le prince et les rameurs entendent les gens du pays s'entretenir d'une femme merveilleusement belle : ils parlaient de la reine Hélène, l'épouse de Ménélas, roi de Sparte. Ceux qui avaient vu Hélène affirmaient qu'il n'existait pas au monde de femme plus belle, et ceux qui ne l'avaient pas vue désiraient aller à Sparte pour la voir et l'admirer.

Pâris entend ces louanges et songe à la promesse d'Aphrodite. Aussi, à peine a-t-il abordé à Salamine qu'il descend à terre et, avant toute chose, visite le temple d'Aphrodite, la déesse à laquelle il avait décerné le prix de beauté – la pomme d'or – alors qu'il était berger et faisait paître ses brebis sur le mont Ida. Il s'en allait dans la direction du temple lorsqu'il entendit de la musique.

Au bord du rivage, un adolescent blond chantait en s'accompagnant de la lyre : c'était un poète, un « aède », comme les appelaient les Grecs.

Les aèdes étaient poètes et musiciens en même temps. Ils allaient de ville en ville chanter leurs poèmes en s'accompagnant de la lyre. Les aèdes chantaient des poèmes très beaux. Ils racontaient les exploits des dieux, des princes et des héros. On leur faisait bon accueil partout : dans la cabane du pauvre comme dans le palais du roi. Ils étaient aimés et honorés de tous.

Donc Pâris, en allant de la mer au temple d'Aphrodite, entendit un chant. Le poète disait ainsi :

*Quel mortel fortuné a contemplé Hélène,
Hélène, fille de Zeus, reine adorée de Sparte ?
Quel roi chéri des dieux a admiré Hélène,
Hélène, fille de Zeus, divine entre les femmes ?
Qui n'a pas vu Hélène ignore la beauté,*

Qui n'a pas vu Hélène ignore le bonheur,

Ignore le plaisir.

Hélène aux bras de neige, aux yeux couleur de mer,

Hélène aux longs cheveux de flamme,

Tu égales en splendeur les déesses immortelles !

Heureux est celui qui peut t'admirer,

Plus heureux celui à qui tu souris,

Car son cœur charmé s'emplit de douceur

Et son âme s'illumine de soleil.

Pâris écoute le poète et en son cœur s'éveille le désir de voir Hélène, d'admirer la plus belle des femmes, celle qu'Aphrodite lui a promise. Il entre dans le temple et il présente des offrandes à la déesse de l'amour : une petite chèvre blanche et deux colombes toutes blanches enguirlandées de roses et de myrtes ; il pose ses dons sur l'autel, puis il sort et se rend au palais du roi de Salamine pour parler à Télamon.

— Ô Télamon, roi de Salamine, je suis Pâris Alexandre, fils de Priam. Je viens chez toi comme envoyé du roi de Troie.

— Et que désire Priam, roi de Troie ? demanda Télamon assis sur son trône, ayant à son côté la reine Hésione.

— Tu sais que jadis Hésione, la sœur du roi Priam, fut ravie par Héraclès. Il te la donna pour femme, mais Priam ne reçut en échange ni or, ni argent, ni habits richement brodés, ni jeunes filles aux belles joues. Je viens te demander de rendre Hésione au roi de Troie ! Si tu ne veux pas la rendre, tu devras donner en échange de l'or et de l'argent, des vêtements brodés et de belles jeunes filles afin que je les emmène à Troie et contente mon père, l'illustre Priam.

Mais Télamon refuse de donner au prince Pâris ce que ce dernier vient de lui demander. Il dit :

— Tu es très jeune, ô prince ! Peut-être ignores-tu comment les choses se sont passées. Hésione, ma chère épouse, me fut en effet donnée par Héraclès, mais le héros en avait le droit, car il était vainqueur et Hésione faisait partie de son butin de guerre, ne te l'avait-on pas dit ? Laomédon, le père de ton père, avait promis à Héraclès deux coursiers immortels, présent de Zeus, au cas où Héraclès sauverait Hésione du monstre marin. Mais il ne tint pas sa promesse. Alors Héraclès fit la guerre à Troie, tua Laomédon et prit Hésione, comme c'était son droit. Il en aurait fait une esclave si je ne la lui avais demandée pour femme. Je ne dois donc rien à Priam, ô jeune prince, et je ne lui donnerai rien. Va et porte ma réponse au roi d'Illion, ton père !

Pâris veut répondre, mais la reine Hésione se lève et dit de sa voix douce :

— Ô Pâris Alexandre, fils de mon frère bien-aimé, n'insiste pas pour obtenir ce que tu demandes. Priam et moi, nous fûmes captifs, notre sort aurait pu être funeste, mais Télamon me demanda pour femme et me fit reine, et il rendit la liberté à Priam, mon frère. Le roi de Troie n'a donc rien à réclamer au roi de Salamine. Va, prince jeune et beau ! Salue Priam et dis-lui que sa sœur l'aime toujours.

Pâris Alexandre quitta le palais et retourna au rivage où ses compagnons l'attendaient.

Au bord de la mer, le poète chantait toujours en s'accompagnant de la lyre :

*Quel roi a vu Hélène, reine de Sparte, fleur de beauté,
Hélène au doux sourire, au long voile léger ?
Elle marche droite et blanche au milieu de ses femmes.
Dans son beau cortège d'étoiles
La lune ainsi resplendit dans le ciel.
Hélène aux bras si blancs, aux cheveux de soleil,
Hélène aux yeux couleur de mer,
 Semblable aux immortelles,
Heureux celui qui peut te contempler.
Heureux celui à qui tu veux bien sourire.
Son cœur charmé s'emplit de douceur
Et de joie son âme s'inonde !*

Pâris remonte sur sa nef rapide ; le désir de voir Hélène fait battre son cœur et il dit à ses compagnons :

— Il est temps de partir. Déliez les cordages, hissez les voiles !

Obéissant aux ordres du prince, les marins déroulent les câbles qui retiennent les navires au rivage, dressent les mâts et hissent les voiles blanches. Une brise légère gonfle les voiles et les flots d'azur chantent la chanson de la mer. Le soleil est haut dans le ciel, l'eau mouvante autour des rames scintille et reluit tel de l'argent liquide, et l'aède chante toujours :

Quel mortel fortuné a contemplé Hélène ?

— Vers quel rivage désires-tu diriger tes vaisseaux noirs à voilure blanche ? Commande, prince !

— Faites voile sur l'Hellade ! Nous allons aborder au cap de Laconie, dans le pays du roi Ménélas et de la reine Hélène.

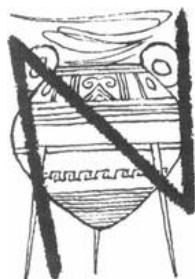
Les marins rament avec force, le vent fait glisser sur l'eau profonde

les vaisseaux noirs à voiles blanches.

Et pendant que les vaisseaux sillonnent la mer et conduisent le prince Pâris et les Troyens à Hélène, je vous conterai l'histoire de Ménélas et de sa famille.



L'histoire de la famille de Ménélas



'EST-IL pas terrible de voir les membres d'une même famille se persécuter entre eux ?

Dans les temps les plus reculés, dans un pays très ancien, vivaient deux frères. L'un s'appelait Atrée, l'autre Thyeste. Atrée avait épousé la fille d'un roi.

Les deux frères se haïssaient à mort : Thyeste ayant ravi au roi Atrée sa femme Érope, Atrée avait chassé de sa maison le frère coupable, et depuis, Thyeste errait par le monde, sans demeure et sans famille. Cependant, il ne suffisait pas à Atrée de savoir son frère abandonné, sa haine ne lui laissait aucun repos et réclamait une vengeance plus cruelle.

Après la fuite de leur père, les enfants de Thyeste, deux garçons et une fille, étaient restés dans le palais du roi Atrée. Ils grandissaient ensemble avec les fils du roi, et vous ne pouvez vous imaginer le vacarme qu'ils faisaient parfois en se poursuivant les uns les autres, en jouant à cache-cache ou à la balle. Ils continuaient à vivre au palais, ignorant la honte de leur père et le mal qu'il avait fait ; ils aimaient leur oncle Atrée et leurs cousins Agamemnon et Ménélas.

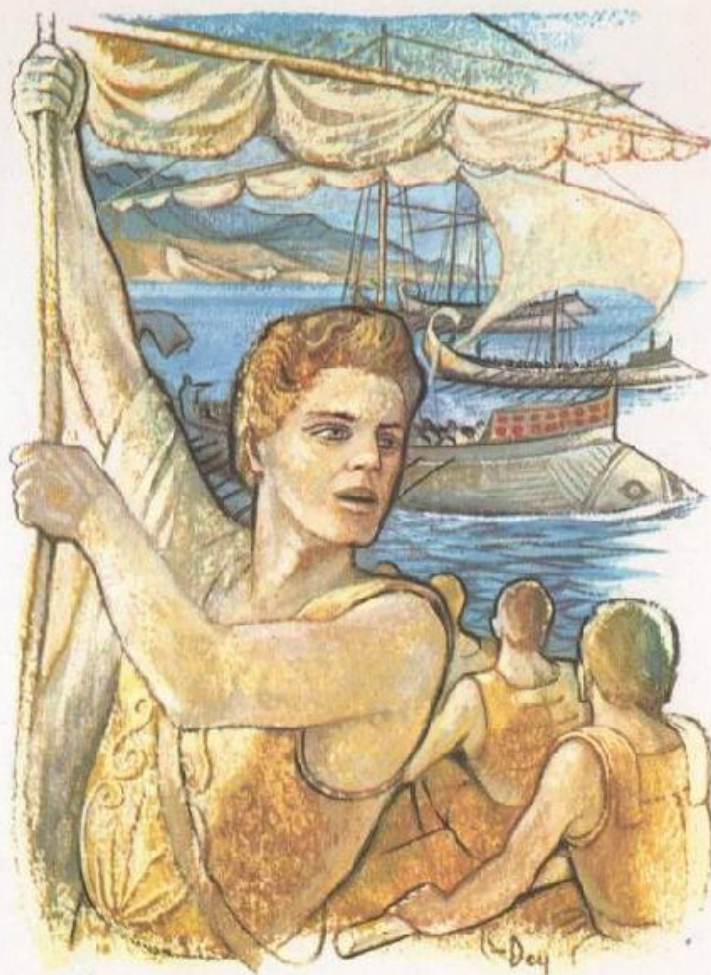
Un jour, le roi regardait les cinq enfants s'amuser ensemble. À leur vue, une pensée féroce s'empare de son esprit et ne l'abandonne plus : il décide d'inviter Thyeste à un festin et de lui faire manger ses propres enfants. « Ce serait une vraie vengeance », pense le roi cruel.

Aussitôt Atrée appela un soldat et lui dit :

— Je veux que les deux enfants aînés de Thyeste meurent. Va, tue-les et, ceci fait, apporte-les-moi ; après, tu iras à la recherche de mon frère Thyeste, tu lui diras que je désire faire la paix avec lui et que je l'invite à venir dans mon palais.

Et le soldat dut obéir. Il tue les deux enfants aînés de Thyeste, il apporte leurs corps à Atrée ; le roi cruel les coupe en morceaux et fait

préparer un grand banquet.



– Déliez les cordages, hissez les voiles.

Lorsque Thyeste arrive au palais, Atrée fait semblant de se réconcilier avec son frère ; il lui dit que tout est oublié, qu'ils doivent redevenir amis, puis il l'invite au festin. Thyeste le croit et accepte.

Beaucoup de personnes sont conviées à cette fête. Assis au haut de la table, le roi Atrée découpe la chair humaine, qu'il offre à ses hôtes et à son malheureux frère. Les invités prennent de cette chair humaine et en mangent ; Thyeste s'en sert aussi abondamment sans se douter de rien. Il mange tranquille, car il est content du pardon de son frère et il croit que la réconciliation entre eux est réelle. Mais soudain il lève les yeux, il regarde son frère en face et il voit que le roi rit d'un rire diabolique ; alors, le sang se glace dans ses veines : le malheureux père a tout compris ! Il cesse de manger, il crache ce qu'il a dans la bouche et il se roule par terre en poussant des cris terribles ; sa voix, qui appelle toutes les malédictions sur la maison d'Atrée, est effrayante à entendre ; puis, en sanglotant toujours, il se lève, quitte la salle, le palais, la ville.

Et, de nouveau seul, il erre sur les grandes routes, tel un pauvre chien abandonné, haïssant Atrée et lui souhaitant toutes les douleurs et tous les malheurs possibles.

Cependant, le roi féroce n'est pas encore satisfait. Sa haine, plus vivace que jamais, ne lui laisse pas un moment de répit, parce que la haine est pareille au feu invisible qui détruit toute vie : la vengeance l'attise et l'entretient ; seul, l'amour peut l'éteindre. Le roi Atrée n'est donc pas apaisé ; il vit sombre, misérable et médite une nouvelle vengeance. Enfin, il réussit à se saisir de son frère et le fait jeter en prison.

Pendant ce temps grandissait le dernier fils de Thyeste. Atrée le faisait élever avec ses deux fils, Agamemnon et Ménélas ; il s'appelait Égiste, il était grand et fort et il ignorait qui était son père.

Lorsque Égiste fut devenu un jeune homme robuste et habile à manier l'épée, le roi le fit venir et lui dit :

— Égiste, tu sais combien de mal me fit mon frère Thyeste. Il est maintenant en mon pouvoir, emprisonné, chargé de lourdes chaînes ; mais il pourrait s'échapper, et tant qu'il est en vie il est un perpétuel danger pour nous. Va à la prison et tue-le. Ceci fait, reviens vers moi ; tu me trouveras au temple où je vais offrir un sacrifice aux dieux.

Égiste prend son épée, une arme magnifique dont sa mère lui avait fait cadeau, et il se rend à la prison. Il entre dans la cellule et il aperçoit Thyeste accroupi dans un coin, enchaîné au mur avec de lourdes chaînes, les cheveux en broussaille, la face couleur de terre et les yeux flambant de fureur. Il faisait des efforts surhumains pour rompre ses entraves afin de se jeter sur le visiteur. Mais à peine aperçoit-il l'épée qu'Égiste tenait en main que son attitude change : son visage s'adoucit, ses muscles se détendent. Égiste, immobile,

regarde le prisonnier : celui-ci lui demande :

— Qui donc es-tu, ô jeune homme ? Est-ce que cette épée t'appartient ? Qui te l'a donnée ?

— C'est ma mère qui m'a donné ce glaive, une belle arme qui ne manque jamais un ennemi, tu t'en apercevras bientôt.

— Ta mère, dis-tu ? Et de qui tenait-elle cette épée ?

— Elle l'avait reçue de mon père que je n'ai jamais vu.

— Mais cette épée m'appartient... C'est moi qui suis ton père !... Un soir, au bois sacré de Pallas-Athéné, je rencontrai une jeune fille qui devint ta mère, je lui donnai cette épée. Regarde-la bien, regarde la lame près de la poignée, tu y trouveras une fleur de grenadier, je l'y ai gravée moi-même... Oui, je suis ton père... et je devine maintenant le dessein abominable de mon frère, le roi Atrée. Il désire que tu m'assassines sans savoir qui je suis. Après il te le dira et te tuera toi-même !

Égiste écoute en silence, un peu hésitant encore, mais presque convaincu déjà.

— Viens près de moi, Égiste, mon fils ! Laisse-moi te toucher de mes mains, laisse-moi te regarder dans les yeux, te caresser, et réfléchissons ensemble comment nous venger d'Atrée qui est le plus cruel de tous les hommes.

Oui, autrefois, les hommes étaient plus méchants que nous. Ils étaient tous un peu sauvages et les Grecs qui, cependant, étaient le peuple le plus civilisé du monde, croyaient que la vengeance était une belle chose.

— Réfléchissons comment nous venger d'Atrée, le cruel, dit Thyeste à Égiste, qui regardait toujours fixement son père comme pour chercher à le reconnaître.

Il comprenait maintenant bien des choses ; tant de circonstances, lui revenant à l'esprit, lui prouvaient que le roi le haïssait. Et la fleur de grenadier était bien gravée sur la lame de l'épée ; seul, celui qui avait possédé l'arme pouvait connaître ce signe.

— Il est facile de nous venger. Atrée est au temple, attendant ton retour et l'annonce de ma mort. Mais c'est lui, au contraire, qui doit mourir : lui et ses fils et toute sa famille !

Égiste, convaincu maintenant, brise les chaînes qui fixaient son père au mur de la prison, puis il court au temple avec son glaive qui ne manque jamais son ennemi, il voit Atrée qui sacrifiait un agneau aux dieux ; Agamemnon et Ménélas assistaient au sacrifice, non loin de leur père.

Égiste s'approche du roi, comme s'il désirait lui parler ; mais quand il en est tout près et avant qu'Atrée ait dit un mot, il lui plonge l'épée dans le cœur. Le roi tombe à terre sans vie, tué par ce coup même qu'il avait appris à son neveu.

Une grande confusion règne alors dans le temple : les assistants se sauvent dans toutes les directions ; ils crient, ils se bousculent, beaucoup d'entre eux sont blessés. Cependant, Égiste cherche ses cousins Agamemnon et Ménélas, mais il ne les trouve pas.

Où sont-ils ? Les aurait-on cachés par hasard ? Égiste demande aux gardiens s'ils n'ont pas vu les deux princes, mais les gardiens affirment n'avoir aperçu personne. Un soldat qui aimait beaucoup les jeunes princes aurait pu indiquer à Égiste de quel côté il fallait chercher Agamemnon et Ménélas. Mais ce soldat courait comme affolé dans toutes les directions ; il feignait d'être étonné comme tous par cette disparition subite des fils d'Atrée.



Le prince Agamemnon et le prince Ménélas



ISÈRE – misère même pour les princes !

Il y a de cela beaucoup, beaucoup d'années, par une matinée d'automne tout étincelante de rosée, deux jeunes gens marchaient en silence sur une route de montagne étroite et pierreuse. C'étaient deux frères, ils étaient tous deux beaux et blonds, mais leurs figures demeuraient pâles et tristes et leurs yeux remplis de larmes, et ils marchaient seuls dans la montagne. Pourtant, ils n'étaient pas vêtus de la grosse tunique en chaude laine des montagnards du pays, ils portaient des tuniques blanches agrémentées de broderies et des sandales bien faites et ornées d'or comme celles des rois. Ils marchaient, marchaient, marchaient, mais on voyait qu'ils étaient très fatigués. Et voilà que tout à coup l'un d'eux, le plus jeune et le plus blond, s'arrête :

— Agamemnon, dit-il à son frère, je ne peux plus avancer. Laisse-moi me reposer un instant, rien qu'un court moment !... Nous avons tant marché hier, nous avons encore marché toute la nuit, et je suis si fatigué et j'ai si faim !

Agamemnon, le frère aîné, regarde autour de lui. Il ne voit personne sur la route, ni sur les collines boisées ; il n'entend que le bruissement des feuilles dans l'air matinal.

— On ne voit rien, on n'entend rien, mais sommes-nous assez loin de la ville ? J'ai peur d'Égiste !... Il nous fera certainement rechercher pour nous tuer. Fais quelques pas encore, Ménélas, mon frère ; essaie de marcher un peu plus avant.

Mais Ménélas s'est jeté par terre, il ferme les yeux et ne répond pas. Agamemnon a peur : il lui semble que son frère va mourir ; vite il faut lui porter secours, il faut le faire se reposer et lui trouver quelque nourriture à manger.

Et voilà que, dans le silence profond de la montagne, Agamemnon entend comme l'écho d'un mugissement lointain. Il écoute encore... Oui, le mugissement se répète. Il y a donc des bergers par là... C'est le salut. Agamemnon couvre Ménélas le mieux qu'il peut de son manteau, reste un instant encore à prêter l'oreille et puis, seul, reprend la route.

— Ne t'en va pas, Agamemnon, ne m'abandonne pas ! supplie Ménélas d'une voix faible.

— Je ne t'abandonne pas, je vais chercher du secours. Écoute... Entends-tu ? Il y a des vaches et des bœufs non loin d'ici. Il doit donc y avoir des bergers qui nous permettront, sans doute, de nous reposer dans leur cabane. Ne crains rien, Ménélas, je vais revenir tout de suite.

— Je n'ai pas peur, répond Ménélas qui essaye de se lever ; mais cela lui est impossible.

Et Agamemnon gravit la montagne, à travers les prairies parfumées et les forêts silencieuses, dans la direction du mugissement lointain. Le soleil resplendit sur les cimes d'alentour et les bois frémissent au réveil du matin.

Car les plantes, les fleurs, les brins d'herbe, les oiseaux ressentent le plaisir de la lumière et de la chaleur du soleil, et comme ils ne peuvent pas dire : « Je te remercie, ô soleil ! Je te remercie, ô lumière ! » ils saluent le jour d'une autre façon : les fleurs s'épanouissent, les herbes se dressent, les feuilles des arbres font mille saluts, les oiseaux chantent et voltigent, et toute la forêt frémit au soleil. Ainsi qu'elle fait maintenant, tous les matins, ainsi l'a-t-elle fait tous les matins des siècles passés et ainsi faisait-elle par cette matinée d'automne qui nous occupe : elle frémissait en saluant le soleil levant, et le mugissement que l'on entendait de temps à autre, apporté par la brise légère, semblait aussi un salut de paix.

Mais Agamemnon ne ressent pas cette paix, il ne voit pas la splendeur de l'aurore. Il pense à son frère, pâle et mourant, étendu sur l'herbe, au bord de la route ; il pense à son père, le roi Atrée, assassiné traîtreusement ; il revoit, dans le temple, Égiste, son ami d'enfance, la face effroyablement bouleversée, enfoncer l'épée dans la poitrine du roi, et il entend encore, au milieu du tumulte terrible, une voix qui disait : « Fuyez, ô mes enfants, il en est temps encore ! » Un soldat les avait alors, tous deux, poussés hors du temple, les avait conduits par une ruelle déserte aux portes de la ville, puis avait disparu.

Et voilà que lui et son frère s'étaient trouvés dans un étroit sentier de montagne. Ils avaient marché, marché, pour s'éloigner le plus vite possible de la ville, car le soldat les avait prévenus que Thyeste était libre et que pour eux le péril était grand.

Agamemnon traversait tristement les bois magnifiques, pleins de chants et de vols d'oiseaux. Peu à peu, les mugissements se

rapprochèrent, des bêlements se firent entendre. Un agneau blanc parut et, entre les arbres, Agamemnon aperçut une cabane au milieu d'une prairie verte. Agamemnon se cache alors derrière le tronc d'un vieux chêne et regarde : sur le seuil de la hutte, une jeune femme chante et berce dans ses bras un petit enfant. Dans la prairie, le berger trait une brebis et une petite fille rieuse poursuit un agneau qui ne se laisse pas attraper. Tout en courant, l'enfant arrive près du chêne derrière lequel Agamemnon est caché : elle l'aperçoit, s'arrête un instant effarouchée, puis elle se sauve auprès de sa mère.

— Maman, là, derrière l'arbre, il y a un roi tout couvert d'or. Viens le voir !

— Ce n'est pas possible ! répond la maman. Tu l'as rêvé... Oh ! le voilà.

Agamemnon avait, en effet, quitté sa cachette pendant que la femme parlait et il venait vers elle. Ces pasteurs paisibles avaient l'air si bons qu'ils lui inspiraient confiance. Aussi il leur dit :

— Je ne suis pas un roi, je suis seulement fils de roi. Mon frère et moi avons perdu notre route, nous sommes très fatigués. Voulez-vous nous donner du lait et du pain, afin que nous puissions reprendre des forces ? Nous ne serons pas ingrats et un jour viendra sans doute où nous pourrons vous récompenser.

— Ne parle pas de récompense, ô prince, répond la femme d'une voix bienveillante. Nous sommes pauvres et ignorants, mais pas au point de refuser l'hospitalité à ceux qui nous la demandent. Tiens, prends et bois ce lait et pardonne-moi de te l'offrir dans une écuelle de terre, car, sans doute, tu as l'habitude de boire dans des coupes précieuses.

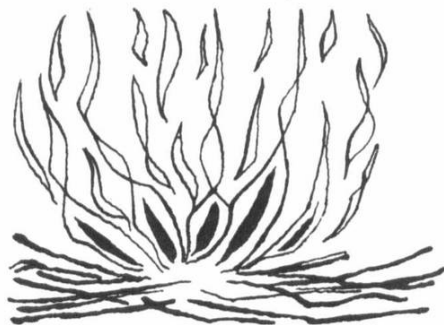
Mais Agamemnon ne voit pas si la coupe est laide ou belle ; il boit, d'un seul trait, le bon lait tiède et mousseux que la femme lui a versé.

— Merci, dit-il, vous êtes bonne et généreuse. Je vous en prie, venez aussi en aide à mon frère. Il est bien plus fatigué que moi encore et il a faim.

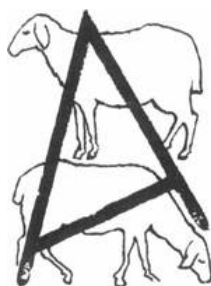
Et Agamemnon retourne à l'endroit où Ménélas s'est arrêté, suivi du pâtre portant une coupe de lait tiède, tandis que la femme pose son enfant dans le berceau et va vite ramasser du bois sec et des feuilles mortes. Elle veut faire une belle flambée afin de réchauffer et de reconforter ses hôtes.

Lorsque Agamemnon et le pâtre reviennent soutenant Ménélas, ils trouvent la chaumière éclairée d'un bon feu qui brille et crépite. Et, tous ensemble, ils s'asseyent autour du foyer : les fils du roi et la famille du berger.

Pendant toute cette journée, les fils du roi Atrée restèrent avec les bergers et se reposèrent. Le lendemain matin seulement, ils continuèrent leur route.



Agamemnon et Ménélas chez le roi Tyndare



GAMEMNON et Ménélas étaient assis, dans la chaumière du berger l'un à côté de l'autre, au coin du feu, et je suis sûre que de toute leur vie ils n'avaient autant éprouvé le bien-être d'un bon feu, ni mieux aimé d'humbles gens !

Ménélas ne parlait pas, il était trop heureux de pouvoir enfin se reposer et se réchauffer. Le pâtre et sa femme, un peu gênés de se trouver en compagnie de personnages aussi importants, se taisaient, mais Agamemnon pensait déjà au lendemain et interrogeait son hôte :

— Dis-moi, ô bon pasteur, connais-tu le chemin qui conduit à Sparte, à la ville célèbre qui a pour roi l'illustre Tyndare ?

— Je le connais... Je suis allé bien des fois à Sparte vendre le fromage que je fais avec le lait de mes brebis. C'est une belle et forte cité tout entourée de montagnes, et le roi Tyndare est généreux et bon, belle aussi est la reine Lédà au col blanc comme celui d'un cygne.

Le berger disait ce qu'il avait entendu dire, car Lédà était renommée pour la blancheur de son cou.

Agamemnon s'informa encore de la route.

— Combien faut-il de jours de marche pour aller à Sparte, et voudrais-tu nous montrer le chemin ?

— Je vous le montrerai volontiers, répondit le berger. Mais, auparavant, reposez-vous encore un peu dans ma cabane ; vous n'êtes pas assez forts pour continuer votre voyage.

Les deux jeunes princes restèrent toute la journée et la nuit suivante dans la chaumière de ces pauvres gens. Le lendemain matin seulement, ils s'en allèrent dans la direction de Sparte. La jeune femme leur avait donné un grand panier rempli de fromage et de pain pour qu'ils pussent se nourrir pendant tout le voyage. Le pasteur les

accompagna.

Ainsi Agamemnon et Ménélas se remirent en route. Ils étaient encore tristes, mais moins que le jour précédent, car ils pensaient au berger hospitalier et à sa gentille femme ; ils espéraient rencontrer d'autres gens aussi bons et, de nouveau, ils marchèrent, marchèrent, marchèrent...

La route était longue et poudreuse. Enfin ils arrivèrent à la vallée profonde dans laquelle est située la ville de Sparte. D'une hauteur ils aperçurent la belle cité, traversée par un fleuve dont les eaux scintillaient comme de l'argent et qui s'appelait l'Eurotas. Sur ses bords, dans une prairie verte, des jeunes filles jouaient à la balle. L'une d'elles, aux cheveux très noirs, semblait diriger le jeu : c'était Clytemnestre, la fille aînée du roi Tyndare. Une autre se tenait un peu à l'écart, occupée à tresser une couronne de crocus pour ses cheveux d'or, et c'était Hélène, la sœur de Clytemnestre, pure comme le lys et belle comme le soleil.

Agamemnon et Ménélas ne s'approchèrent pas des jolies joueuses ; ils allèrent droit à la magnifique maison du glorieux Tyndare et, au seuil de la porte, ils attendirent. Le roi sortit bientôt accompagné de ses deux fils : Castor et Pollux ; il s'assit sur une des pierres blanches, polies et brillantes, placées des deux côtés de la porte.

Agamemnon et Ménélas s'avancent alors, ils s'approchent du roi et lui embrassent les genoux ainsi qu'avaient l'habitude de faire ceux qui avaient une grâce à demander, et Agamemnon, l'aîné des frères, prend la parole :

— Ô roi puissant, illustre Tyndare, entends notre prière ! Fais bon accueil à deux malheureux princes qui n'ont plus ni patrie, ni maison, ni père, ni mère. Nous sommes seuls au monde, entourés d'ennemis qui voudraient nous voir morts. Égiste a tué Atrée, notre père, et nous avons dû nous sauver de Mycènes, sinon il nous aurait tués aussi. Aie pitié de nous, ô roi puissant ! Nous te supplions par ce que tu as de plus cher : par tes fils que tu aimes, par l'amour des dieux que tu vénères.

Ainsi parlait le prince de Mycènes, cependant que Tyndare tout étonné regardait tantôt Agamemnon, tantôt Ménélas. Il n'y a pas de doute, ces deux jeunes gens sont bien les fils du roi Atrée, car il les reconnaît pour les enfants qu'il a vus tant de fois jouer sur l'herbe des prés, courir et sauter gaiement sur la place de Mycènes. Et, à présent, ils lui embrassent les genoux en pleurant ; leurs vêtements sont bien faits d'étoffe fine, mais ils ont été mis en lambeaux par les ronces de la route ; leurs sandales portent des ornements d'or, mais elles sont déchirées et couvertes de poussière. Certes, il aimerait leur venir en aide, mais comment ? Thyeste est devenu maître de Mycènes et commande on ne sait à combien de soldats. Lui, Tyndare, aime la

paix, il déteste la guerre, et pour aider Agamemnon et Ménélas, il faudrait leur donner une armée. Tyndare pense à toutes ces choses, et Agamemnon, le voyant indécis, le supplie encore :

— Il est en ton pouvoir de nous sauver ou de nous faire mourir. Sauve-nous, ô roi ! Regarde comme nous sommes jeunes ! La vie est belle, douce est encore pour nous la lumière du soleil ! Si tu nous chasses, nous serons obligés d'aller de ville en ville, nous nous égarerons peut-être dans une forêt et nous mourrons de faim. Ne nous abandonne pas, ô roi ; les dieux qui aiment les hommes vertueux te protégeront si tu es généreux pour nous !

Mais Tyndare ne se laisse pas convaincre encore. Il dit :

— Ô jeunes gens, il y a de nombreux rois en Hellade ! Qui sait si un autre ne pourra pas vous aider mieux que moi ? Je vous accueillerai, certes, dans ma maison ; je vous laisserai vous reposer, je vous donnerai des vêtements et de la nourriture, mais lorsque vous serez remis de vos fatigues, je vous enverrai à Nestor, roi de Pylos. Nestor est célèbre par sa sagesse ; il est bon et fort, et celui qui a besoin d'un conseil ne le consulte pas en vain. Il vous protégera et il vous dira ce que vous devez faire.

Mais les fils d'Atrée, tout en pleurs, continuent d'implorer l'aide du roi Tyndare. Et pendant qu'ils supplient, pleurent et embrassent les genoux du roi, arrive au palais un groupe de jeunes filles, toutes vêtues de blanc. Elles revenaient de l'Eurotas. Elles avaient lavé les habits du roi et de ses fils dans l'eau limpide du fleuve ; puis elles avaient joué à la balle. L'une d'elles, dont les yeux et les cheveux étaient très noirs, marchait en avant d'un pas sûr : c'était Clytemnestre, la fille aînée du roi Tyndare ; une autre, blanche comme un lys et resplendissante comme le soleil, portait une couronne de crocus dans ses cheveux d'or et c'était Hélène, la plus belle créature que des yeux humains eussent jamais contemplée.

Agamemnon raconte encore une fois sa triste histoire, tandis que Ménélas, muet et pâle, regarde la belle princesse.

Alors Hélène, l'âme émue, s'agenouille devant Tyndare, à la manière des suppliantes, et elle prie son père d'intervenir en faveur des fils du roi Atrée :

— Tu ne peux pas abandonner ces pauvres princes, n'est-ce pas, père chéri ! Je te supplie pour eux. Si mes frères Castor et Pollux étaient malheureux et demandaient protection à un roi, songe comme tu serais heureux qu'il leur vînt en aide.

Hélène était si belle et elle suppliait avec tant de grâce que Tyndare ne demeura pas plus longtemps insensible. Il accueillit les deux frères, il les réconforta, il leur donna des vêtements neufs, puis il mit à leur disposition des soldats et des armes afin de leur permettre de combattre Égiste et de reprendre Mycènes.

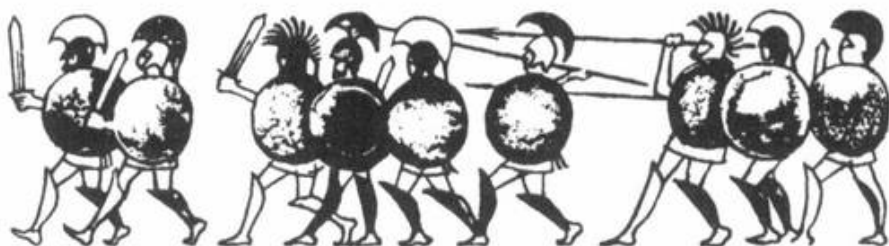
Agamemnon et Ménélas reprirent, à la tête d'une armée, la route par laquelle ils étaient venus, il y avait peu de jours, seuls et abandonnés.

Ménélas avait dans les yeux l'image d'Hélène, la jeune princesse qui avait prié pour lui : il la voyait toujours, belle et blanche comme un lys.

Mais Agamemnon pensait à la dédaigneuse Clytemnestre, à la ville de Mycènes, à son père assassiné et à son oncle qui régnait à sa place. Et il se disait :

— Je vaincrai... Je vaincrai Égiste et Thyeste, et lorsque je les aurai vaincus, je retournerai chez le roi Tyndare afin de forcer sa fille à me regarder de façon moins hautaine.

Et tandis qu'Agamemnon pensait ainsi, il sentait une force merveilleuse emplir son cœur, et cette force l'aida à vaincre son oncle, à chasser son cousin, à devenir roi de Mycènes et, plus tard, à épouser la princesse Clytemnestre.



La princesse Hélène et le prince Ménélas



'EST avec l'image d'Hélène dans l'âme, que Ménélas est allé combattre et c'est avec l'image d'Hélène qu'il est revenu à Sparte. Car, depuis que Ménélas avait vu Hélène à genoux devant le roi Tyndare, suppliant son père de le protéger, il l'aimait de toute la force de son jeune cœur.

Si Hélène désirait une fleur rare, Ménélas courait les champs et les bois jusqu'à ce qu'il la trouvât et il l'apportait à la jeune fille aux cheveux d'or, heureux d'entendre dire cette voix aussi douce que le son de la flûte : « Merci, cher prince ! » Si Hélène voyait dans les bois une petite chèvre ou une biche et disait : « Comme elle est belle, j'aimerais l'avoir ! » le prince poursuivait la biche ou la chèvre, s'en emparait et l'apportait triomphalement à Hélène. Mais Ménélas n'osait pas parler à la princesse, il ne lui avait pas dit qu'il l'aimait ; il savait que tous les jeunes gens de l'Hellade désiraient épouser la belle princesse, que les héros les plus forts, les princes les plus beaux, les rois les plus puissants seraient heureux de l'obtenir pour femme, et il ne disait rien ; seulement il s'efforçait de devenir toujours plus fort, toujours meilleur pour être digne d'elle, c'est-à-dire pour la mériter.

Mais il n'était pas facile d'obtenir Hélène. De tous les royaumes de l'Hellade – la Grèce s'appelait alors l'Hellade – venaient les rois, les princes et les héros pour voir la belle princesse. Et à peine l'avaient-ils aperçue qu'ils la demandaient en mariage au roi Tyndare, son père.

Le roi était très embarrassé pour choisir parmi tous ces prétendants : il y en avait tant ! Voici Achille, fils de Thétis et de Pélée, le jeune homme le plus fort et le plus noble de l'Hellade ; seulement, Achille devait mourir jeune, tout le monde le savait. Les dieux lui avaient donné le choix entre une vie brève et glorieuse et une vie longue, mais

sans gloire : Achille avait choisi la vie de gloire. Donc, si Hélène l'épousait, elle demeurerait veuve très jeune. Voici Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine, un vaillant héros aussi qui commandait à de nombreux soldats. Il y avait aussi Diomède, le protégé de Pallas-Athéné, la déesse de la guerre et de la sagesse divine, qui le faisait parler bien et combattre avec succès, et Philoctète, ce guerrier illustre que personne ne pouvait vaincre lorsqu'il avait en main l'arc et les flèches enchantées qu'Héraclès lui avait légués en mourant.

Et parmi les prétendants, il y avait encore Patrocle, le meilleur ami d'Achille, et Ménélas, frère d'Agamemnon, et Odysseus, roi d'Ithaque, prince prudent et rusé, homme savant et beau parleur. Odysseus, comme les autres, était venu à Sparte avec une unique pensée, un seul désir : épouser Hélène aux cheveux d'or.

Tous ces prétendants ne s'aimaient guère entre eux, ils se haïssaient plutôt et chacun d'eux se vantait de vouloir tuer les autres, s'il ne réussissait pas à obtenir pour épouse la princesse au divin sourire. Et, au milieu de tous ces prétendants anxieux, le roi Tyndare ne se sentait pas très à l'aise ; il devenait de plus en plus préoccupé, car il était certain de s'attirer la colère de tous les autres princes dès qu'il aurait fait son choix.

Tyndare songeait à toutes ces choses et ne pouvait prendre de décision ; tous les jours, il priait les princes de patienter, d'attendre encore, et il continuait à se lamenter : « Si quelqu'un pouvait me conseiller, me dire comment sortir de cette impasse ! Voyez dans quel embarras m'a mis Hélène avec sa beauté. Hélas ! pauvre infortuné que je suis, je crains de mal terminer mes jours ! » Et Tyndare, toujours indécis, tirait l'affaire en longueur, tandis que les princes devenaient chaque jour plus impatients.

Alors, un matin, Odysseus, fils de Laërte, un homme très prudent et très rusé, ayant pitié du roi, le prit à part et lui parla ainsi :

— Roi de Sparte, il faut faire ton choix, sinon des complications peuvent surgir à ta cour. Ne vois-tu pas que les prétendants s'irritent et s'impatientent tous les jours de plus en plus ? Un tel état de choses ne peut durer.

— Tu as raison, Odysseus, mais comment faire ? Si seulement tous les princes étaient aussi avisés que toi et s'ils voulaient entendre raison, mais ils en sont loin, tu le sais aussi. Je crains que mon choix ne me fasse haïr des prétendants évincés et qu'ils ne se liguent contre moi, contre Hélène et son époux. Cependant, toi, Odysseus, ne peux-tu pas me donner un conseil ? Ne pourrais-tu pas m'indiquer le moyen de sortir de cette situation embarrassante ?

— C'est justement pour cela que je désirais te parler, ô roi, car j'ai trouvé le remède et il est fort simple.

— Simple, vraiment ?... Dis-le-moi, ô Odysseus ! Je t'en serai

reconnaissant toute ma vie et tu éviteras peut-être une guerre à notre pays.

— Roi Tyndare, écoute donc : invite les prétendants à se réunir dans la salle la plus grande du palais et demande-leur de prêter serment.

— Quel serment ? demanda le roi.

— Fais-nous jurer que nous resterons tous amis entre nous, de même qu'avec toi, avec Hélène et avec son mari. De cette façon, tu éviteras la dispute, la guerre peut-être, et tout ira très bien.

Le roi Tyndare était fou de joie :

— Merci, cher Odysseus, merci ! Je vois qu'on ne t'a pas trop vanté en disant que personne mieux que le fils de Laërte ne peut conseiller dans les cas embarrassants et subtils. Sois-en remercié, ô roi d'Ithaque !

Aussitôt le roi Tyndare appela son héraut, c'est-à-dire un homme chargé d'annoncer au peuple la volonté du roi.

— Réunis tous les princes, ô héraut ; dis-leur que ma décision est prise et que je désire la leur communiquer.

Ainsi ordonna le roi. Et le héraut parcourut aussitôt le palais, les rues et les places à la recherche des princes, des rois et des héros.

Et tous arrivent avec empressement et se réunissent dans la grande salle. Impatients, ils se demandent l'un à l'autre :

— Sais-tu quelle est la décision du roi ?... Sais-tu qui le roi Tyndare a choisi ?

Odysseus, silencieux, se tient avec les autres et attend.

Et voilà que le roi de Sparte fait son entrée dans la salle, suivi de sa fille, la princesse aux cheveux couleur de soleil. Le roi monte sur le trône et, à côté de lui, se tient la princesse Hélène, vêtue de blanc, tel un rameau fleuri au printemps.

— Princes et héros, chers amis, dit le roi Tyndare aux prétendants, aujourd'hui je choisirai un mari pour Hélène !... Mais, auparavant, je vous prierai de prêter serment devant elle et devant moi.

— Quel serment ?

— Parle !

— Parle, dis-je !

— Nous jurerons ce que tu voudras.

— Nous promettrons tout ce que tu voudras, mais ne nous fais plus attendre.

— Nous prêterons serment tous ; parle !

Ainsi affirmaient les princes, réunis dans la salle du trône, impatients de savoir quel serment le roi Tyndare exigeait d'eux.

Et le roi parla ainsi :

— Héros et princes ! Je vous demande la promesse solennelle de rester amis entre vous, de continuer vos relations amicales avec le mari d'Hélène et avec Hélène, quel que soit notre choix. Promettez, en

prenant les dieux à témoin, de ne pas déclarer la guerre, mais, bien au contraire, de vous allier tous pour punir le coupable si, par malheur, un insensé osait ravir Hélène à son époux ! Le jurez-vous ?

— Nous le jurons ! crièrent les prétendants d'une seule voix, et la grande salle retentit du serment solennel.

Le roi Tyndare fit apporter alors des agneaux et des chèvres ; puis il versa du vin dans des coupes d'or et l'offrit aux jeunes gens, afin qu'ils prêtassent serment en buvant. Et il prononça les paroles sacrées : « Zeus père, roi des dieux ! Zeus glorieux et puissant ! Et toi, ô soleil, et toi, ô lune, et vous tous qui punissez ceux qui ne tiennent pas les serments prêtés, écoutez : Nous jurons de rester amis entre nous, amis du roi de Sparte, amis d'Hélène et de l'époux de son choix. Nous jurons aussi de nous allier contre celui qui voudrait ravir Hélène à son mari, de lui faire la guerre et de détruire sa ville ! »

Ce serment prononcé, le roi égorgea les agneaux avec son poignard tranchant, tandis que les prétendants remplissaient leurs coupes de vin doux. Ils burent quelques gorgées et répandirent le reste par terre, en disant :

« Zeus, père des dieux, Zeus glorieux et puissant ! Que celui qui viole le serment prêté soit puni et que sa cervelle soit répandue par terre comme ce vin. »

Tel était le serment que prononcèrent les prétendants. La cérémonie terminée, un silence se fit. Les princes, réunis en cercle autour du roi de Sparte, se taisaient, attendant avec impatience que le roi prît la parole.

Et Tyndare, roi de Sparte, parla ainsi :

— Rois, princes et héros ! vous êtes tous si puissants, si nobles, si dignes qu'il m'est extrêmement difficile de choisir parmi vous. Mais je propose à ma fille Hélène de choisir elle-même parmi ces beaux jeunes gens, courageux et vaillants – la fleur de l'Hellade – celui qui lui plaît le mieux pour mari !

Tyndare avait dit... Hélène lève les yeux alors et regarde cette assemblée de princes beaux, jeunes et forts, qui attendaient impatiemment sa parole. Elle voit Patrocle, blond et bouclé, vêtu d'une tunique blanche toute brodée d'argent ; à son côté est Achille, le héros au poing robuste et aux pieds rapides. Elle remarque Ajax couvert d'un manteau rouge orné d'or et Odysseus aux cheveux noirs et luisants tombant sur les épaules ; Philoctète est là avec l'arc enchanté et le carquois plein de flèches ailées, et Diomède aussi, le dompteur de chevaux, qui tient en main un fouet à lacet de cuir, et beaucoup, beaucoup d'autres encore. Au fond de la salle, dans un coin obscur, se tient Ménélas, triste et seul, parce qu'il n'est pas roi et qu'ainsi il compte moins que les autres.

Alors Hélène, toute confuse, regarde ces beaux princes

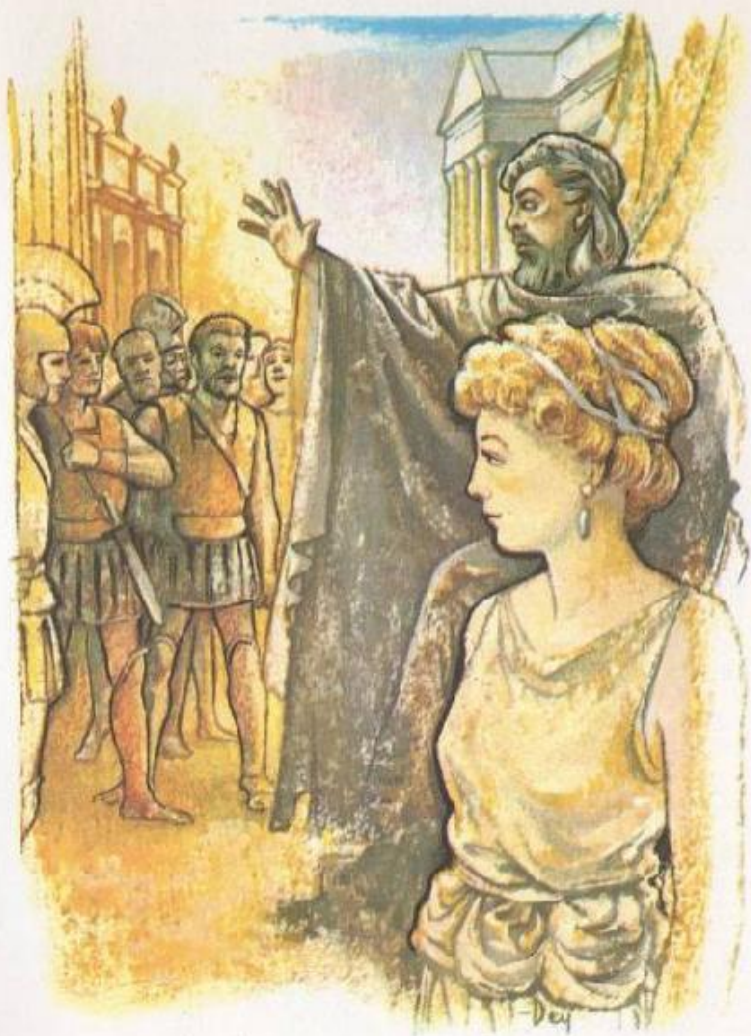
magnifiquement vêtus qui tous la désirent pour femme ; elle les regarde l'un après l'autre. Enfin ses yeux merveilleux, couleur de mer, s'arrêtent sur Ménélas :

— Mon père, je choisis pour époux le prince Ménélas !

Hélène a parlé... Surpris, tout le monde regarde Ménélas, au fond de la salle, muet et immobile, les yeux brillants : il ne peut croire à son bonheur. Il n'était pas le plus riche, ni le plus fort, ni le plus beau, mais il avait cherché à se rendre digne d'Hélène et à cause de cela Hélène l'aimait.

Les princes étaient fort mécontents, mais ils ne pouvaient violer le serment prêté. Et tous, en vidant leurs coupes, promirent encore une fois de rester les amis de Ménélas et de faire la guerre à quiconque voudrait lui prendre sa femme.

Et au milieu de grandes fêtes, de danses, de chants, sous une pluie de fleurs, Ménélas épousa la princesse qu'il aimait tant, la belle princesse aux cheveux couleur de soleil et aux yeux couleur de mer.



Tous les jours, il priait les princes de patienter.

Puis Ménélas devint roi, car Tyndare donna à Hélène, comme présent de nocces, la ville de Sparte.



Le prince Pâris et la reine Hélène



Un temps jadis, dans la ville de Sparte, vivaient un roi, une reine et une princesse. Le roi s'appelait Ménélas, la reine Hélène et la princesse Hermione. Hermione était l'enfant la plus gracieuse qu'on pût imaginer, avec des yeux bleu d'azur et une petite bouche couleur de fraise. Elle commençait déjà à parler et à marcher ; souvent elle grimpait sur les genoux de son père, le roi de Sparte, et s'amusait à lui tirer la barbe ou à jouer avec ses armes étincelantes.

Ménélas la laissait faire, il adorait sa fille et il était heureux. Il était heureux parce qu'il avait épousé Hélène, parce que son peuple l'aimait et vivait en paix, et aussi parce que tous les autres rois étaient ses amis.

Hélène pourtant ne se sentait pas heureuse. Ménélas n'était plus aussi aimable avec elle qu'autrefois, alors qu'il désirait l'épouser et qu'il n'osait même pas l'entretenir de ses projets. Avant d'épouser Hélène, Ménélas pensait : « Il faut que je sois gentil avec la princesse, je voudrais lui faire comprendre que je l'aime. » Après l'avoir épousée, au contraire, Ménélas se disait : « Hélène sait bien que je l'aime ; d'ailleurs, à présent, elle est ma femme et personne ne peut plus me la prendre. »

Ménélas n'apportait plus de fleurs à Hélène, il ne restait plus auprès d'elle quand il la voyait triste, il ne tâchait plus de deviner ses désirs, ses pensées. Les femmes ont besoin de se sentir aimées pour être heureuses et bonnes ; donc, Hélène n'était plus ni aussi heureuse, ni aussi bonne qu'autrefois. Pourtant, elle ne disait rien, elle ne se plaignait pas, elle savait bien que presque toutes les femmes sont traitées comme elle l'était, mais souvent, en son cœur, elle se sentait triste.

Certain jour, un prince étranger, magnifiquement vêtu et resplendissant d'or, arriva à Sparte. Il était venu de Salamine sur ses

vaisseaux noirs qu'il avait laissés au rivage proche avec tous ses compagnons. Accompagné d'un fidèle serviteur, il arriva à la ville, dans son somptueux char, tiré par des chevaux superbes, et il demanda à voir le roi. On le conduisit au palais, où il lui fut dit :

— Le roi doit partir demain en voyage, mais il te recevra néanmoins avec tous les honneurs qui te sont dus, car il est toujours courtois envers les étrangers.

Ménélas devait, en effet, partir le lendemain pour l'île de Crète, loin, très loin, parmi les mers. La reine l'avait prié de l'emmener, de ne pas la laisser seule à la maison ; elle ne savait pas pourquoi, mais elle avait tant de tristesse au cœur.

Le roi fut fort étonné de cette demande de la reine :

— Pourquoi veux-tu m'accompagner ?... Pour quelle raison crains-tu de rester seule ? Vraiment seule, d'ailleurs, tu ne l'es pas : tes nombreuses suivantes te tiendront compagnie, puis tu as Hermione, ta fille. Ignores-tu que les femmes grecques doivent rester à la maison ? Voudrais-tu donc faire la capricieuse comme une enfant, Hélène ?

Mais Hélène insistait. Alors Ménélas chercha à la contenter d'une autre façon :

— Si tu le désires, tu peux m'accompagner jusqu'au rivage de la mer, jusqu'à la ville d'Aphrodisias. On y célèbre justement ces jours-ci des fêtes en l'honneur d'Aphrodite.

Aphrodite était la déesse de la beauté, cette même déesse à laquelle Pâris avait décerné la pomme d'or, sur le mont Ida.

— Tu assisteras à ces réjouissances et elles te consoleront de mon départ. Veux-tu ?

— Oui, répondit Hélène, et elle sourit de son divin sourire qui autrefois faisait battre de joie le cœur de Ménélas, mais au fond d'elle-même elle était triste et Ménélas ne s'en aperçut pas.

— Je reviendrai vite, le plus vite possible, promet le roi, et il embrassa la reine.

À ce moment un serviteur entra et annonça :

— Ô roi, deux étrangers viennent d'arriver dans ta ville : l'un d'eux est très beau et tout chamarré d'or.

— Quel est son nom ? s'informa Ménélas.

— Je l'ignore, mais, à en juger d'après son vêtement, il doit être barbare.

Car les Grecs anciens appelaient barbares tous ceux qui ne parlaient pas leur langue et dont l'habillement différait du leur.

Etéonéos disait donc :

— Le jeune homme qui vient d'arriver me paraît être un barbare. Il sollicite une audience de toi. Dis-moi si nous devons dételer ses chevaux et l'introduire au palais ou le congédier.

— Le congédier ? Tu me sembles un peu simple, Etéonéos. Ai-je

jamais renvoyé celui qui demandait à franchir mon seuil ? Fais dételé les chevaux ; qu'on introduise le jeune homme et qu'on le reçoive d'une manière digne de lui et de moi.

Sur ces ordres du roi, Etéonéos sortit en hâte, d'autres serviteurs le suivirent ; les uns dételèrent les chevaux et les conduisirent à l'écurie aux murs polis, les autres accompagnèrent les étrangers au bain. Car tu dois savoir, Léo, que les Hellènes étaient très propres et, quand après un voyage poussiéreux ils arrivaient dans une maison, ils allaient au bain avant toute chose. Le jeune étranger se plongea dans une vasque pleine d'eau tiède et les esclaves le lavèrent : dans ces temps-là, les grands seigneurs aimaient à se faire laver par leurs esclaves.

Les esclaves lavèrent le jeune étranger et, après avoir frotté son corps avec de l'huile parfumée, ils le revêtirent d'une tunique blanche de laine moelleuse et l'introduisirent auprès du roi. Ménélas désirait beaucoup savoir qui était ce jeune et bel inconnu, mais il ne le questionna pas ; il craignait de manquer aux règles de l'hospitalité en l'interrogeant avant de lui avoir offert un repas. Aussitôt il ordonne qu'on dresse les tables et qu'on serve des quartiers de viande rôtie, du pain blanc et du vin. Alors les esclaves apportent de belles tables polies et y posent les viandes rôties et de beaux pains blancs ; ils remplissent d'eau pure les bassins d'argent et les présentent au roi et à l'étranger qui se lavent les mains et se mettent à table ; puis ils leur versent du vin dans de belles coupes d'or et Ménélas et son hôte mangent et boivent.

À la fin du repas seulement, le roi questionna l'étranger de cette manière :

— Qui es-tu et d'où viens-tu ?

— Je viens de l'Asie Mineure. La grande et belle ville qui a pour nom Troie est ma patrie. Je suis Pâris Alexandre, fils de Priam, roi de Troie.

— Je te salue, ô Pâris Alexandre, dit Ménélas. J'avais deviné que tu es prince, car tu es beau et noble de maintien. Parle-moi de ton pays lointain, parle-moi de ton père et de ta mère, du roi et de la reine de Troie.

Pendant que Ménélas parlait, la reine Hélène descendit de ses appartements et entra dans la salle, suivie de ses femmes. Grande et svelte, vêtue de blanc, avec un voile léger sur ses cheveux d'or encadrant son beau visage un peu triste, la merveilleuse femme parut, telle une apparition de rêve. Elle s'avança et elle salua avec une grâce infinie le prince troyen.

Pâris Alexandre, en voyant la reine de Sparte, fut saisi d'un grand trouble, tant Hélène ressemblait aux déesses immortelles.

Après l'avoir salué, la reine prit place près de la fenêtre. Une esclave

lui apporta sa tapisserie, une autre le panier d'argent contenant les laines de toutes les couleurs, et Hélène se mit à broder de ses belles mains blanches en écoutant ce que Pâris Alexandre racontait de sa patrie lointaine, du mont Ida et de ses cimes couvertes de neige, des bois et des champs, de Troie aux murs puissants, du palais royal, vaste et magnifique, de son père et de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Et pendant que Pâris racontait, des pensées mauvaises lui vinrent à l'esprit.

Il pensait : « La reine de Sparte est la femme la plus belle que j'aie jamais vue, car il ne peut en exister de plus belle ! » Il pensait encore : « Aphrodite m'a promis de me donner cette belle reine et je la veux. Pourquoi Hélène est-elle la femme de Ménélas et non pas la mienne ? Je l'emmènerai avec moi à Troie. »

Et ainsi, pendant que Ménélas écoutait Pâris avec tant de bienveillance, après l'avoir admis à sa table et lui avoir offert de son pain et de son vin, Pâris Alexandre songeait à lui ravir sa femme, à l'emmener au loin.

Le lendemain, comme il avait été convenu, le roi de Sparte partit pour la Crète. Hélène l'accompagna jusqu'à Aphrodisias. Elle alla sur le bord de la mer pour voir partir la nef du roi et une tristesse immense envahit son cœur. Droite et solitaire, toute vêtue de blanc, la belle souveraine, debout sur le rivage, regardait les flots couleur de ses yeux et son âme pleurait. Elle regarda aussi longtemps qu'elle put apercevoir les vaisseaux noirs qui s'éloignèrent rapidement, puis elle revint à la ville. Et voilà que, sur la route ombreuse, elle vit venir à sa rencontre le beau prince étranger qu'elle avait reçu la veille dans son palais. Pâris Alexandre était, lui aussi, à Aphrodisias. C'était un jour de fête. Sur les places, le peuple chantait, dansait et faisait de la musique tandis que des jeunes gens et des jeunes filles se dirigeaient vers le temple d'Aphrodite.

Hélène, accompagnée de ses suivantes, alla porter de riches offrandes à la déesse de l'amour. Pâris, lui aussi, entra dans le temple. La reine posa sur l'autel ses présents ; pendant ce temps, Pâris pria en silence ; il supplia la déesse de tenir sa promesse.

Et, dès lors, commença une lutte entre Aphrodite et Hélène : si Hélène avait vaincu, elle serait restée noble et pure, elle aurait évité la guerre et beaucoup de malheurs à sa patrie et à elle-même des années de désespoir et de remords, mais c'est Aphrodite qui triompha, et la beauté d'Hélène devint une malédiction pour l'Hellade.

Lorsque Pâris eut fini sa prière, il vint saluer la reine. Il lui dit qu'il devait repartir prochainement pour Troie.

Il pensait vraiment partir, seulement c'était avec Hélène.

La reine de Sparte devint triste en entendant ces paroles du prince troyen :

— Tu veux partir déjà, ô beau prince ! J'avais espéré que tu resterais quelque temps parmi nous encore.

— Ma reine, je ne puis demeurer davantage, mais je désire t'emmener avec moi parce que je t'aime.

Ainsi disait Pâris. Hélène ne répondait pas. En son cœur s'allumait une flamme étrange et mauvaise qu'elle sentait qu'il lui fallait éteindre avant que ce feu fatal ne l'embrasât et ne la jetât hors d'elle-même. Il aurait fallu tout de suite, avant que la nuit ne tombât, retourner à Sparte, s'éloigner d'Aphrodisias, quitter les réjouissances en l'honneur de la déesse de l'amour et fuir le prince qui lui inspirait de tels sentiments. Hélène savait qu'elle devait faire ainsi, elle sentait qu'elle devait répondre à Pâris de telle manière que celui-ci n'osât plus l'approcher, et pourtant, elle ne dit rien, elle resta silencieuse et elle ne quitta pas Aphrodisias, la cité enchantresse.

Cependant, Pâris se hâta de retourner sur ses vaisseaux. Là, il donna l'ordre de commencer tout de suite les préparatifs du départ, il ordonna à ses compagnons de revêtir la tunique de guerre et, avant que la lune ne parût à l'horizon, tout l'équipage était sous les armes. Alors, très prudemment, le prince les conduit au temple, il poste au dehors une centaine de sentinelles, les autres guerriers entrent et dérobent tout ce qu'il y a de précieux dans le sanctuaire. Pendant ce temps, Pâris se rend auprès d'Hélène et lui dit :

— Ô reine gracieuse, si tu le veux, je t'emmène à Troie et je te servirai toute ma vie parce que je t'aime.

Une lutte terrible bouleversa alors le cœur de la reine aux cheveux d'or. Nul n'égalait Pâris en beauté et en grâce ; cependant, elle n'avait pas le droit de quitter le roi, son époux, sa patrie et sa petite fille chérie. Et elle demeurait muette et sans voix tandis que Pâris la suppliait, la pressait de paroles toujours plus tendres. Clymène, la blonde compagne qui était auprès de la reine, regardait sa maîtresse avec effroi, prête à appeler les serviteurs à son moindre signe, à crier au secours ; mais elle n'appela personne, elle ne donna pas l'alarme parce que la reine lui fit signe de se taire. Un merveilleux rêve d'amour touchait et enveloppait la souveraine et lui faisait oublier toute autre chose. Elle ne se souvenait plus qu'elle avait aimé Ménélas bien plus qu'elle n'aimait maintenant Pâris, elle ne pensait pas aux remords qui viendraient et la tourmenteraient toute sa vie ; elle se laissa vaincre par cet amour qu'Aphrodite avait allumé en son cœur et elle suivit le prince troyen sur ses vaisseaux.

Les marins avaient déjà tout préparé pour le départ. Pâris monte avec Hélène sur le navire le plus grand. Aussitôt Aphrodite envoie un vent favorable et les vaisseaux rapides glissent sur l'eau, semblables à des mouettes.

Cependant Clymène, au désespoir, donne l'alarme : elle rassemble

les suivantes de la reine et elle leur raconte ce qui vient d'arriver. Et toutes les compagnes de la belle reine se lamentent, réveillent les soldats et les citadins, puis elles courent à la mer et, à la clarté de la lune, elles aperçoivent les nefes qui fuient. Les soldats et les habitants se lèvent en hâte, prennent les armes et sortent dans la rue ; les femmes et les enfants effrayés, à peine vêtus, courent dans la direction de la mer en demandant ce qui est arrivé :

— Que se passe-t-il donc ?

— Pourquoi nous a-t-on appelés ?

— Est-ce le temple qui brûle ?

— Nos navires auraient-ils sombré ?

— Notre reine serait-elle morte ?

— L'ennemi serait-il entré dans la ville ?

— Qui l'a vu ? Est-il au temple ?

— Chassons-le !

— Non, non, il n'y a personne !

— Il s'est déjà sauvé !

— Qui s'est sauvé ?

— Oh ! moi, je ne veux pas me tourmenter : je rentre, l'enfant pourrait prendre froid.

Quelques femmes, en effet, retournèrent à la maison, mais une grande foule courut à la mer et les premiers arrivés virent encore distinctement, au clair de la lune, les vaisseaux troyens fuir à toute voile. Alors Clymène leur apprit le malheur. Ils sautèrent dans des barques laissées sur la grève et ramèrent de toute leur force afin de rejoindre leur reine, mais la distance entre eux et les fugitifs se faisait toujours plus grande et bientôt la poursuite devint impossible. Citadins, soldats et esclaves revinrent alors tristement à leurs demeures, pensant au chagrin qu'éprouveraient le roi Ménélas et la princesse Hermione.

Et pendant ce temps, les vaisseaux rapides du prince troyen s'éloignaient. Hélène reposait sur de moelleux coussins brodés d'or et d'argent. Pâris venait de lui chanter ses plus douces chansons en s'accompagnant de la lyre ; maintenant, il parlait à la belle reine de choses merveilleuses, il lui jurait de l'aimer toujours et de la rendre heureuse, plus heureuse qu'elle ne l'avait encore jamais été.

Mais dire est une chose et aimer est une tout autre chose. Peu nombreux sont ceux qui savent vraiment aimer. Ni Pâris, ni Ménélas ne savaient aimer.

Hélène, charmée, écoutait le beau prince. Une magie subtile évoquée par Aphrodite lui faisait croire aux paroles du prince troyen et elle désirait rester toujours avec lui, elle rêvait d'un monde merveilleux plein d'amour et de joies, dans la ville lointaine où la nef rapide la portait.

Et la nef courait, légère comme le vent, emportant la reine au divin sourire, loin, loin, toujours plus loin.



Ce que fit le roi Ménélas à son retour à Sparte



ARESSÉE par des pensées souriantes, Hélène, la belle reine, se laisse emporter au loin par l'onde fuyante. Un songe magique dont Aphrodite l'a enveloppée lui fait oublier les personnes et les choses qu'elle vient d'abandonner et l'empêche de penser à la douleur infinie qui naîtra de sa faute. Pâris est auprès d'elle.

À bord de leur vaisseau rapide, Hélène et Pâris s'éloignent sur la vaste mer. Ils passent devant les Cyclades, ils longent les îles fleuries de la mer Égée et ils arrivent à Lemnos, en face de Troie. Dans cette île enchanteresse, ils font une halte de plusieurs jours, après quoi ils se rendent à Troie. La nef amarrée, Pâris offre la main à Hélène, l'aide à descendre sur la plage et la conduit au palais du roi son père, chez sa mère, ses frères et ses sœurs :

— Roi de Troie, vénérée reine, et vous, princes et princesses, je vous présente Hélène, mon épouse. Sa beauté est telle que le monde entier la chante et quiconque la voit sent battre son cœur de joie ; elle est bien plus belle qu'Hésione, la princesse qui nous a été enlevée et que je suis allé chercher à Salamine ; elle est plus riche aussi, car nos navires reviennent chargés de ses trésors. Je l'aime et elle m'aime. Accueillez-la comme une fille et comme une sœur.

Ainsi parla Pâris, tandis que les princes et les princesses regardaient la femme magnifique. Et tous les cœurs battaient de joie, car nul ne pouvait voir Hélène sans que son âme s'en réjouît. Grande et svelte, vêtue de blanc, avec des cheveux d'or et des yeux couleur de mer, elle semblait apporter le soleil partout où elle paraissait.

Cependant, Cassandre, une des filles de Priam, devint toute triste en voyant Hélène. Cassandre était prophétesse : de temps à autre, le voile qui cache l'avenir aux mortels se levait devant ses yeux ; elle voyait

alors comme dans un rêve animé les choses qui doivent arriver : assassinats ou vengeances, mariages ou guerres, vainqueurs ou vaincus. Cassandre, au travers d'un brouillard léger tissé de larmes, voit Hélène et elle entend des lamentations, le fracas des armes, un bruit de chaînes.

— Hélène, tu es enchanteresse comme le sourire de la mer !

— Hélène, tu es la fleur d'amour qui conquiert tous les cœurs !

— Hélène, tu es la splendeur qui fait pâlir toute autre splendeur !

Ainsi disaient les princes et les princesses en regardant la femme splendide qui, droite et blanche, se tenait au milieu de la salle, à côté de Pâris.

— Hélène... tu entraînes derrière toi des armures brillantes, des soupirs de mourants, des esclaves enchaînés, des douleurs inconsolables !

Ainsi murmurait Cassandre qui, dans le brouillard de larmes, voyait des lances et des chaînes et entendait le bruit des armes. Mais personne ne fit attention aux paroles de Cassandre. Et le roi dit :

— Ô Pâris Alexandre, jamais aucun mortel n'a pu contempler une femme aussi belle ! Ta mère et moi, nous l'aimerons comme une fille ; tes frères et tes sœurs l'accueilleront avec amour.

À ces paroles du roi, Cassandre, la fille de Priam qui avait le don de prévoir l'avenir, vit des lances s'entre-choquer dans un immense éclair et entendit l'air vibrer de plaintes et de pleurs. Alors elle se lamenta :

— Hélène, douleur infinie ! Hélène, douleur inconsolable ! Je vois des Troyens tués, des Troyens enchaînés ! Notre ville tout entière n'est plus qu'un brasier de flammes !

Et Cassandre se jeta par terre et pleura en s'arrachant les cheveux, car elle ne se croyait plus dans le palais de son père, parmi ses frères et sœurs, mais au milieu d'un vaste champ de bataille couvert de morts et de blessés ; au loin, elle voyait une grande flamme rouge monter au ciel. Et elle continuait à se lamenter, mais personne ne fit attention à elle, personne ne voulut croire à ses prédictions, tant tout le monde, en extase, regardait Hélène comme si elle eût été l'apparition d'une déesse.

Hélène ne pensait plus à Sparte, ni à Hermione ; elle vivait dans l'enchantement dont la magie d'Aphrodite l'avait entourée et qu'elle n'avait pas su vaincre.

Cependant, sur son vaisseau noir, Ménélas revenait à Sparte. Le matin, avant son réveil, il avait eu un rêve étrange qui l'avait peiné et troublé : il lui semblait que, au chevet du lit d'Hélène, était venue se poser une colombe blanche et douce et que soudain un grand aigle, à plumage brillant et doré, avait pénétré dans la chambre, s'était approché de la colombe, l'avait prise doucement dans ses serres et emportée au loin. Pendant que l'aigle et la colombe disparaissaient

dans les nuages, une douleur forte comme celle que fait une flèche transperçant la chair vive, avait blessé le cœur du roi endormi.

Ménélas pensait à son rêve, mais il n'osait en parler à personne et l'impatience de regagner la maison et se retrouver auprès d'Hélène s'empara du roi. Il désirait la voir de nouveau marcher, rayonnante de grâce divine, dans les appartements du palais, et l'entendre lui dire qu'elle l'aimait.

— En avant, les rameurs ! criait-il alors. En avant !

Et les marins ramaient de toutes leurs forces, un vent léger gonflait les voiles blanches et la nef rapide courait sur la mer immense ; bientôt, elle aborda au cap de la Laconie.

Ménélas descendit en hâte et, sans parler à personne, il monta sur son char, fouetta le cheval noir et partit au galop par la route blanche qui menait à la ville d'Hélène.

La crinière du cheval et le panache du casque du roi ondoient au vent ; l'or des cheveux et l'or de l'armure étincellent au soleil. Déjà le roi aperçoit, au loin, la ville et la maison à toiture haute et derechef il fouette le cheval. Son cœur bat fort lorsqu'il descend de son char ; devant le palais, il croit apercevoir Hélène, blanche et svelte, illuminée de son sourire divin... Mais non, Hélène demeure invisible, Hélène ne vient pas à sa rencontre ; les serviteurs paraissent seuls, les suivantes et les compagnes de la reine arrivent seules. Enfin Hermione accourt aussi toute seule, et parmi cette foule le roi n'aperçoit pas Hélène.

— Où est la reine ? demande-t-il.

Personne ne répond, personne n'ose parler.

Hermione demande alors à son père :

— Tu ne m'as pas ramené maman ? Pourquoi ne l'as-tu pas ramenée ? Je veux ma maman. Où est-elle ?

Ainsi parlait à Ménélas la petite Hermione qui avait déjà appelé bien des fois sa maman et qui avait tant pleuré parce qu'elle ne revenait pas.

Ménélas, en écoutant sa fille, devient pâle comme un mort. Il ne lui répond pas, il fait seulement signe à une des femmes de la reine de le suivre et il entre dans la chambre nuptiale.

— Clymène, dit Ménélas après avoir fermé la porte, Clymène, toi qui étais toujours auprès de la reine, parle ! Raconte-moi ce qui s'est passé.

Et Clymène raconte ce qu'elle sait :

— J'étais à peine couchée et je commençais à m'endormir lorsqu'un bruit venant de la chambre de la reine me réveilla. Je courus chez elle, j'ouvris la porte et je vis ma maîtresse debout, encore tout habillée. Devant elle se tenait le prince barbare, celui qui était venu à Sparte avant que tu ne t'embarques pour la Crète. Et j'entendis le prince

parler ainsi :

« — Ô reine, si tu le voulais bien, je t'emmènerais avec moi à Troie.

« La reine pâlit, mais elle ne répondit pas non.

— Elle ne dit pas non ? Elle était donc contente de partir ?

— Je ne sais pas... Elle semblait désespérée et très heureuse à la fois ; tout se passait comme dans un rêve ; moi-même, je croyais rêver... Je voulais crier, mais je ne le pouvais pas ; d'ailleurs, ma reine me fit signe de me taire. Je la vis partir : elle n'essaya pas de résister, elle suivit le prince comme quelqu'un qui s'abandonne à un ennemi victorieux.

— Va, retourne auprès de tes compagnes.

C'est là tout ce que dit le mari d'Hélène à la suivante. Mais Clymène devait se rappeler toute sa vie la figure du roi de Sparte qui paraissait celle d'un mort et sa voix qui était comme celle d'un mourant.

Clymène retourna auprès de ses compagnes et Ménélas resta seul, couché sur son lit, sans pleurer, sans se plaindre, immobile, tel un jeune arbre que la fureur de la tempête aurait arraché et jeté à terre. Il resta seul pendant longtemps et les serviteurs, dehors, attendaient, tremblants, de peur que le roi en colère ne les punit de ce qu'ils n'avaient pas su empêcher le rapt de la reine.

Enfin le roi paraît : son visage, pâle et dur, est celui d'un homme qui a souffert une douleur trop grande. Il ne parle à personne, il ne fait de reproche à personne, il donne simplement des ordres aux serviteurs :

— Faites atteler les chars, je dois partir !

Et les serviteurs attellent rapidement les chevaux. Ménélas saute sur son char et s'élance au galop sur la route de Mycènes. Bientôt il arrive chez son frère Agamemnon, roi de Mycènes :

— J'ai besoin de toi ! lui dit-il. J'ai besoin de vous tous. Pâris Alexandre, fils de Priam, roi de Troie, m'a volé Hélène. Les prétendants d'Hélène ont juré à Tyndare de punir celui qui oserait enlever Hélène à son mari et ils doivent tenir leur serment. Tous, nous devons nous armer contre Pâris !

Agamemnon promet son aide à son frère et il tâche de le consoler.

De Mycènes Ménélas part pour Pilos, voir Nestor, roi de Pilos ; puis il va trouver Diomède, roi d'Argos ; de là il court chez Achille à Phthie, chez Philoctète à Mélébée et enfin il arrive à Ithaque, chez Odysseus. Tous les rois promettent leur aide au roi de Sparte. Cependant, Odysseus, roi d'Ithaque, qui aimait sa patrie et désirait la paix, parla à Ménélas en ces termes :

— Écoute-moi, ô roi de Sparte ! Nous avons promis de nous allier tous afin de défendre le mari d'Hélène et nous tiendrons notre promesse. Pourtant, avant de nous armer pour la guerre, ne devrions-nous pas tenter de nous faire rendre Hélène par une entente cordiale ? La guerre est une si horrible calamité : elle incendie les villes, détruit

les vaisseaux, tue des milliers d'hommes. Les familles voient partir leurs guerriers jeunes et forts, mais elles ne voient revenir que des urnes funéraires contenant un peu de cendres. Quant aux vaincus, ils deviennent esclaves : on les vend et on les achète comme du bétail.

Ces sages paroles d'Odysseus font réfléchir Ménélas.

— Tu as raison ! J'irai chez Priam et je lui demanderai de me rendre Hélène. Pâris est jeune et inconscient, mais Priam étant vieux sera certainement plus raisonnable. Cependant, tu devrais m'accompagner, car tu es sage et tu sais bien parler ; il te sera facile de persuader les Troyens de me rendre ma femme.

— Je t'accompagnerai, répondit le roi Odysseus. Pour éviter la guerre à ma patrie, oui, je ferai le voyage nécessaire.

Et les deux rois montèrent sur leurs vaisseaux noirs et firent voile sur Troie. Ils passèrent devant les Cyclades, ils longèrent les îles fleuries de la mer Égée, ils contournèrent l'île de Lemnos et ils arrivèrent à la côte de l'Asie Mineure. Là, ils abordent, ils descendent de leur nef, entrent dans la ville de Troie et demandent à parler au roi Priam.



Le voyage à Troie du roi Odysseus et du roi Ménélas



OMBREUSES et magnifiques avaient été les fêtes données à Troie, en l'honneur du prince Pâris et de la princesse Hélène.

Les réjouissances terminées, la ville avait repris son aspect de tous les jours. Dans son palais, un matin, le roi Priam causait avec son cousin le prince Anténor lorsqu'un serviteur entra et annonça :

— Ô roi Priam, deux étrangers viennent d'arriver à Troie : Odysseus, roi d'Ithaque, et Ménélas, roi de Sparte. Que nous ordonnes-tu de faire ?

— J'ordonne de recevoir avec honneur les rois qui viennent nous rendre visite et de leur demander quelle affaire les amène. Prince Anténor, veux-tu aller à leur rencontre, les conduire dans ton palais et leur faire un accueil somptueux ? Pendant ce temps, j'appellerai les nobles et les princes et je leur demanderai conseil.

Le prince Anténor alla recevoir Odysseus et Ménélas. Il les salua avec empressement et les conduisit dans son magnifique palais où aussitôt esclaves et serviteurs s'empressèrent autour des deux rois, prêts à satisfaire leur moindre désir.

Cependant, Priam fit venir ses fils, ses cousins, ses neveux et les hommes les plus sages du royaume. Et il leur dit :

— Ménélas, roi de Sparte, et Odysseus, roi d'Ithaque, sont ici. Ils sont sans doute venus réclamer Hélène. Que devons-nous faire ? Ô Asios, le plus vieux et le plus sage parmi nous, donne-moi ton avis : que nous conseilles-tu ?

Et le vieil Asios, qui portait une barbe longue et blanche et des cheveux longs et blancs, se leva et répondit :

— Ô roi Priam, puisque tu me le demandes, je te dirai ma pensée. Je crois qu'il était mal d'enlever Hélène à son mari, et si Ménélas est venu reprendre sa femme, je suis d'avis de la lui rendre.

Après avoir donné son avis, le vieil Asios s'assit.

Mais aussitôt les jeunes princes se levèrent et annoncèrent avec grand bruit qu'ils ne voulaient pas rendre la belle Hélène et qu'ils n'avaient peur de personne. Chacun voulait faire prévaloir son opinion et tous parlaient ensemble et faisaient un tel vacarme qu'on ne pouvait plus rien comprendre.

Alors le prince Énée, un cousin du roi, se leva et parla ; c'était un jeune homme de beaucoup de mérite et que tout le monde aimait. Lorsque sa voix forte, couvrant les autres voix, fut reconnue, le silence se rétablit et on l'écouta :

— Rois et princes, je voudrais vous faire une proposition qui peut-être vous paraîtra bonne : réunissons l'assemblée des princes et du peuple pour que la cité entière décide ce qui doit être fait ; invitons aussi le roi Ménélas et le roi Odysseus à venir s'expliquer et écoutons ce qu'ils ont à nous dire. Acceptez-vous ?

— Oui, nous acceptons, répondirent les princes et les sages.

Aussitôt les hérauts furent chargés d'avertir le peuple que le roi convoquait l'assemblée.

Et les hérauts se dispersèrent dans les rues en criant :

— Le roi désire réunir l'assemblée du peuple, ô citoyens ! Réunissez-vous sur la place devant le palais ! Hâtez-vous.

Alors le peuple accourut de toutes parts, curieux de voir Ménélas, le premier mari d'Hélène, et de savoir pourquoi il était venu à Troie. Et la foule criant, se bousculant, se coudoyant, remplit très vite l'immense agora où déjà des sièges pour les dignitaires et les nobles, les rois et les princes, étaient préparés. Le roi Ménélas et le roi Odysseus occupèrent les places les plus élevées, et lorsque Ménélas, jeune et blond, beau et fort, avec le sceptre de roi en main, se leva, un grand silence se fit :

— Un homme vil, un traître a volé à Sparte sa reine et à moi mon épouse ! Troyens, voulez-vous retenir dans vos murs la femme qui m'a été ainsi ravie ? Si vous rendez à Sparte sa reine, l'Hellade et Troie resteront amies ; si vous refusez de la rendre, l'Hellade déclarera la guerre à Troie.

Après ces paroles de Ménélas, une clameur immense se leva de la place :

— Hélène est à nous !

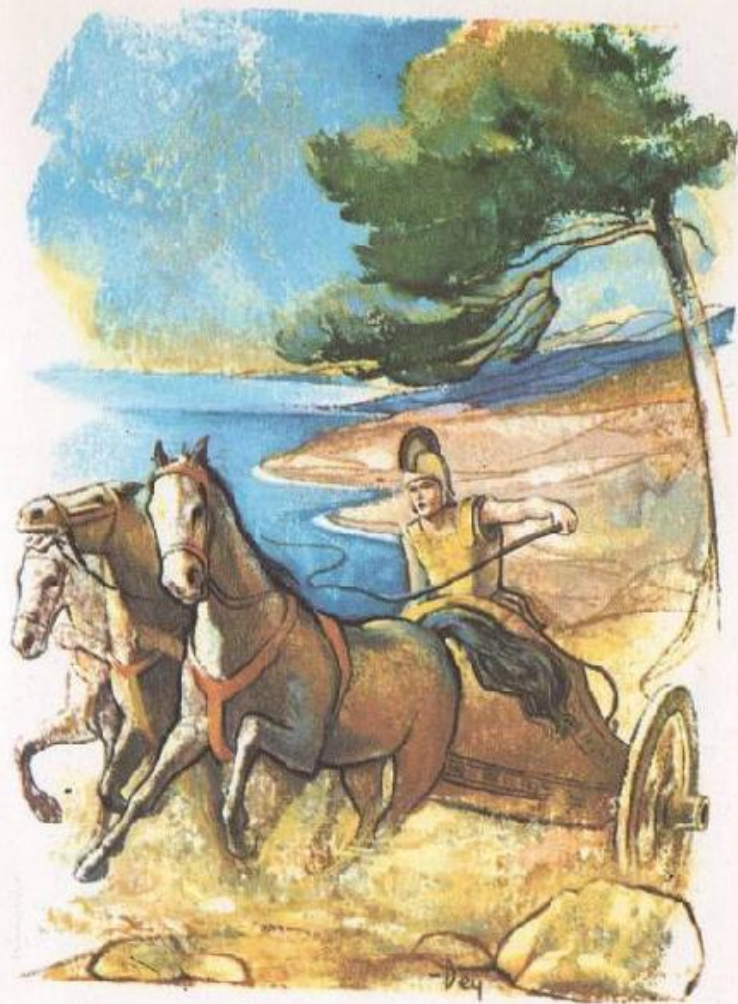
— Elle ne fut pas ravie !

— Elle est venue de son plein gré !

— Nous ne voulons pas la rendre !

— Nous ne craignons pas la guerre !

— Nous ne rendrons pas Hélène.



Ménélas saute sur son char et s'élance au galop sur la route de Mycènes.

Ainsi criaient les Troyens irrités par le discours du roi Ménélas. Et voilà qu'au milieu de ce vacarme se lève le roi Odysseus. Il ne payait pas de mine, avec ses yeux modestement baissés et son regard fixé à terre. À le voir ainsi, on aurait dit un être insignifiant, même un homme du commun, mais lorsque le roi d'Ithaque commença à parler, tous les assistants, princes et citadins, furent saisis de respect et d'admiration, tant il parlait avec force et avec grâce ; les mots s'échappaient de ses lèvres, tels des flocons de neige tombant du ciel par une journée d'hiver :

— Troyens, princes et princesses, chers amis, écoutez mes paroles ! Il est possible qu'Hélène soit venue chez vous de bon gré ! Je ne le discute pas ; mais Hélène avait-elle le droit de venir ? N'était-elle pas l'épouse du roi de Sparte ? Cela vous paraît-il juste, qu'à cause d'une femme, deux beaux et florissants pays comme Troie et l'Hellade se fassent la guerre, une guerre terrible où les hommes les plus jeunes et les plus forts, vos frères, vos amis, vos fils seront tués par milliers ? La guerre incendie les villes, détruit les navires, vide les demeures ; le sang coule de blessures innombrables et rougit la mer et la terre ; des plaintes, des pleurs et des cris de douleur remplissent les airs ; dans chaque maison, quelqu'un pleure, personne ne jouit plus de la vie et les vaincus deviennent les esclaves des vainqueurs. Voulez-vous, à cause d'une femme, uniquement pour une femme, affronter tant de maux ? Rendez cette femme qui peut devenir la source de tant de malheurs, ô Troyens ! Rendez Hélène au roi de Sparte afin que l'Hellade et Troie puissent rester amies.

Lorsque Odysseus eut fini son discours, l'assemblée garda un moment le silence. Beaucoup de gens pensaient qu'il serait sage de suivre le conseil du roi d'Ithaque et de rendre Hélène, mais d'autres, se souvenant des charmes de la princesse aux cheveux couleur de soleil, voulaient la retenir à Troie. Une discussion s'engagea entre ceux qui étaient d'avis de rendre la reine de Sparte à son mari et ceux qui voulaient la garder. Chacun soutenait son point de vue et on parlait, on parlait, sans pouvoir se mettre d'accord. Le roi Odysseus écoutait patiemment et pensait qu'il serait bon de provoquer une seconde assemblée pour le lendemain, lorsque tout à coup le roi Ménélas se leva et prit la parole :

— Ô Troyens, voulez-vous rendre la femme que vous m'avez prise ? Hélène est à moi, vous le savez ! Hélène était ma femme avant de devenir l'épouse de votre prince. Encore une fois, je vous somme de me rendre Hélène ou malheur à vous !

À ces paroles de Ménélas, le peuple s'irrita de nouveau. Une grande clameur s'éleva de la place :

— Non, non ! Hélène est à nous ! Nous ne voulons pas la rendre ! Nous ne la rendrons pas !

- La guerre, alors ! cria Ménélas.
- La guerre... soit ! répondirent les Troyens.

Et plusieurs hommes s'approchèrent du roi de Sparte avec les poings levés, prêts à frapper sans écouter Priam et Énée qui ordonnaient :

- En arrière, arrêtez, ne soyez pas des lâches !

Ménélas tira son glaive : il blessa les assaillants les plus proches, repoussa et mit en fuite les autres et sortit de la place suivi d'Odysseus. Ils coururent à la mer, montèrent sur leur nef rapide et s'éloignèrent à coups de rames.

Hélène avait entendu le tumulte de la rue et elle était montée sur une des tours du palais pour voir ce qui se passait. Elle vit deux hommes courir dans la direction de la mer. Très étonnée, elle reconnut le roi Ménélas et le roi Odysseus, c'est alors seulement qu'elle se souvint de Sparte, qu'elle pensa à Hermione, à Clytemnestre et à toutes les personnes chères qu'elle avait laissées derrière elle. Et tout à coup l'horreur de son acte lui apparut : comment avait-elle pu abandonner son mari, sa petite fille et suivre Pâris à Troie ? Elle ressentit une envie extrême de descendre dans la rue, de courir à la mer, de monter sur le vaisseau noir à voilure blanche et de retourner dans sa patrie. Et pourtant elle ne bougea pas : la honte de ce qu'elle avait fait la retenait ; elle ne croyait plus être digne de retourner auprès de son enfant : elle se sentait trop coupable, et Hélène pleura.

Et nombreux furent les jours où la belle femme aux yeux couleur de mer pleura en se méprisant et en haïssant sa destinée !

Cependant, Ménélas retournait à Sparte plein d'irritation et de fureur. Il n'avait plus qu'un seul désir, une pensée unique : se venger par le fer et le feu, transpercer Pâris de sa lance et reprendre Hélène.



Fourberie d'Odysseus



'ÉTAIT la guerre !

Toute la Grèce s'armait. Plus de mille navires montés par de vaillants et jeunes guerriers étaient prêts à partir. Odysseus, roi d'Ithaque, bien qu'il eût la guerre en horreur et qu'il désirât vivre en paix avec tout le monde, devait rejoindre cette flotte puissante. Il avait reproché à Ménélas son impatience dans l'assemblée :

— Pourquoi as-tu dit des paroles blessantes aux Troyens ? Si tu avais gardé le silence, si tu m'avais laissé faire, les choses se seraient passées autrement. J'aurais persuadé les Troyens de te rendre Hélène et j'aurais épargné à notre patrie cette guerre lamentable. Toutefois le mal est fait, nous ne pouvons revenir en arrière, il faut donc nous armer et partir.

Ainsi avait parlé à Ménélas le roi d'Ithaque en revenant de Troie. Il savait que la guerre est un fléau terrible pour le peuple et il avait désiré de toutes ses forces éviter ce malheur à son pays. De plus, il n'avait aucune envie d'aller combattre. Il y avait à peine un an et demi qu'il s'était marié, et l'idée de devoir abandonner sa belle jeune femme Pénélope et son fils Télémaque lui déplaisait fort ; d'ailleurs, n'avait-il pas tout fait pour éviter la guerre, et si Ménélas avait été imprudent ce n'était vraiment pas sa faute. Réfléchissant à toutes ces choses, le roi Odysseus se persuada facilement qu'il avait déjà fait son devoir envers Ménélas ; dès lors, il chercha un prétexte qui lui permît de rester à la maison tandis que les autres partiraient pour la guerre et, le jour où Palamède, l'ami de Ménélas, vint le chercher à Ithaque pour partir avec lui, il eut recours à une ruse qui lui parut très ingénieuse :

Odysseus fit atteler deux bœufs à une charrue et les conduisit à la mer, puis il se fit apporter un sac plein de sel et, aussitôt que le vaisseau portant Palamède fut en vue, il commença à labourer la plage et à semer le sel. Palamède descendit de sa nef, et la première chose

qu'il aperçut, à peu de distance, ce fut un homme tout nu, qui labourait et semait du sel au bord de la mer.

— Qui est donc cet homme qui laboure là-bas, sur la plage ? Ignore-t-il que rien ne pousse sur le sable de la mer ? Que peut-il bien semer ? Oh !... voyez, c'est du sel ; il sème du sel... C'est un fou, sans doute !

En ce moment, le prétendu fou passe avec ses bœufs devant Palamède : il lui fait de gros yeux, il tord sa bouche en une affreuse grimace et semble vouloir chasser cet intrus à coups de pied.

Palamède, après avoir bien regardé, reconnaît Odysseus dans l'étrange semeur.

— Toi, Odysseus, roi d'Ithaque ? Et pourquoi fais-tu une besogne pareille ? Ignores-tu donc qu'on ne sème pas le sel ? Ne sais-tu pas que sur le sable de la mer aucune plante ne pousse ?

— Mais si, les plantes y poussent ! Les plantes poussent partout : sur le sable, sur l'eau, sur les murs, sur les têtes des hommes et même sur les nez. Tiens, ton nez, par exemple, si beau et si rond, paraît fait tout spécialement pour faire éclore une fleur de sel.

C'est ainsi qu'Odysseus, sérieux, mais tout à fait sérieux, répond à Palamède, puis il lui tire la langue, il lui jette une poignée de sel dans la figure et il conduit ses bœufs plus loin.

Palamède s'essuie la figure, car le sel humide lui mord les yeux, et il dit avec mélancolie :

— Malheureux Odysseus, il a perdu la raison ! Un homme si sage, si rusé ! Comment, dans cet état, pourra-t-il partir pour la guerre ? Il faut le laisser à la maison.

Mais, tout à coup, Palamède a un soupçon :

— Odysseus fou... après tout, est-ce bien vrai ?... Odysseus est si fourbe. Ne serait-ce pas par hasard une comédie ? Je commence à le croire, mais comment m'en assurer ? Que faire ?

Palamède réfléchit un instant, et il lui vient une idée :

— J'y suis !... Je crois que j'ai trouvé, se dit-il.

Palamède s'en va au palais du roi ; il entre dans la chambre des enfants, prend dans son berceau où il dormait le petit Télémaque, le fils d'Odysseus et, sans le réveiller, il le porte sur la plage. Odysseus conduit toujours sa charrue attelée de bœufs et sème le sel ; seulement, il ne fait plus marcher son attelage en avant, comme tout le monde, mais à reculons, comme des écrevisses.

Palamède s'approche et pose Télémaque sur le sable, juste devant la charrue. Si Odysseus est vraiment fou, pensait Palamède, il n'apercevra pas son fils et il n'arrêtera pas les bœufs ; si, au contraire, il arrête les bœufs, c'est qu'il simule la folie pour ne pas partir avec nous.

Et voilà qu'Odysseus aperçoit son fils endormi dans le sillon de sa

charrue. Il ne sait plus que faire : doit-il aller de l'avant, doit-il changer de direction, doit-il retourner en arrière ? D'ailleurs, Palamède a déjoué sa ruse ; il est donc inutile de continuer cette comédie et Odysseus arrête les bœufs et cesse de semer.

— Ô Odysseus, fol Odysseus ! lui dit Palamède. Qu'est devenue ta folie ? Pourquoi ne veux-tu pas semer du sel sur le corps de Télémaque ? Une superbe fleur de sel y pousserait sûrement.

Odysseus ne sait que répondre. Silencieux et un peu honteux, il regarde son fils qui s'était réveillé et riait aux éclats en cachant ses menottes dans le sable.

— Voyons, voyons, roi d'Ithaque, tu possèdes toute ta raison aussi bien que moi, tu ne peux me tromper. Emporte ton fils à la maison ainsi que ton sac de sel, conduis tes bœufs à l'étable et partons pour la guerre.

Et Odysseus obéit. Il prend Télémaque dans ses bras et rentre au palais après avoir donné l'ordre d'emporter le sel et de conduire les bœufs à l'étable. Puis il rassemble ses soldats, leur dit de s'armer et de mettre les navires à la voile. Enfin Odysseus et Palamède montent sur leurs vaisseaux et partent pour la guerre de Troie.

La famille d'Odysseus et son peuple regardaient avec désespoir s'éloigner les vaisseaux qui emportaient leur roi si bon, si sage, si aimé. À Ithaque demeuraient son père, le vieux Laërte, sa belle jeune femme Pénélope et son fils, le petit Télémaque.

Et de longues, longues années, la reine Pénélope, Laërte et Télémaque, et le peuple d'Ithaque attendirent le héros, car, la guerre terminée, Odysseus eut de nombreuses et terribles aventures qui retardèrent son retour dans sa patrie.



La ruse de Thétis



NIS dans leurs désirs, Odysseus et Palamède sont en route pour l'Aulis. Sur la côte de la Béotie se trouvaient déjà réunis les rois avec leurs hommes et leurs navires, et les rois accueillirent Odysseus avec grande joie. Cependant, ils n'étaient pas encore tous arrivés : on attendait Achille, fils de Pélée, roi de Phthie, le plus noble et le plus vaillant des héros.

Achille manquant au rendez-vous, on s'en étonnait fort ! D'habitude, il arrivait le premier là où il y avait à défendre un faible, là où l'on devait se servir de la lance et de l'épée. Où était-il à présent ? Pourquoi tardait-il à arriver ?

— Je me charge de le découvrir, proposa le roi d'Ithaque, et il partit à la recherche d'Achille.

Il n'était pas très facile de trouver le héros. Achille ignorait que les Hellènes avaient déclaré la guerre aux Troyens. Sa mère, la déesse Thétis, lui avait fait mettre des robes de femme et l'avait envoyé ainsi déguisé chez Lycomède, roi de Scyros. À Scyros, Achille passait son temps en compagnie des nombreuses filles du roi qui étaient toutes très belles ; il avait même épousé l'une d'elles, la princesse Déidamia. Personne, hormis Lycomède et Déidamia, ne se doutait qu'Achille était un homme.

Thétis avait imaginé cette ruse, afin d'empêcher son fils de partir pour la guerre, parce qu'elle savait qu'Achille devait mourir jeune s'il combattait devant Troie. Elle l'avait donc envoyé à Scyros, une île située loin, très loin dans la mer, et elle avait recommandé à Lycomède de ne rien dire de la guerre. Achille passait son temps dans la joyeuse compagnie des filles du roi. Personne, en le voyant, n'aurait pu deviner que cette jeune fille aux joues roses et à l'abondante chevelure blonde était Achille, le plus fort et le plus courageux des hommes.

Odyseus pourtant trouva le moyen de découvrir le héros. Le roi d'Ithaque se déguisa en marchand ambulante. Il remplit un panier avec des étoffes précieuses, des voiles légers, des peignes d'écaille, des sandales dorées, des épingles d'argent, et il emporta toutes ces belles choses à Scyros pour les offrir aux filles du roi. Les gardes du palais, ne le connaissant pas, le laissèrent passer. Arrivé en présence des jeunes filles, Odyseus déposa sur une table toutes les belles marchandises qu'il avait apportées et les princesses, ravies, l'entourèrent aussitôt.

— Quel joli collier !

— Oh, le beau voile !

— Je veux cette broderie.

— Cette étoffe rose est pour moi.

— Qu'elles sont bien faites, ces sandales !

— Voyez le dessin élégant de cette boucle d'or !

Cependant, au fond de sa corbeille, le faux marchand avait caché quelque chose qu'il n'avait certainement pas l'intention de vendre aux filles du roi Lycomède : c'était la lance et le casque d'Achille ! À un moment donné, il les prend et les pose sur la table, au milieu des étoffes et des voiles.

À peine a-t-il aperçu ses armes qu'Achille se dresse, se précipite vers Odyseus, lui saisit les mains et le regarde fixement :

— Qui es-tu, ô marchand ? demande-t-il. Tu n'es pas un marchand, tu n'es pas venu pour vendre ces étoffes et ces voiles aux princesses, tu es venu pour moi. Dis-moi ce que tu veux, ce que tu dois me dire.

Odyseus, pour ne pas être reconnu, se tenait courbé comme un vieillard ; il se redresse alors et regarde le héros dans les yeux :

— Je suis venu te dire que la guerre entre l'Hellade et l'Asie va commencer. Nos meilleurs guerriers sont prêts à partir et toi, Achille, fils de Pélée, le plus fort d'entre nous, tu n'es pas à ton poste ! Moi, qui te parle, je suis Odyseus, roi d'Ithaque. Ne me reconnais-tu pas, ô Achille ?

— Je te reconnais... Oui, bien sûr, je te reconnais ! Mais j'ignorais tout ce que tu me dis là. Maintenant, je comprends pourquoi ma mère a voulu m'envoyer ici, parmi toutes ces femmes ; elle a peur pour moi !... Où sont nos guerriers ? Dis-le-moi tout de suite afin que j'aille les rejoindre !

— Je t'emmènerai en Aulide où les rois et les héros t'attendent, répondit Odyseus.

Et Achille se débarrasse vite de ses vêtements de femme, il empoigne son javelot, pose sur ses boucles blondes le casque à haut panache et se révèle ainsi un guerrier magnifique. Puis il prend congé de son hôte et se dirige avec le roi d'Ithaque vers la côte où les vaisseaux les attendaient.

Cependant, Thétis, voyant son fils partir, pleura. Elle vint à sa rencontre sur le rivage de la mer mugissante et l'embrassa :

— Achille, mon fils bien-aimé, ne pars pas. Tu es jeune, beau, heureux. Reste ici avec ta mère, avec ta femme. Là-bas, tu ne trouveras que la douleur, le sang, la mort ; ici, tu tiens la vie, l'amour, la joie.

Mais Achille répondit en embrassant sa mère :

— Thétis, mère chérie, laisse-moi partir ! Veux-tu donc que tous les rois partent pour la guerre et que, seul, Achille, ton fils, reste lâchement à la maison ? J'en aurais honte toute ma vie. Je ne crains pas la mort, et peu m'importe de mourir jeune ; j'ai prêté serment, et je dois rester fidèle au serment prêté. Ici, ma vie sera longue, oui, mais inutile ; là-bas, elle sera brève, mais belle.

Déidamia, la femme d'Achille, était restée muette et immobile lorsque le héros s'était fait connaître à ses sœurs. Elle avait suivi son mari au bord de la mer. À présent, elle l'embrasse, elle le caresse en pleurant et le supplie de ne pas partir :

— Achille, ne me quitte pas ! Je t'aime et tu m'aimes ; si tu pars, que deviendra ton fils ? Il devra grandir sans père et moi, malheureuse, je pleurerai toute ma vie.

— Notre fils, en effet, ne connaîtra pas son père, mais tu pourras lui dire qu'Achille ne craignait pas la mort. Laisse-moi aller, Déidamia, ma femme aimée ! Laisse-moi partir, ma mère ! J'ai promis, j'ai juré et votre amour ne serait pas digne de moi s'il ne servait qu'à me faire violer mon serment.

Alors Thétis et Déidamia s'éloignèrent en larmes, tandis qu'Achille et Odysseus montaient sur leurs vaisseaux et partaient pour rejoindre les autres héros.

Et sur la côte de la Béotie, les rois les attendaient. Des milliers de navires étaient prêts à lever l'ancre et des centaines de mille de guerriers n'attendaient plus que le signal du départ.



La princesse Iphigénie



MAJESTUEUSES, les nefs de la ville d'Aulis, dans une étroite passe de mer qui sépare la Grèce de l'île d'Eubée, toutes les nefs guerrières sont réunies et attendent les ordres du roi Agamemnon, nommé général en chef. Mille vaisseaux rapides sont prêts à lever l'ancre et d'innombrables guerriers armés jusqu'aux dents attendent le signal du départ. Cependant, le roi des rois ne peut donner cet ordre. Un vent très fort, une vraie tempête souffle sur mer et sur terre, endommage les navires et empêche les marins de hisser les voiles ; les soldats s'impatientent, s'exaspèrent, menacent de tout abandonner et de retourner dans leurs demeures, les chefs ne savent plus comment leur faire prendre patience.

Odysseus, craignant que les choses ne se gâtent, va trouver Agamemnon :

— Roi des rois, que faisons-nous ici ? Les guerriers se lassent d'attendre et commencent à murmurer. Ne crois-tu pas qu'il serait temps de prendre une résolution ?

— Tu as raison, mais quelle décision puis-je prendre ? Nous ne pouvons pas partir, tu le vois toi-même, le vent mettrait en morceaux nos navires si nous nous éloignons du rivage et les rejeterait à la côte.

— C'est vrai ! Mais cette attente si longue ne nous avance pas non plus. Il faut pourtant entreprendre quelque chose. Faisons venir un sage ou un devin et écoutons ce qu'il nous dira, il aura certainement un conseil à nous donner.

— Excellente idée ! Demandons avis au devin Calchas, il sait tant de choses que nous ignorons ; peut-être nous apprendra-t-il pourquoi les dieux ont déchaîné la tempête contre nous. Va, ami Odysseus, va chercher Calchas. J'appellerai mon frère Ménélas, roi de Sparte ; nous nous retrouverons ici, sous ma tente. Va !

Ainsi dit Agamemnon. Peu de temps après, le roi de Sparte, le roi de Mycènes, le roi d'Ithaque et Calchas, le devin, se retrouvèrent sous la tente du roi des rois.

— Nous désirons avoir ton avis, Calchas, dit Agamemnon au devin. Cette tempête qui nous empêche de partir, comment pourrions-nous l'apaiser ? Serait-ce par hasard un dieu en colère qui l'aurait déchaînée pour nous punir ? Pourrions-nous rentrer en grâce auprès de lui en lui offrant quelque sacrifice ? Réponds, Calchas, nous attendons tes conseils.

Le devin paraît embarrassé. Il répond au roi :

— Quels conseils puis-je te donner ? Si je disais ce que je sais, l'un de vous trois éprouverait un grand chagrin et me haïrait toute sa vie. Il est préférable que je me taise, ce sera mieux pour vous et pour moi.

Mais Agamemnon commande d'une voix tonnante :

— Je t'ordonne de parler et je te promets que personne de nous ne te fera du mal ; bien au contraire, nous te récompenserons et suivrons tes conseils. Ne crains rien et parle.

Alors Calchas se décide et dit :

— Un jour, ô roi, tu as chassé dans un bois, consacré à la déesse de la chasse, la divine Artémis.

— C'est vrai, Calchas.

— Ce jour-là, tu as rencontré dans la futaie un cerf magnifique, au poil moucheté. Tu l'as poursuivi et une de tes flèches rapides l'a touché au cœur et l'a abattu.

— C'est exact, ô Calchas.

— En tuant le cerf, ce jour néfaste, tu t'es aussi vanté : « Voilà un beau coup, par Zeus ! Artémis, la divine chasseresse, n'aurait su mieux faire ; Artémis elle-même n'aurait pu défendre ce cerf de ma flèche. » Te souviens-tu d'avoir prononcé ces paroles ?

— Je m'en souviens, ô Calchas.

— Tu croyais, ô roi, que la déesse Artémis n'entendrait pas tes fières paroles. Mais elle les a entendues, elle s'en est offensée et a juré de se venger ; elle retiendra ici tes navires tant que tu ne lui auras pas offert un sacrifice.

— Quel sacrifice ? Dis-le-moi, ô Calchas, je suis prêt à tout !

— Voici ce que la déesse a dit : « J'exige que ce chasseur effronté tue en mon honneur sa fille Iphigénie ! J'exige qu'Agamemnon m'offre sa fille ! Je veux qu'il la sacrifie sur mon autel ; alors seulement je lui pardonnerai, alors seulement j'apaiserai les vents, et la flotte des Achéens pourra prendre la mer. »

Agamemnon écoutait ces paroles avec consternation. Il frappait le sol de son sceptre et il ne pouvait retenir ses larmes. Puis il dit avec une voix de douleur :

— Ma fille !... sacrifier ma fille ! Comment le pourrais-je ! Ma fille

Iphigénie, ma première-née, la joie de mes yeux, l'orgueil de ma maison ! D'ailleurs, Iphigénie est à Mycènes. Comment la faire venir ici ? Que dira Clytemnestre ? Comment lui annoncer que sa fille doit mourir ! Et cependant, Calchas, je n'ose désobéir. De quelque côté que j'envisage la chose, je ne vois que douleur, douleur, douleur !

Ce disant, le roi de Mycènes se couvrit la face de son manteau.

Alors Odysseus, le roi d'Ithaque, s'approcha de lui :

— Agamemnon, tu es proclamé roi des rois ! Nous t'avons choisi pour chef parce que tu nous paraissais le plus fort, le plus courageux et le plus sage d'entre tous, et maintenant, à la première difficulté, tu t'effrayes ! Devons-nous donc croire que tu préfères ta fille à la patrie ? Écris à Clytemnestre, ton épouse, qu'Achille, fils de Pélée, désire épouser Iphigénie et qu'elle doit venir tout de suite à Aulis. Lorsqu'elle sera ici, nous déciderons.

— Mais que dira Achille ? Il ne tolérera jamais qu'on se serve de son nom pour tromper une femme. S'il apprend ce que nous voulons faire, il se mettra dans une de ces terribles colères dont il a l'habitude !

— Achille ne saura rien, personne ne lui en parlera, répondit Odysseus. D'ailleurs, il est le plus impatient de partir. Écoute-moi et tu verras que les choses iront à souhait.

Agamemnon se laissa convaincre. Il aida même Odysseus à écrire la lettre :

« Clytemnestre, reine de Mycènes et chère épouse, envoie à Aulis Iphigénie, notre fille ! Achille, fils de Pélée, la demande pour femme. Tu sais qu'Achille est le plus fort et le plus généreux de nos héros, la princesse Iphigénie ne pourrait jamais trouver un époux plus digne d'elle ; aussi, fais amener ici notre fille sans tarder, car Achille désire l'épouser avant de partir pour Troie. »

Voilà ce qu'Agamemnon écrivit à Clytemnestre. Il confia cette lettre à un vieux serviteur et il lui ordonna de la porter à Mycènes et de la remettre à la reine.

Le messager part aussitôt. Il passe par Thèbes, il touche à Mégare, il traverse la florissante ville de Corinthe et enfin... il arrive à Mycènes et court directement au palais du roi ; devant la porte, il s'arrête tout émerveillé, car de l'intérieur du palais venait un chant doux et harmonieux, comme il n'en avait encore jamais entendu. C'était Iphigénie qui chantait une lente mélodie, afin de consoler sa mère, la reine de Mycènes. Elle chantait ainsi :

Il est parti, Agamemnon, roi de Mycènes.

Il est allé au loin, en terre ennemie, punir le traître.

Une aigrette d'or scintille sur son casque d'airain,

Dans sa main étincelle un glaive tranchant.

*Il se lance dans la bataille et paraît, tel un dieu victorieux,
au milieu de ses guerriers.*

Son épée menaçante fait reculer l'adversaire.

Devant cette épée, l'ennemi, pris de terreur, s'enfuit.

Agamemnon est vainqueur. La ville de Priam est prise !

Troie aux hautes murailles est en flammes et les traîtres pâlisent d'effroi.

Agamemnon revient ! Toute l'Hellade lui fait fête sur son passage.

Dans toute l'Hellade retentissent des chants d'allégresse et des feux de joie s'allument.

Le roi revient au palais ; la reine, son épouse très chère, ouvre au roi victorieux la porte de la demeure royale !

La princesse cesse de chanter. Alors le messager du roi entre au palais :

— Salut, ô reine ! Je t'apporte une lettre du roi Agamemnon.

— Une lettre d'Agamemnon, dis-tu ? Où est le roi ? N'est-il donc pas encore parti ? Serait-il malade ?

— Le roi n'est pas malade, ô reine ! Il est à Aulis où des milliers de navires attendent le départ.

Clytemnestre ouvre la lettre, la lit et la tend à Iphigénie qui devient rouge de plaisir. Est-ce possible ? Achille la demande en mariage ? Achille, le blond héros, aux pieds rapides, que toute l'Hellade admire !

Comme la jeune princesse désirait être fière de celui qui serait son mari, elle était contente d'épouser Achille, le héros fort et intrépide entre tous. Elle le dit à sa mère. Clytemnestre donne alors l'ordre de préparer les chevaux et les chars avec les vêtements et les parures précieuses, puis elle monte sur son char avec Iphigénie, prend dans ses bras le petit Oreste et l'on se met en route pour l'Aulis.

Oreste était le fils de Clytemnestre et d'Agamemnon. Le roi et la reine de Mycènes avaient trois enfants : Iphigénie était leur fille aînée, Électre était la seconde et Oreste le dernier. Électre demeura à la maison, mais Oreste était trop petit pour rester sans sa maman, et Clytemnestre l'emmena avec elle.

Clytemnestre, Iphigénie et Oreste partirent donc ensemble. La route était longue : elle serpentait entre la montagne et la mer, et sur cette route trottaient les chevaux fougueux attelés aux chars ornés d'or, leurs crinières blanches et noires ondulaient au vent ainsi que les longs voiles blancs de la reine Clytemnestre et de la princesse Iphigénie. Et les chevaux jeunes et impatients couraient, couraient ; ils passèrent par la florissante Corinthe ; ils touchèrent à Mégare, ils traversèrent Thèbes... et bientôt, au loin, Aulis apparut. La reine et la princesse s'arrêtèrent avant d'y entrer, parce que de nombreuses tentes de soldats couvraient la vaste plaine devant cette cité. Elles

descendirent de leur char et aussitôt elles aperçurent un jeune homme grand, blond et beau qui, appuyé sur sa javeline, les regardait émerveillé.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi venez-vous ici, seules, au milieu de tant de soldats ? Si vous le désirez, je vous accompagnerai. Je suis Achille, fils de Pélée, roi de Phthie.

— Achille, fils de Pélée, je te salue, ô jeune héros ! C'est toi, prince, qui as demandé en mariage Iphigénie, la fille du roi Agamemnon ?

— Je suis Achille, fils de Pélée, mais je n'ai jamais demandé en mariage Iphigénie, fille du roi Agamemnon. Tu as l'air d'une reine, ô femme ! Dis-moi qui tu es et pourquoi tu m'as posé cette question ?

La reine de Mycènes, suffoquée d'étonnement, ne répondit pas. Agamemnon lui avait donc menti ; mais alors pourquoi cette lettre ? Pourquoi avait-il fait venir Iphigénie à Aulis ?

Iphigénie restait muette et Achille, le blond héros, ne disait pas un mot, il craignait d'avoir posé une question indiscrete.

En ce moment, un vieillard à barbe blanche, un serviteur fidèle de Clytemnestre, arrivait de la ville. Il avait reconnu sa reine et il se jeta à ses pieds :

— Fuis, ô reine malheureuse ! Quitte Aulis et emmène ta fille Iphigénie. Si tu la laisses ici, elle devra mourir. Le mariage avec Achille n'est qu'un prétexte ; la vérité est celle-ci : Agamemnon veut immoler Iphigénie à la déesse Artémis afin que la divine chasseresse apaise la tempête qui empêche les Hellènes de partir pour la guerre. Fuis donc au plus vite, ô ma reine, il n'y a pas de temps à perdre. Retourne à Mycènes, ô princesse !

Ainsi parlait le vieillard. Interrogé par Clytemnestre, il raconta comment s'étaient passées les choses.

Lorsque Achille apprit ce qu'avaient fait Agamemnon et Odysseus, il entra dans une violente colère :

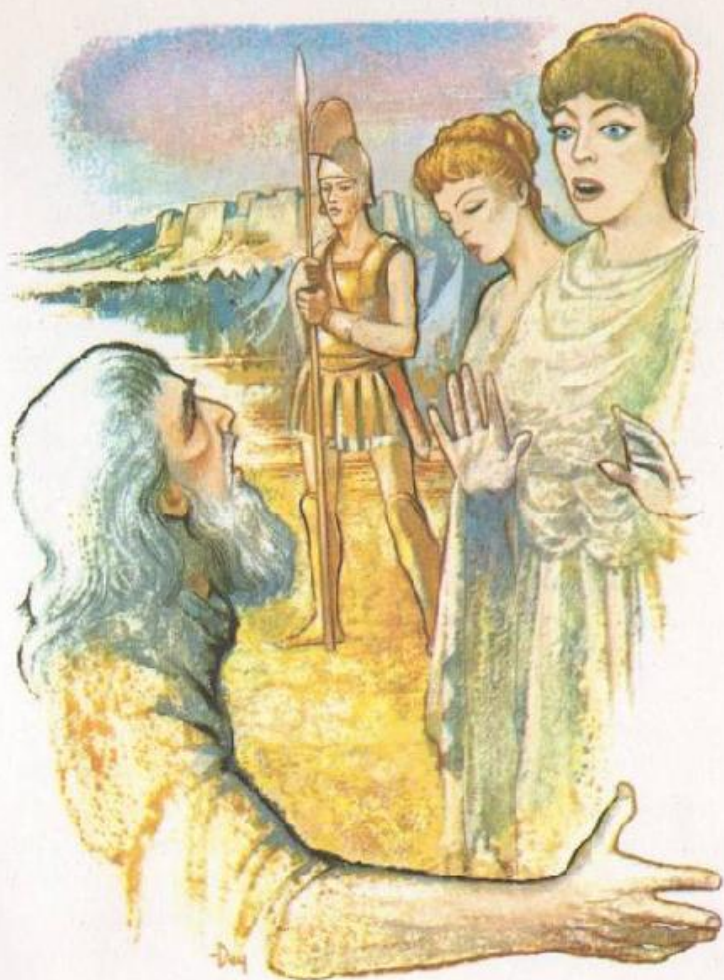
— Iphigénie, ne t'enfuis pas et n'aie pas peur. Tant que je serai vivant, personne n'osera te toucher. On ne dira pas que mon nom a servi à tromper une femme, car je te sauverai, même si je dois lutter seul contre tous.

Ainsi parla Achille à Iphigénie. Mais la jeune princesse n'écoutait pas les paroles du héros ; elle courait à la rencontre de son père qu'elle avait vu venir de loin et, lui jetant les bras autour du cou, elle l'embrassa :

— Père, tu veux me tuer ? Non, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Dis que ce n'est pas vrai, père chéri ! Tu m'aimes trop pour pouvoir penser à une chose aussi horrible. Dis que cela n'est pas vrai !

— Ce n'est pas vrai, bien sûr que cela n'est pas vrai, s'écria le roi, les larmes aux yeux. Du moins, moi, je ne le veux pas, mais la déesse Artémis exige de moi ce sacrifice surhumain et l'Hellade le demande.

« Si Iphigénie n'est pas sacrifiée, a dit le devin Calchas, nous ne pourrons pas partir pour la guerre et les barbares continueront à venir voler nos femmes ; mais si Iphigénie est immolée en l'honneur de la cruelle déesse, les Hellènes triompheront. »



— Fuis, ô reine malheureuse!

À ces paroles d'Agamemnon, Iphigénie se détache de son père ; grande, fière et droite, les yeux brillants, elle le regarde et lui dit :

— Père, je veux mourir pour rendre libre ma patrie. Des milliers d'hommes parmi les meilleurs partent sans crainte pour la guerre, je ne dois pas avoir peur, moi non plus ! Ne me défends pas, Achille ! Et toi, ma mère, ne pleure pas ! Il est beau de vivre, mais il est encore plus beau de mourir pour la patrie ! Où est le temple de la déesse ? Je suis prête au sacrifice !

Alors Iphigénie se dirigea vers le bois sacré où, au milieu d'une grande clairière, se dressait la statue d'Artémis, la déesse de la chasse.

Achille et Agamemnon accompagnaient Iphigénie, mais Clytemnestre ne bougeait pas, ne parlait pas ; elle n'avait même pas dit adieu à sa fille et, en son cœur, elle commençait de haïr Agamemnon, son mari.

Cependant, au bois sacré, les rois et les héros s'étaient réunis. La princesse héroïque monte sur l'autel et dit aux guerriers :

— Je suis prête à mourir pour la patrie. Quant à vous, libérez l'Hellade et revenez victorieux !

Toute l'armée admire la courageuse princesse et tous ressentent une profonde douleur de ce qu'elle doit mourir.

Achille apporte les eaux lustrales ; le sacrificateur pose une couronne sur la belle tête blonde d'Iphigénie. Puis il prononce ces paroles :

« Déesse de la lune, ô Artémis, chasseresse divine, accepte en sacrifice cette jeune fille et accorde la victoire aux Achéens. »

Le roi Agamemnon, le roi Ménélas et tous les autres rois et héros entourent l'autel. Graves et silencieux, ils s'inclinent et tiennent les yeux fixés à terre. Un profond silence règne. Alors le prêtre, après avoir prononcé les paroles sacrées, lève l'épée pour frapper la victime, mais, au moment où son bras s'abaisse, il pousse un grand cri auquel répondent tous les échos de la forêt profonde. Rois et guerriers lèvent la tête... Ô miracle, une biche blanche et gracieuse attend tranquillement le coup de l'épée.

— La déesse ne veut pas de la mort d'Iphigénie. Elle l'a sauvée et emportée, elle n'est donc plus fâchée contre nous.

Ainsi Calchas interprète-t-il le miracle.

Achille, Agamemnon, tous les rois et tous les guerriers s'en réjouissent extrêmement. Aussitôt le sacrifice accompli, ils courent à la mer hisser les voiles. Les navires étaient prêts à partir. La tempête s'apaisait et l'onde bleue se calmait. Bientôt des vents favorables gonflent les voilures blanches et poussent les vaisseaux à la mer. Et la flotte achéenne quitte le port, sort de la passe Euripe, gagne le large et met la voile sur Troie. Les guerriers acclament leur grand roi Agamemnon qui, fier et superbe, sur la nef la plus grande, commande

aux autres rois.

Cependant Clytemnestre restait sur la plage, tenant dans ses bras le petit Oreste. Elle suivait avec des regards de haine son mari qui partait après avoir tué sa fille, et elle songeait déjà à une vengeance terrible. En effet, elle assassinerait Agamemnon lorsqu'il reviendra de la guerre.

Pourtant Iphigénie n'était pas morte. La déesse l'avait emportée dans un pays très lointain, en Tauride. Mais Clytemnestre ne le savait pas. On lui avait bien raconté comment s'étaient passées les choses, seulement elle ne l'avait pas cru ; elle pensait qu'on avait inventé cette histoire pour la consoler et qu'Iphigénie était vraiment morte.

Lorsque la princesse revint dans sa patrie, beaucoup d'années après, Clytemnestre était déjà morte. Oreste l'avait tuée. Vous vous souvenez qu'il avait aussi tué Égiste, le meurtrier d'Atrée, le père d'Agamemnon.

Après le départ d'Agamemnon, Égiste était revenu à Mycènes. Il allait souvent voir Clytemnestre et il lui disait toujours du mal du roi Agamemnon :

« Quel mari que le tien !... Un père qui tue sa propre fille !... Si j'étais toi, je me vengerais... Moi, je saurais bien mieux t'aimer ! »

Il faisait tant et disait tant que la haine de Clytemnestre pour Agamemnon s'accroissait tous les jours et lorsque le roi revint, la reine et Égiste l'assassinèrent. Oreste était absent : il avait été envoyé loin de Mycènes. Devenu grand, il apprit le crime d'Égiste, il vengea son père et tua les deux misérables. Puis des remords terribles s'emparèrent de son âme. Il ne trouva plus de repos nulle part. Il voyagea beaucoup. Finalement, il partit pour la Tauride où il retrouva sa sœur Iphigénie. Ensemble, ils revinrent à Mycènes.

C'est malheureusement ainsi que, dans cette histoire terrible, les choses se passèrent.

L'histoire de deux rois et de deux esclaves



’ÉTAIT dans une ville de l’Asie Mineure : il y régnait un roi qui avait pour nom Éétion et qui était ami de Priam, roi de Troie. Lorsque les Grecs déclarèrent la guerre à Priam, Éétion s’arma aussi contre eux.

Le pays du roi Éétion était plus petit que la Grèce et s’appelait la Cilicie. Les Hellènes firent une expédition en Cilicie. Ils vainquirent le roi Éétion, tuèrent ses sept fils, emportèrent tous les objets de valeur et emmenèrent les femmes qu’ils se partagèrent entre eux, pour en faire des esclaves.

Les méchants maîtres traitaient fort mal leurs captives, les bons les traitaient bien ; pourtant, il était très pénible d’être esclave, même chez un bon maître. Les rois et les héros avaient droit aux femmes les plus belles et aux objets les plus précieux. Selon leur mérite, les uns recevaient une esclave, les autres deux. Achille choisit Briséis, une fière jeune fille aux joues roses et aux grands yeux lumineux. Une autre belle jeune fille avec d’aussi belles joues roses et de grands yeux vifs devint l’esclave d’Agamemnon. Elle s’appelait Chryséis et était la fille de Chrysès, un prêtre de Phébus Apollon, dieu du soleil.

Certes, Iphigénie fut sacrifiée pour qu’on ne volât plus les femmes ! Mais les anciens Grecs ne considéraient pas les prises de guerre comme un vol. C’était le droit d’une armée victorieuse de s’approprier les biens et les personnes des vaincus. Le rapt d’Hélène était un vol, parce que Pâris l’avait enlevée en cachette et en temps de paix. De sorte que, d’après les mœurs des anciens, Achille ne volait personne en emmenant Briséis. Il paraissait juste à tout le monde que cette belle jeune fille lui appartînt : même Briséis trouvait cela juste, quoiqu’il lui en coûtât beaucoup de devenir esclave. Rappelons-nous que dans ces

temps reculés les hommes étaient un peu sauvages et croyaient avoir le droit de traiter leurs esclaves comme nous ne traiterions plus nos bêtes.

Mais Achille était probablement un bon maître pour ses esclaves ! Nous pouvons supposer que d'habitude il était bon pour eux parce qu'il avait le cœur noble et généreux. Mais l'était-il toujours ?... Qui sait ? Achille était un peu violent, impétueux, et l'on sait qu'il devenait alors cruel et injuste.

Achille choisit donc Briséis et Agamemnon Chrysis. Et les deux rois furent très contents d'obtenir des esclaves aussi belles. Ils les accueillirent avec bonté, les emmenèrent sur leurs navires et les conduisirent à Troie, car le but de l'expédition – la reprise d'Hélène – n'était pas encore atteint. L'armée grecque assiégeait Troie ; elle voulait vaincre, entrer dans la ville de Priam et reprendre la reine de Sparte.

Cependant Chrysès, le père de Chrysis, éprouva un chagrin immense lorsqu'il apprit que sa fille était tombée dans les mains des Achéens. Il pleurait, il se lamentait, il était au désespoir ; puis il pensa que les larmes ne servent à rien et il essaya de se faire rendre sa fille Chrysis. Il réunit les objets les plus précieux qu'il possédait et il se rendit à bord de la flotte ennemie, emportant des étoffes magnifiques, des ornements d'or et d'argent, des objets de cuir et d'ivoire. Arrivé près des nefs des Achéens, il demanda à parler aux chefs des guerriers :

— Puissent les dieux vous aider à vaincre, ô Achéens aux belles cnémides ! – Ainsi les salua Chrysès. – Rendez-moi ma fille Chrysis et acceptez en échange les trésors que je vous ai apportés. Je suis prêtre de Phébus Apollon, dieu du soleil. Apollon vous sera favorable si vous êtes bon pour moi.

Et les Grecs intercédèrent en faveur du prêtre :

— Chrysès a raison, nous devons lui rendre sa fille !

Mais Agamemnon se leva furieux et dit d'une voix de menace :

— Va-t'en, Chrysès, et n'ose plus jamais reparaitre en ma présence. Je ne te rendrai pas ta fille, je l'emmènerai chez moi, dans mon palais, à Mycènes ; elle me servira et travaillera pour moi jusqu'à ma vieillesse. Fuis donc et ne dis plus un mot si tu veux t'en aller d'ici sain et sauf.

Ainsi parla Agamemnon. Et Chrysès, tremblant de peur, obéit. Il s'en alla, seul et silencieux, le long de la mer, et lorsqu'il fut loin des vaisseaux ennemis, sur le rivage de la mer bleue, Chrysès implora Phébus Apollon, le dieu du soleil, pour qu'il punît le roi Agamemnon. Phébus Apollon entendit la prière de son prêtre et il s'élança des cimes de l'Olympe pour punir le roi des rois. Il portait à l'épaule son arc et un carquois plein de flèches d'argent, et il s'avança, redoutable comme

la nuit. Sur une colline, en face de la flotte grecque, il s'assit ; il prit en main son arc d'argent et il commença à lancer des flèches, et il tua des hommes, des chevaux, des mules. Pendant neuf jours, on ne vit que de grands feux et de la fumée monter du camp des Achéens, haut dans le ciel. Les Grecs anciens n'enterraient pas leurs morts dans une caisse en bois ainsi que nous ; ils les déposaient sur un bûcher et ils les brûlaient.

Même à présent on brûle quelquefois les morts, mais d'une manière bien moins belle. Les anciens les brûlaient au grand air, sur un monceau de bois, et les cendres de l'homme se mêlaient aux cendres du bois. Maintenant, les morts sont brûlés dans une espèce de four qu'on appelle crématoire et on prend des précautions afin que leurs cendres restent pures. Peut-être les hommes pensent-ils que leurs cendres valent mieux que celles du bois. Les anciens aussi, du reste, ramassaient les cendres de leurs morts et les conservaient dans des urnes bien fermées. Mais continuons notre histoire.

Au neuvième jour, Achille vint trouver Agamemnon et lui dit :

— Agamemnon, fils d'Atrée, si cela continue, nous serons contraints de retourner dans nos patries, car ici personne de nous ne restera en vie. Consultons un devin : qu'il nous dise pourquoi Phébus Apollon est en colère contre nous et ce que nous devons faire.

Tous applaudirent aux paroles d'Achille.

Alors Calchas se leva. Calchas était l'augure le plus célèbre et les rois désiraient toujours avoir son avis.

— Je parlerai, Achille, si tu l'ordonnes. Mais un des rois ici présents s'irritera contre moi, j'en suis certain.

— Rassure-toi, personne ne se fâchera, personne ne te fera du mal, j'en réponds, répliqua Achille. Je te défendrai contre qui que ce soit, fut-ce le roi qui commande ici, fût-ce même Agamemnon. Parle sans aucune crainte.

Et Calchas parla :

— Chrysès, le prêtre de Phébus Apollon, dieu du soleil, a été maltraité par les Achéens et c'est pour cela que le dieu qui lance au loin les traits est fâché contre nous. Il continuera à tuer nos hommes et nos bêtes jusqu'à ce que nous ayons rendu à Chrysès sa fille, la captive Chryséis, aux yeux vifs. Et non seulement nous devons rendre la belle captive, mais nous devons la renvoyer avec générosité et ne recevoir en échange ni présents ni rançon.

— Sans rien demander en échange ! s'écria Agamemnon en se levant plein de colère, avec des yeux qui semblaient deux charbons ardents. Ah ! Vraiment. Je ne dois pas recevoir de rançon en échange de Chryséis ? Il me semble que tu prends plaisir, Calchas, à me trouver coupable. Tu t'imagines à présent que les Grecs meurent par ma faute, parce que j'ai refusé de laisser partir ma captive avec son père. Eh !

bien sûr, je ne voulais pas rendre la liberté à Chryséis ; je la préfère à Clytemnestre, elle n'est pas moins belle, ni moins bonne, ni moins brave. Mais, qu'importe, je consens à la rendre puisque tu dis que, par ma faute, nos guerriers périssent. J'exige pourtant que l'on m'offre en échange et à l'instant même une récompense de valeur. Il serait injuste que tous vous ayez reçu votre part du butin et que la mienne me soit ravie.

— Ô Agamemnon, le plus glorieux ! Ô Agamemnon, le plus avide des hommes ! s'exclama Achille. Tu demandes une compensation ! Mais comment pourrons-nous te la donner ? Les prises de guerre ont été partagées et il ne convient pas de réunir de nouveau tout le butin pour refaire le partage.

— Vous me devez une compensation, cria Agamemnon hors de lui, et si vous ne me la donnez pas de bon gré, je la prendrai moi-même. Je prendrai l'esclave d'Ajax ou celle d'Odysseus ou même la tienne, très impétueux Achille ! Mais nous verrons cela plus tard. Maintenant, lançons à la mer un noir vaisseau, faisons-y monter la belle Chryséis et qu'un de vous la conduise chez son père. Vas-y, Ydoménée, ou toi, Odysseus, ou même toi, Achille, le plus étrange des hommes !

Mais Achille, fils de Pélée, lui jette un regard courroucé et répond :

— Ô homme impudent et avare ! Comment se trouve-t-il un seul Grec qui consente à t'obéir ? Je ne suis pas venu ici combattre pour mon intérêt. Les Troyens ne m'ont jamais volé ni mes femmes, ni mes coursiers, ni mes taureaux ; ils n'ont jamais ravagé ma patrie ; c'est donc toi que nous avons suivi devant Ilion, ô homme sans pudeur. C'est pour défendre ton frère et toi, homme à l'œil de chien, que nous sommes venus à Troie. Quand il s'agit de combattre, la besogne la plus ardue, la plus dangereuse, la plus difficile m'incombe ; alors vous m'appellez tous, vous me flattez. Mais lorsque vient le partage des dépouilles, la plus large part, tu la réclames pour toi. Aussi j'en ai assez, je pars. Je retourne à Phthie avec mes vaisseaux et mes guerriers et dorénavant je me garderai bien de rendre service à un homme tel que toi.

Ainsi se disputaient Achille et Agamemnon, et le roi de Mycènes s'écria :

— Va-t'en, Achille, je ne te retiens pas ! J'ai ici tant de héros, de rois et de princes, que je puis me passer facilement du fils de Pélée ; mais, afin que tu comprennes que ma puissance l'emporte sur la tienne, j'irai sous ta tente te ravir ta belle captive aussitôt que Chryséis sera rendue à son père. Je prouverai ainsi aux Grecs que c'est moi qui commande ici et personne n'aura plus l'audace de me parler comme tu viens de le faire.

À ces paroles, la fureur s'empara d'Achille. Il était déjà sur le point de tirer son épée et il se serait certainement jeté sur Agamemnon, si

Pallas-Athéné ne l'avait retenu. Car Pallas-Athéné ne voulait pas qu'Achille se mît dans son tort.

Achille, donc, ne se servit pas de son glaive, mais, plein de courroux, il quitta l'assemblée.

Agamemnon n'alla pas lui-même chercher Briséis. Il envoya deux hérauts auxquels il ordonna de lui ramener la belle esclave.

Les hérauts étaient des hommes chargés d'annoncer les nouvelles au peuple. Ils criaient sur les places publiques : il est arrivé telle, telle chose ; la guerre est déclarée ; un fils est né au roi ! etc., etc. On les chargeait aussi de certaines commissions. Cette fois, par exemple, sur l'ordre d'Agamemnon, ils se rendirent chez Achille pour chercher Briséis.

Les deux hérauts obéirent à regret, car il leur déplaisait d'exécuter le méchant dessein du roi des rois.

Cependant Achille, lorsqu'il aperçut les hérauts les appela :

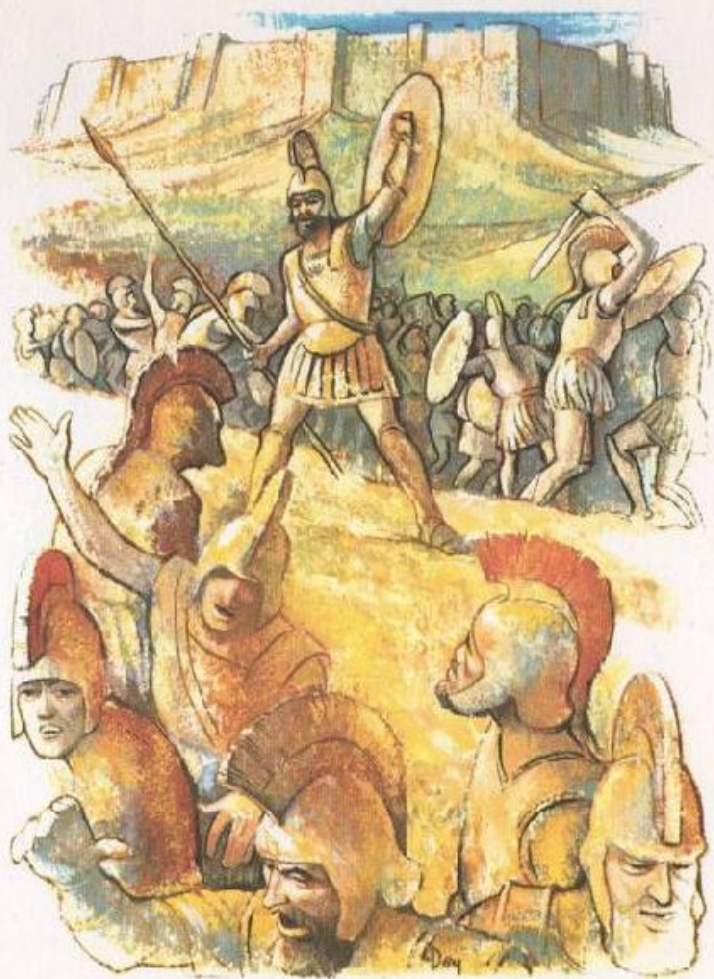
— Salut, hérauts, approchez ! Ce n'est pas de votre faute si vous devez faire une mauvaise action. Ô Patrocle, mon ami, va chercher Briséis. Qu'ils l'emmènent.

Patrocle fait sortir de la tente la belle captive et la remet aux hérauts. Briséis se lamentait en les suivant, car elle avait beaucoup de chagrin de quitter Achille.

Cependant Achille demeurait sous sa tente et pleurait. Il ne retournait plus au combat, il laissait périr des soldats en grand nombre, sous les coups violents d'Hector et d'Énée, les deux plus redoutables princes troyens. Le roi Agamemnon se repentit bientôt amèrement d'avoir offensé Achille, le plus vaillant héros de son armée.

Les Troyens, apprenant la décision d'Achille de ne plus prendre part à la guerre, combattaient avec une grande ardeur et beaucoup d'Hellènes trouvèrent la mort dans ces jours de lutte féroce.

Ainsi, par la faute du roi des rois, du puissant Agamemnon, la guerre continuait toujours et il y avait presque dix ans que l'armée grecque assiégeait Troie.



Les Troyens tremblant de peur devant sa force, prennent la fuite

Le combat de Pâris et de Ménélas



CHILLE, roi des Myrmidons, s'est retiré du combat. Il passe les journées sous sa tente, seul et triste, et il pense à l'offense reçue. Patrocle, son cousin et son meilleur ami, vient souvent lui tenir compagnie. Au bord de la mer, ses soldats s'amusent à tirer de l'arc, à lancer le disque ; ses coursiers broutent paisiblement dans la plaine et les chars des héros stationnent, inutiles, non loin des tentes.

Dans le camp d'Achille, on ne songe plus à guerroyer. Dans les autres camps, au contraire, on se prépare à l'attaque. Les chefs, armés jusqu'aux dents, passent en revue leurs soldats. Les adversaires se sont rangés en bataille les uns en face des autres. Les Troyens s'avancent à grand fracas, en poussant de longs cris. Les Achéens, au contraire, marchent en silence, attentifs aux commandements des rois.

Et voilà que, hors des rangs troyens, un guerrier s'élance : il est beau comme un dieu. De ses épaules pendent une peau de panthère et un arc ; au côté, il porte une épée ; de la main, il brandit son javelot et, la tête haute, le regard fier, il crie :

— En avant, venez me combattre ! Que celui qui en a le courage s'avance. Je suis le prince Pâris Alexandre. C'est moi qui vous ai volé Hélène. Venez m'en punir, si vous osez !

Ainsi l'effronté séducteur d'Hélène défie les Grecs.

Ménélas, debout sur son char attelé de coursiers magnifiques, le voit et l'entend. Aussitôt il saute à terre et s'élance à travers les rangs des soldats à la rencontre de Pâris, semblable à un lion qui se trouve enfin devant une proie longtemps convoitée. Mais à peine Pâris le voit-il paraître, terrible de haine et de courroux, qu'il est saisi d'une telle épouvante qu'il pâlit, bondit en arrière et se perd dans les rangs troyens. Le prince Pâris se sauve, pareil à une brebis qui aperçoit un loup affamé et féroce ; il oublie les fières paroles prononcées tantôt, il oublie que sa lâcheté devient une honte pour tous les siens.

Cependant Hector, son frère aîné, a tout vu. Indigné et sévère, il l'arrête dans sa fuite honteuse.

— Misérable, arrête-toi ! Beau comme un dieu et lâche comme un lièvre ! Que les Achéens vont rire ! Ils diront : « Voilà le fils de Priam, courageux quand il s'agit de parler aux femmes et de les ravir, mais lâche devant une armure de guerrier ! Il se sauve telle une souris devant un chat. » Ils t'ont, certes, admiré tantôt, quand tu avançais, prêt à combattre, seul contre tous ! Oui, alors ils t'ont admiré, mais à présent, le dernier des soldats sait que tu es un lâche. Pourquoi, si tu as eu le courage de ravir Hélène, ne l'as-tu pas aussi d'affronter Ménélas ? Ah ! si les Troyens n'étaient pas aussi indulgents, ils t'auraient déjà tué d'une volée de pierres pour te punir de tous les maux que tu leur as causés.

Ces paroles sévères firent rougir Pâris de honte :

— Ne me fais pas de reproches, ô Hector ! Aphrodite m'a donné Hélène ! Personne n'a jamais refusé le don d'une déesse. Mais regarde, je ne fuis plus et je suis prêt à me battre. Dans l'espace libre entre les deux armées, sous les yeux de tous, je vais me battre avec Ménélas et sans que personne nous vienne en aide ; celui qui sera vainqueur gardera Hélène, la femme divine, et ses richesses. Puisse ce combat terminer la guerre !

Ainsi parla le prince Pâris. Hector, le cœur rempli de joie, sort des rangs et s'avance vers les Grecs : il saisit sa lance par le milieu et la brandit très haut, au-dessus de sa tête. À ce signe, les Troyens s'arrêtent et le roi Agamemnon commande :

— Attention, Argiens ! Hector, fils de Priam, semble vouloir nous parler.

Hector dit alors d'une voix forte aux deux armées silencieuses :

— Troyens et vous, ô Grecs ! je viens vous faire une proposition. C'est Pâris, le mari d'Hélène, qui m'envoie. Pâris provoque en combat singulier le roi de Sparte. Pâris Alexandre et Ménélas lutteront seuls. Hélène et ses richesses appartiendront au vainqueur. Ce combat doit terminer cette longue guerre : personne ne touchera plus aux lances ni aux glaives ; les Achéens lanceront à la mer leurs rapides vaisseaux et retourneront dans leur patrie, et les Troyens et les Achéens redeviendront amis. Acceptez-vous ?

C'est Ménélas, roi de Sparte, qui répond :

— J'accepte. Je combattrai contre Pâris jusqu'à ce que l'un de nous meure. Le vainqueur aura Hélène et ses trésors ; personne ne touchera plus aux lances ni aux glaives, hormis Pâris Alexandre et Ménélas, roi de Sparte. Que nul ne trahisse le serment ! Je combattrai jusqu'à la victoire ou jusqu'à la mort, après quoi cette guerre cruelle devra cesser. Jurons-le, rois et guerriers !

Ainsi parla Ménélas. Ce discours fut accueilli avec enthousiasme par

les Grecs et les Troyens, parce que ces innombrables guerriers désiraient la paix qui devait enfin les ramener dans leurs foyers, auprès de leurs femmes et de leurs enfants.

La proposition étant acceptée, Agamemnon et Priam font apporter les agneaux. Le vin rouge est versé dans les coupes d'or et les agneaux sont égorgés et offerts en sacrifice ; après quoi Agamemnon prononce, à voix haute, les paroles sacrées : « Zeus glorieux et puissant, et vous tous, dieux immortels qui habitez les cimes de l'Olympe, soyez nos témoins. Pâris et Ménélas vont se rencontrer en combat singulier. Hélène et ses trésors appartiendront au vainqueur. Ce combat doit terminer la guerre. Que personne n'ose plus lever ni son javelot, ni son glaive ; que personne n'ose violer ce serment, car la cervelle du traître serait répandue sur la terre comme ce vin. »

Le roi Agamemnon jette à terre sa coupe d'or et le vin se répand, tel du sang, et mille et mille soldats lèvent les mains, et mille et mille voix échangent le serment inviolable. Puis le silence se rétablit et les deux armées, en rangs de combat, attendent anxieusement. Le roi Odysseus et le prince Hector s'avancent pour mesurer le terrain, et lorsque les places de Ménélas et de Pâris sont marquées, Hector présente son casque. Dans le casque renversé, Odysseus jette les dés et les agite : le sort désigne Pâris.

Aussitôt le prince troyen vise le bouclier de Ménélas de sa lance pointue. Le bouclier frappé se rompt, la cuirasse se fend et la tunique se déchire, mais le roi de Sparte, en se baissant rapidement, évite que le trait ne le blesse. Il se baisse et se redresse promptement, il saisit son glaive orné de clous d'argent, le soulève et le laisse retomber avec force sur le casque de Pâris ; mais le casque résiste, tandis que l'épée, brisée en plusieurs morceaux, glisse des mains de Ménélas. Le bouclier rompu, la cuirasse fendue et l'épée brisée, Ménélas en fureur se rue sur Pâris, le saisit par son casque, tâche de le jeter à terre et de le tuer ainsi. Et, certes, Pâris aurait été étouffé par la grande force de Ménélas, si Aphrodite ne l'avait pas secouru au moment du péril.

La déesse survient, rompt l'attache de cuir qui retient le casque sous le menton, prend le prince dans ses bras, l'emporte au palais, dans les appartements les plus reculés, et le dépose sur un lit parfumé. La déesse sauvait ainsi la vie au prince troyen, mais non l'honneur.

Ménélas regarde de tous les côtés. Il ne voit plus Pâris. Il le cherche vainement dans la foule, tandis qu'un grand tumulte s'élève parmi les hommes.

Alors le roi Agamemnon dit très haut, afin que ses paroles soient entendues des deux armées en présence :

— Pâris a pris la fuite. La victoire est à Ménélas. Rendez-nous Hélène et ses richesses !

Agamemnon, le roi des rois, parle ainsi, et les Troyens n'osent le

contredire. Mais voilà que l'un d'eux a une pensée criminelle :

— Si je lance une flèche rapide à Ménélas, si je l'atteins, s'il meurt, Pâris garde Hélène et je me couvre d'une gloire immortelle !

Le Troyen Pandaros oubliait que violer un serment est toujours un déshonneur. Il ouvre son carquois, en tire une flèche et vise le roi de Sparte qu'il blesse à la jambe.

Les Achéens frémissent d'indignation devant cette trahison et se jettent sur les Troyens. Et la guerre recommence.

Pandaros le traître fut tué par Diomède, roi d'Argos. Et ainsi se termina le combat singulier de Pâris et de Ménélas.



Patrocle, l'ami d'Achille



ILS de deux frères, Patrocle et Achille s'aimaient tendrement. Tous deux étaient partis avec Agamemnon pour la guerre à Troie. Lorsque Achille avait quitté Agamemnon, Patrocle s'était aussi retiré sous sa tente ; il haïssait de toute son âme le roi Agamemnon, qui avait eu l'audace d'offenser son noble ami. Patrocle cherchait à apaiser la colère d'Achille, à le consoler ; souvent aussi, il restait près de lui sans rien dire. Cependant, le héros sentait tout le prix de cette discrète amitié.

Un jour, les deux cousins étaient assis sous la tente d'Achille, tristes et silencieux. De loin, leur arrivait le brouhaha de la mêlée ; dans un coin, par terre, étaient jetées pêle-mêle les belles armes brillantes qu'Achille ne regardait même plus. Il ne regardait rien, il ne voyait rien, il pensait uniquement aux héros qui combattaient et il prêtait l'oreille au fracas de la bataille. Et là-bas, on mourait, on avait besoin de sa vaillance, de son glaive tranchant, mais Achille restait sous sa tente, désarmé et oisif.

Un jour, tout à coup, il se sent oppressé, il se lève et sans dire un mot il sort. Dehors, le camp est paisible : on ne se serait pas cru aussi près d'une bataille. Les soldats bavardaient, plaisantaient et mangeaient ; les chevaux broutaient sur les bords de la rivière.

Achille ne s'arrête pas, il monte sur sa nef. De là, il scrute toute l'étendue du champ de bataille et voici ce qu'il découvre : Grecs et Troyens combattent avec fureur, les armes scintillent au soleil, le sang coule de mille blessures jusqu'à la terre. Maintenant, un guerrier s'élance hors des rangs. C'est le roi Agamemnon. Son casque d'or à flottante crinière brille comme un astre et sa javeline à pointe de cuivre scintille dans l'air. Autour de lui luttent des hommes innombrables : les Troyens, tremblant de peur devant sa force, prennent la fuite ; il poursuit les fuyards et en tue un grand nombre.

Mais, à présent, Achille voit une chose à laquelle il ne s'attendait guère. Agamemnon recule, cherche son char, y monte précipitamment et revient à la mer, à bride abattue. Il doit être blessé... Achille, de sa nef, continue à suivre les événements. Le roi des rois mis hors de combat, les Troyens reprennent courage ; leurs deux meilleurs guerriers, Hector et Énée, apparaissent sur le champ de bataille et se jettent dans la mêlée ; ils combattent comme des lions et bientôt les Troyens sont les plus forts. Achille voit avec douleur deux héros qu'il aimait beaucoup : Odysseus, roi d'Ithaque, et Diomède, roi d'Argos, sauter blessés sur leurs chars et revenir à leurs vaisseaux.

Déjà trois chefs sont blessés, même quatre avec Ménélas. Hector et Énée deviennent maintenant les maîtres de la situation. Voyant cela, le sang bout dans les veines d'Achille ; il a grande envie de courir se battre, car il sait bien que si les Troyens le voyaient paraître sur le champ de bataille, couvert de ses armes enchantées, ils prendraient la fuite. Pourtant, Achille ne bouge pas ; il ne peut oublier l'affront reçu, ni pardonner l'insolence d'Agamemnon, et il pense toujours à Briséis ; aussi reste-t-il sur sa nef, immobile et solitaire. Bientôt, il voit un autre char ramener un blessé : c'est Nestor, le vieux roi de Pilos. Mais qui peut bien être le guerrier assis à côté de Nestor ? Achille ne peut distinguer sa figure, tant les coursiers lancés au galop vont vite, et, du haut de sa nef, il appelle Patrocle.

À la voix d'Achille, Patrocle sort de sa tente où il était resté seul et mélancolique, à écouter le lointain tumulte du combat.

— Pourquoi m'appelles-tu, ô Achille ? Que puis-je faire pour toi ?

— Ô mon ami, les Achéens, certes, se repentent maintenant de m'avoir offensé, car, si je ne me trompe, leurs affaires vont fort mal. Je vois Nestor ramener un blessé de la bataille. Qui peut-il être ? En arrière du char, je crois reconnaître le médecin Machaon. Va, informe-toi.

Ainsi parla Achille. Et Patrocle s'empessa d'obéir. Il courut vite à la tente de Nestor et demanda :

— Ô Nestor, roi de Pilos, qui est ce blessé que tu as ramené tout à l'heure du champ de bataille ? Achille désire le savoir.

— Qu'importe à Achille qui j'ai ramené ! Serait-ce par pitié que le fils de Pélée s'informe de nous ? Les plus vaillants d'entre nous sont blessés : Agamemnon est frappé au bras, Diomède est atteint d'une flèche au pied, Ménélas est blessé à la hanche, Odysseus à la poitrine. Qu'attend Achille encore ? Restera-t-il oisif et permettra-t-il aux Troyens d'arriver jusqu'à nos vaisseaux pour y mettre le feu ? Alors, certes, ils seront vainqueurs et pas un seul de nous ne pourra retourner dans sa patrie. Machaon est blessé aussi, le meilleur de nos médecins. Qui va maintenant soigner nos blessés ? Va, ô Patrocle, retourne auprès d'Achille et donne-lui un sage conseil : dis-lui

d'oublier l'offense reçue et de revenir à nous, et s'il n'y consent pas qu'il te permette de revêtir ses armes merveilleuses, qu'il t'envoie avec ses Myrmidons au secours des Achéens. Achille ne saurait te refuser cette faveur.

Ainsi parla le vieux roi de Pilos. Et Patrocle, l'âme émue, retourne sur la nef d'Achille. Chemin faisant, il rencontra Eurypyle, un des héros, qui revenait en boitant, car une flèche lui avait transpercé la hanche et le sang coulait abondamment de sa blessure. Patrocle, plein de compassion, emmena Eurypyle sous sa tente et le fit se reposer sur une peau de bœuf ; puis, de son poignard, il fit une entaille dans la cuisse et retira la flèche ; il baigna la blessure d'un baume composé d'herbes médicinales. Eurypyle se sentit aussitôt soulagé et le sang s'arrêta de couler.

Cependant, là-bas, la bataille devenait terrible et sa rumeur se rapprochait de plus en plus. Patrocle regarde : déjà les Troyens ont repoussé les Achéens jusqu'au rivage ; les Hellènes se battent désespérément, poussent des hurlements, appellent au secours et tentent d'empêcher les Troyens d'incendier la flotte ; alors Patrocle sort de sa tente et court chez Achille tout en larmes.

À sa vue, Achille, ému de pitié, s'écrie :

— Pourquoi pleures-tu, ô Patrocle, comme une petite fille qui court après sa mère, s'accroche à sa tunique et la regarde à travers ses larmes, pour être prise dans les bras ? Vraiment, tu ressembles à cette petite fille. Pleures-tu par hasard parce que les Achéens succombent, qu'ils sont refoulés à la mer et qu'ils meurent en grand nombre sous les coups d'Hector et d'Énée ? Nous n'y pouvons rien, tu le sais ! Ce n'est ni ma faute, ni la tienne. La faute en est à celui qui m'a offensé, à Agamemnon, le roi des rois !

— Ô fils de Pélée, le plus intrépide et le plus fort de nous, répondit Patrocle, une douleur immense m'a bouleversé : les meilleurs des nôtres sont blessés et ne peuvent plus se battre. Il n'y a personne pour sauver la patrie si tu restes inflexible. Agamemnon a reconnu ses torts ; il a voulu te rendre Briséis, il t'a offert de riches présents, mais tu ne veux pas te laisser émouvoir, ô héros farouche ! Si tu ne veux pas céder, envoie-moi avec tes Myrmidons au secours de l'armée ; laisse-moi revêtir tes armes. Peut-être les Troyens, me voyant paraître couvert de ton armure, croiront-ils que c'est toi et prendront-ils la fuite. Une courte trêve permettrait aux Hellènes de recouvrer leurs forces.

Ainsi parla Patrocle en sanglotant.

Et Achille donna à son ami ses soldats et son armure, les belles armes enchantées dont les dieux avaient fait cadeau à Pélée, le jour de ses noces avec Thétis, la déesse aux pieds d'argent.

— Prends mes armes miraculeuses, ô Patrocle, conduis au combat

mes Myrmidons et repousse les Troyens. Ils sont pleins de courage parce qu'ils ne me voient pas. Ah ! si Agamemnon avait été juste envers moi, l'ennemi ne se serait pas ainsi avancé... Mais va, cours, mon ami, chasse-le, je ne veux pas qu'il soit vainqueur, qu'il incendie nos navires. Cependant, aussitôt que tu l'auras chassé loin de notre flotte, aussitôt que tu l'auras refoulé sous les murs de Troie, reviens. Il ne t'est pas donné d'abattre ces remparts puissants ; le danger est trop grand et tu risques de succomber. Donc, souviens-toi, ô Patrocle, cesse de combattre et ramène les soldats aussitôt que tu auras repoussé l'ennemi sous les murs de Troie.

Tandis qu'Achille parlait, il vit une flamme jaillir du côté de la mer. L'adversaire avait enfin réussi à mettre le feu à l'un des navires. Achille pensa : « Si les Troyens réussissent à brûler notre flotte, nous resterons ici, sans patrie et sans foyer, privés du moyen de quitter ce pays ennemi. » Et Achille, pris de désespoir, s'écria :

— Hâte-toi, Patrocle ! Vois la flamme qui se dresse au-dessus de la mer. Dépêche-toi, ô ami ; cours aux vaisseaux, ils brûlent !

En hâte, Patrocle revêt l'armure d'Achille et saisit le glaive ; mais il doit abandonner la lance de frêne si pesante que, seul, le fils de Pélée peut la manier. Et ainsi paré des armes divines, Patrocle s'élance à la tête des Myrmidons au-devant de l'ennemi.

À la vue du guerrier superbe suivi de tous les Myrmidons, les Troyens, en panique, prennent la fuite. Le feu est vite éteint et l'ennemi refoulé sous les murs de Troie.

Du haut de sa nef, Achille suit la bataille et son âme s'en réjouit. Ainsi ses armes seules suffisent à mettre les Troyens en déroute. Il voit son ami combattre et poursuivre les fuyards toujours de plus près ; il voit les Troyens reculer et rentrer en hâte dans l'enceinte de leur ville, et, dès lors, Achille attend le retour de Patrocle.

Cependant le héros tarde à revenir, la lutte continue sous les murs de Troie, et Achille commence à s'inquiéter.

Excité par la victoire, ardent à continuer le combat, Patrocle avait oublié sa promesse. Maintenant il voulait abattre la haute muraille et vaincre. Et par trois fois le héros s'élance et attaque le mur formidable et par trois fois il tue neuf hommes. Au quatrième assaut, il est atteint lui-même par une flèche à l'épaule ; il tâche alors de se retirer derrière ses compagnons. Mais Hector l'a reconnu : il le poursuit et le frappe de sa longue javeline.

Le fer transperce le corps du héros ! Le fidèle compagnon d'Achille tombe à terre, sans vie, et les belles armes jusqu'ici invincibles roulent dans la poussière.

Hector convoitait depuis longtemps les armes d'Achille. Il en dépouille le mort et l'abandonne, nu, sur le sol. Il emporte le casque et la cuirasse, les cnémides, le glaive et le bouclier, et la bataille continue

avec une force renouvelée.

Cependant Achille, du haut de sa nef, regarde et cherche à comprendre ce qui se passe. Il attend avec impatience le retour de Patrocle ; mais Patrocle ne revient pas. Alors Achille craint que quelque chose de grave ne soit arrivé. Achille commence à pressentir un malheur.



Achille retourne au combat



ATROCLE est mort !

La bataille continue avec frénésie autour de son cadavre qu'Hector, après l'avoir dépouillé des armes enchantées, voulait donner en pâture aux chiens. Ajax et Ménélas lui disputaient sa proie. La blessure de Ménélas était à peine guérie : malgré cela, il était accouru sur le champ de bataille afin de défendre le corps de Patrocle. Tout en combattant, il appela Antilokhos, un de ses guerriers.

— Antilokhos, approche-toi et apprends l'affreux malheur : Patrocle, le compagnon d'Achille, est mort et nous en sommes tous désolés. Cours chez Achille, dis-lui qu'Hector s'est emparé de ses armes fameuses et que nous tâchons de défendre le corps de son ami. Cours, Antilokhos, hâte-toi !

Ainsi parla le roi de Sparte et Antilokhos, accablé de chagrin, courut chez Achille. Il trouva le héros, seul et triste, dans le camp désert et s'approcha de lui en pleurant :

— Hélas, fils de Pélée, pourquoi dois-je t'annoncer une nouvelle aussi funeste ? Patrocle, ton fidèle compagnon, est mort. Hector s'est emparé de tes armes splendides ; Ménélas et Ajax luttent comme des lions afin de défendre la dépouille mortelle de ton ami, qu'Hector veut jeter en pâture aux chiens.

Ainsi parla Antilokhos. Aussitôt un nuage de douleur enveloppa Achille ; il se jeta à terre, se roula dans la poussière en pleurant et sanglotant.

Car les anciens ne supportaient pas la douleur sans pleurer ; les forts se lamentaient même plus que les faibles.

Donc Achille pleurait ; il s'arrachait les cheveux de ses deux mains, il ramassait de la cendre et la répandait sur sa tête, sur son visage, sur ses vêtements. Ses captives et celles de Patrocle l'entendirent sangloter, elles sortirent de leurs tentes et lorsqu'elles apprirent la

triste nouvelle elles se frappèrent la poitrine, s'agenouillèrent et se lamentèrent.

Le chagrin d'Achille était si grand que, du fond de la mer, Thétis, la déesse aux pieds d'argent, l'entendit. Thétis habitait, dans les profondeurs de l'océan, une grotte blanche et éblouissante, faite de diamants et de perles. Jusqu'à cette grotte lumineuse arrivaient les plaintes de son fils ; aussitôt la déesse quitte ses compagnes, monte à la surface de l'eau, nage vers la plage et accourt chez Achille.

— Mon fils, pourquoi pleures-tu ? Quelle douleur trouble ton cœur ?

— Ô ma mère, chère mère, mon ami Patrocle est mort. Hector, après l'avoir tué, l'a dépouillé de mes armes brillantes, ce don précieux que les dieux firent à Pélée, le jour de tes noces. Je ne veux plus vivre, je ne veux plus respirer parmi les hommes ; il faut qu'Hector soit percé de ma lance, il faut qu'il expie la mort de mon ami, qu'il meure, l'assassin de Patrocle !

Et Thétis, tout en larmes, lui répondit :

— Mon fils chéri, que tu me fais de peine en parlant ainsi. Tu sais qu'en tuant Hector tu te tues toi-même, car la destinée veut que tu meures peu de temps après lui ; laisse donc vivre Hector et vis toi-même, ô mon enfant.

Mais Achille se plaignit plus fort encore :

— Que je meure alors tout de suite ! Plût aux dieux que les hommes ne se disputent jamais, qu'ils ne s'emportent jamais ! Certes, si Agamemnon et moi nous étions restés amis, Patrocle ne serait pas mort ; j'aurais été à ses côtés au moment du danger et je l'aurais sauvé. Maintenant il est trop tard, je ne puis faire autre chose que de punir celui qui l'a tué. Hector m'a pris mes armes, mais il me reste ma lance et de ma lance il ne pourra se sauver.

La déesse de la mer s'écria :

— Comment veux-tu combattre avec ta lance seule, mon fils ! Attends jusqu'à demain et je t'apporterai des armes splendides qu'Héphaestos, le dieu du feu, forgera pour toi.

Achille promit d'attendre. Thétis aussitôt monta sur l'Olympe et pria Héphaestos de faire une nouvelle armure pour Achille : un casque, un bouclier, une cuirasse et des cnémides.

Héphaestos, le divin forgeron, se mit au travail aussitôt. Il court à sa forge, il dirige les soufflets vers le foyer et leur commande d'activer la flamme. Et les soufflets allument le feu dans vingt fourneaux, tandis qu'Héphaestos jette dans le brasier du cuivre, de l'étain, de l'or et de l'argent, afin que ces métaux deviennent malléables et qu'il puisse les travailler. Ensuite il prépare une enclume énorme ; il prend d'une main un lourd marteau, de l'autre des tenailles, et il retire la fonte du feu. Il forge d'abord un bouclier grand et solide, magnifique de beauté. Sur la surface du bouclier, tout travaillé d'or et d'argent, il

représente la terre et le ciel, le soleil, la lune et les étoiles ; puis deux villes : l'une en état de paix, habitée par des hommes qui se promènent dans les rues et causent amicalement ; l'autre en état de guerre, envahie de soldats qui se battent avec fureur. Près de ces villes, il dessine des champs de blé tout dorés où des moissonneurs travaillent ; des vignes chargées de grappes où les vendangeurs cueillent le raisin ; plus loin, des jeunes gens et des jeunes filles qui dansent, se tenant par la main ; en face, un troupeau de bœufs qui pâturent ; enfin, tout autour du bouclier, il fait scintiller en bordure la mer merveilleuse faite d'argent.

Lorsque le dieu eut fini le bouclier, il forgea la cuirasse, le casque splendide surmonté d'une crinière de fils d'or et deux cnémides rondes, ornées d'argent. Le travail terminé, il remit ces armes éblouissantes à la mère d'Achille.

Thétis remercie le dieu forgeron et s'envole de l'Olympe, légère comme un épervier, emportant la belle armure ; elle trouve son fils pleurant désespérément à côté de Patrocle recouvert d'un linceul blanc.

Il avait été difficile de reprendre son corps aux Troyens. Le courage d'Ajax et de Ménélas n'aurait peut-être pas suffi, mais Achille, monté sur les remparts, avait jeté un si formidable cri que les Troyens pris de panique s'étaient enfuis.

À présent, Achille était assis à terre près de son ami mort. Il lui parlait, il lui promettait le trépas d'Hector et il sanglotait. Thétis le trouva ainsi ; elle le prit par la main et lui montra la merveilleuse armure, admirablement travaillée, neuve et étincelante. À cette vue, dans le cœur d'Achille se ralluma le désir de combattre.

— Ô ma mère, c'est vraiment un dieu qui m'envoie ces armes ! s'exclama Achille. Aucun homme n'eût été capable d'en forger d'aussi belles. Je vais tout de suite m'en revêtir et j'irai combattre, mais je crains, mère chérie, que lorsque je serai loin, les mouches ne corrompent le corps de mon ami en pénétrant dans les blessures faites par la lance d'Hector.

— Mon fils, répondit la déesse, ne pense pas à ces choses. Va, réunis à l'agora les héros grecs et fais la paix avec Agamemnon, avant d'engager le combat.

Ainsi disait Thétis, la déesse aux pieds d'argent. Puis, elle baigna les narines du mort d'un baume divin qui éloignait les mouches et conservait les corps intacts comme s'ils eussent été vivants.

Cependant, Achille s'en va le long du rivage. Il s'approche de la flotte grecque et il appelle d'une voix forte. Aussitôt accourent soldats et héros : tous ceux à qui l'état de leurs blessures permet de marcher, Diomède et Odysseus arrivent en boitant, Agamemnon vient le dernier, car il souffre encore beaucoup.

Lorsque tous les rois, les héros et les soldats sont réunis, Achille se lève et prononce le discours suivant :

— Agamemnon, fils d'Atrée, il aurait mieux valu pour toi comme pour moi que nous ne nous fussions pas disputés : beaucoup de vaillants guerriers ont trouvé la mort par notre faute et les Troyens en ont tiré tous les avantages ; mais oublions le passé, ma colère s'est apaisée et je vais retourner au combat. Marchons ensemble contre l'ennemi.

Ainsi parlait Achille, et les Achéens se réjouissaient de ce que le héros le plus intrépide et le plus vaillant ait pardonné. Agamemnon était content aussi. Il répondit à Achille :

— J'étais fou, Achille, et aveugle quand je t'ai pris Briséis. Cependant, je ne suis vraiment pas aussi coupable que tu peux le croire, ce sont les dieux qui m'ont aveuglé. Veux-tu me permettre de te dédommager maintenant ? Non seulement je te rends Briséis, mais je t'offre en présent les plus beaux des objets qui se trouvent sous ma tente.

— Fais ce que tu crois devoir faire !... Rends-moi Briséis ou ne me la rends pas, à ta guise. Ce qui importe en ce moment, c'est de retourner au combat.

Ainsi disait Achille, impatient du désir de se trouver face à face avec Hector.

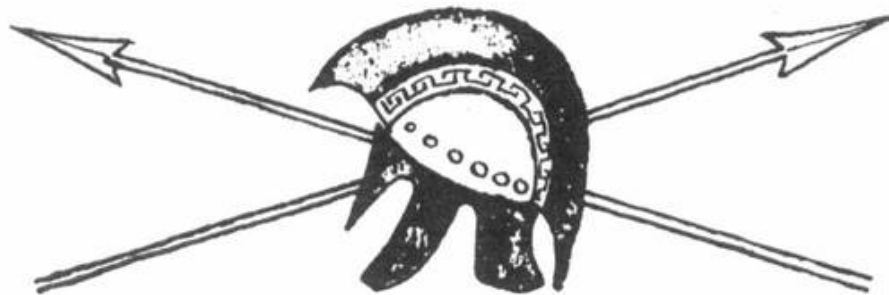
Agamemnon, cependant, s'empressa de lui rendre Briséis. Il lui envoya encore sept belles captives, douze chevaux superbes, dix vases précieux avec dix lourdes monnaies d'or, et ainsi la paix fut faite.

Agamemnon offrit un banquet abondant et les guerriers, les rois et les soldats mangeaient et buvaient en signe de contentement et aussi pour se donner des forces avant la bataille.

Achille seul ne toucha pas au repas. Il retourna auprès de son compagnon aimé et il pleura. Briséis et les captives pleuraient avec lui et regrettaient Patrocle qui avait été toujours bon pour elles.

Achille ne mangeait pas, Achille ne buvait pas. Mais Pallas-Athénée, qui l'aimait beaucoup, descendit de l'Olympe et lui versa dans la poitrine du nectar et de la divine ambrosie – le vin et le pain des dieux – afin de le pourvoir d'une force merveilleuse.

Au camp des Hellènes, la joie et l'espoir renaissaient et tout le monde se préparait courageusement au combat.



La mort d'Hector



UEL est ce bruit ?

Les Hellènes se préparent pour une nouvelle bataille. Pareils aux flocons de neige blancs et épais qui tombent d'un ciel d'hiver, les casques, les cuirasses, les javelines et les boucliers, sortant des nefes et des tentes, couvrent la plaine. Et la splendeur des armures d'airain brille sous le ciel et la terre en étincelle.

Achille se pare comme un dieu. Il entoure ses jambes de cnémides de fer garnies d'acier ; il protège sa poitrine de l'épaisse cuirasse ; il ceint la lourde épée et couvre sa tête blonde du casque à aigrette d'or qui étincelle semblable à un soleil ; puis il saisit son bouclier merveilleux et la longue lance de frêne. Ainsi armé, beau et fort, il paraît si terrible que ses compagnons mêmes sont saisis d'épouvante.

Seul, Automédon, le cocher du héros, ne se laisse pas impressionner. Il est habitué à cette force indomptable. À peine Achille est-il prêt à partir qu'Automédon saute sur le char et prend le fouet, tandis qu'Achille, tout resplendissant d'or et d'airain, monte auprès de lui.

Soudain, au moment où Automédon se disposait à lancer au galop les coursiers superbes, l'un d'eux, le cheval Xanthe, baissa la tête, toucha le sol de sa crinière et dit (car c'étaient des chevaux enchantés que les coursiers immortels d'Achille) :

— Achille, laisse-toi toucher par la vérité ! Tu es fort, mais la mort te guette si tu retournes au combat : lors même que nous irions aussi vite que Zéphyre, le plus rapide des vents, la mort te saisira et te renversera !

Mais Achille, impatienté, lui répondit :

— Ô Xanthe, pourquoi me parler encore de la mort ? Je sais depuis longtemps que ma destinée me condamne à mourir devant Troie, loin de mon père et de ma mère bien-aimée, et pourtant j'y suis venu. Veux-tu que maintenant je retourne en arrière de peur de la mort ? Ce

que tu fais là n'est pas bien. Allons, Automédon, en avant !

Automédon fit claquer le fouet, les coursiers s'élancèrent dans la plaine et partout, au soleil, l'or des armures brillait et la terre résonnait sous le piétinement des hommes et des chevaux. Grecs et Troyens, face à face, attendaient le combat ; en avant des deux armées marchaient Achille, fils de Pélée, et Énée, cousin de Priam.

Le héros troyen s'avance le premier, menaçant, la tête couverte d'un casque lourd et le corps bien défendu par une cuirasse épaisse et un fort bouclier ; dans la main droite, il brandit son javelot à pointe de cuivre. À peine paraît-il qu'Achille s'élance au-devant de lui, tel un lion affamé qui se bat les flancs et le dos de sa queue, la gueule ouverte, l'écume aux dents et les yeux brûlants comme deux flammes.

Énée s'empresse d'attaquer le premier : il vise le bouclier magnifique du héros, son javelot vole et frappe avec grand fracas, mais il ne réussit pas à briser ce bouclier qu'un dieu avait forgé.

Achille riposte avec sa lourde lance, mais il ne parvient pas à blesser son adversaire ; il lui fend seulement sa cuirasse de telle sorte qu'elle ne peut plus servir.

Le prince troyen se baisse alors, saisit une pierre d'un poids énorme que deux hommes auraient eu grand-peine à remuer ; il la soulève seul, sans effort, et veut la lancer contre l'ennemi, mais déjà Achille se jette sur lui, le glaive à la main, et, certes, il l'aurait tué et Énée serait tombé mort sur le champ de bataille si, en cet instant d'extrême danger, un secours miraculeux ne l'eût sauvé.

Au moment où il va frapper, Achille se trouve enveloppé d'un sombre brouillard qui l'empêche de voir. Il ne distingue plus ni son ennemi ni le champ de bataille, tandis qu'Énée se sent pousser et soulever en l'air par une main rude. Il ne voit personne et pourtant une force mystérieuse l'oblige de courir, de courir comme il n'avait encore jamais couru de sa vie ; il traverse le camp, il franchit plusieurs rangées de chars et ce n'est que lorsqu'il est très loin du champ de bataille qu'il peut enfin s'arrêter. Une voix divine lui dit alors :

— Quel dieu t'a permis de lutter contre Achille ? Tu es un héros courageux et fort et tu peux vaincre tous les Grecs, mais tu ne peux pas vaincre Achille et tu ne dois pas engager de combat avec lui.

C'était Poséidon, dieu de la mer, qui parlait ainsi. Les dieux aimaient Énée et lui réservaient une destinée glorieuse : leur volonté était qu'Énée, devenu roi des Troyens échappés à la destruction de Troie, les conduisît en Italie. Si l'histoire qu'on raconte est vraie, Énée, devenu en effet chef des Troyens survivants, les mena en Italie et beaucoup d'italiens d'aujourd'hui sont fils des fils de ces Troyens.

Mais retournons à Achille que nous avons laissé enveloppé d'un épais brouillard. Vous pouvez vous imaginer quelle était sa fureur. Le

nuage se dissipe lentement. Achille cherche des yeux son adversaire et ne le trouve plus. Il comprend alors qu'un immortel est venu au secours d'Énée et plein de rage, il se jette sur l'armée troyenne, tuant tous ceux qu'il rencontre. Il est vraiment terrible : personne ne peut le regarder sans trembler, personne n'ose l'affronter. Fuyant devant sa colère, beaucoup de guerriers tombent dans le fleuve Xanthe ; le poids des armes les entraîne rapidement au fond ; le fleuve s'emplit de cadavres, d'armures, de chars et de chevaux et l'eau se colore de sang. D'autres malheureux s'agenouillent devant le héros invincible et le supplient d'épargner leur vie, mais Achille ne ressent aucune pitié pour l'ennemi qui a tué son ami Patrocle.

Ceux des Troyens qui réussissent à échapper cherchent un refuge derrière les fortes murailles de Troie et bientôt il n'y a plus un guerrier en dehors de l'enceinte.

Achille reste seul au milieu du champ de bataille. Il est seul !... Et, du haut des tours, les Troyens le voient aller et venir rayonnant au soleil et brandissant sa longue javeline, car il cherche encore quelqu'un à tuer.

Les Troyens, quoique loin et à l'abri, tremblent, semblables à des biches.

Cependant Hector, fils de Priam et l'un des plus braves héros d'Ilion, s'attarde devant les portes de la ville. Il veut se battre avec le héros terrible. Priam, le vieux roi de Troie, l'appelle en pleurant :

— Mon fils, mon cher enfant, ne défie pas Achille. Il a déjà tué plusieurs de tes frères, il en a fait vendre d'autres comme esclaves dans les îles lointaines. Ne le provoque pas au combat, mon fils ! Retire-toi derrière le mur protecteur, car tu es maintenant notre unique défense. Si tu pérís, nous devons tous mourir ; si tu es vaincu, nous sommes tous vaincus.

Ainsi parla Priam. La vieille reine Hécube pleurait aussi et suppliait son fils de ne pas affronter le péril, mais ils ne pouvaient fléchir l'âme d'Hector. Le héros ne leur répondait même pas ; il attendait immobile devant la porte et il pensait : « Je ne puis me retirer, je dois tuer Achille ou mourir. Même si nous consentions à rendre Hélène et si nous demandions à faire la paix, l'ennemi se rirait de nous à présent qu'il est le plus fort, il n'accepterait pas et il dirait que nous sommes des lâches. Non, il ne nous reste pas d'autre salut : nous devons vaincre ou mourir. »

Et Hector, immobile, attendait Achille. Mais lorsqu'il le vit approcher, resplendissant de beauté et de force, dans son armure qui scintillait tel un soleil, portant dans sa main la longue lance de frêne, le courage lui manqua et il s'enfuit ; et trois fois le fils de Priam fit le tour des murs de Troie et trois fois le fils de Pélée fit le tour de ce mur en le poursuivant. Au quatrième tour, Hector vit venir à sa rencontre

un jeune homme dans lequel il crut reconnaître son frère Déiphobe...

En vérité, c'était Pallas-Athéné. Elle avait pris la figure de Déiphobe pour tromper Hector et aider Achille.

Déiphobe s'approcha donc du prince troyen et dit :

— Pourquoi te sauves-tu, mon frère ? Attends Achille et accepte le combat, nous verrons bien s'il pourra te vaincre ou si c'est au contraire ta javeline qui le tuera.

Hector s'arrêta et remercia Déiphobe de lui avoir redonné courage, puis il s'adressa à Achille :

— Fils de Pélée, je ne fuis plus devant toi ! Je te vaincrai ou je périrai moi-même, mais faisons un pacte avant d'engager le combat : si je te tue, après avoir pris tes armes merveilleuses, je rendrai ton corps à tes amis. Fais-moi une promesse semblable.

Mais Achille répondit en regardant Hector dans les yeux :

— Aucun pacte ne peut être conclu entre l'homme et le lion, entre le loup et l'agneau, de même entre deux hommes qui se haïssent à mort. Je te hais, toi qui es cause de tant de douleur et de tant de morts, et je n'ai, en ce moment, qu'un seul désir : te tuer ! Comme moi, rassemble tes forces et sois, si tu peux, invincible.

Ainsi parla Achille et il brandit sa longue javeline. Hector se baisse alors, elle passe au-dessus de sa tête et se fixe dans le sable. Pallas-Athéné la ramasse aussitôt et la rend à son protégé. Hector, à son tour, lance sa javeline ; elle frappe le divin bouclier d'Achille, mais ne le rompt pas et va tomber au loin. Hector, très irrité, appelle :

— Déiphobe, mon frère, donne-moi une autre lance afin que je continue la lutte.

Personne ne lui répond, car Déiphobe avait disparu. Hector devine alors la supercherie de Pallas-Athéné. Il tire son épée et se jette sur son adversaire. Achille se couvre de son bouclier et cherche en même temps dans l'armure d'Hector une place vulnérable où enfoncer l'épée. Il aperçoit la gorge à découvert où finit la cuirasse ; il vise ce point de son javelot qu'il lance avec une force terrible. Le trait plonge dans le cou délicat d'Hector et le héros troyen tombe dans la poussière, blessé à mort. Mourant, il supplie encore son vainqueur de rendre son corps à son vieux père. Mais Achille, cruel, refuse toujours :

— Ton corps sera dévoré par des chiens insatiables, assassin de Patrocle ! lui répondit-il.

Hector meurt. Achille dépouille le héros troyen de sa belle armure. À cette vue, les Achéens accourent et frappent de leurs épées le héros à terre.

— Hector, combien tu es plus docile maintenant que le jour où tu mettais le feu à nos navires !

C'était cruel... mais les anciens ne le savaient pas. Et même Achille, le noble et vaillant héros, fit ce qu'aucun homme aujourd'hui n'oserait

faire : il attacha par les pieds, à son char, son ennemi mort, laissant la tête toucher le sol ; puis il monta lui-même à la place d'Automédon, fouetta ses coursiers et fit plusieurs fois le tour des murailles d'Ilion, traînant derrière lui sur la terre rugueuse le corps de celui qui avait tué Patrocle.

Les Troyens, du haut des murs, voyaient cette chose monstrueuse : la belle tête et le corps divin de leur héros mort déchirés aux pierres du chemin ; et les guerriers troyens pleuraient. Le vieux roi Priam pleurait aussi ; la vieille reine Hécube sanglotait à côté de lui, et la belle Andromaque, l'épouse d'Hector, à la vue du cadavre de son mari, tomba comme morte dans les bras de ses suivantes.

Cependant Achille s'en allait vers la mer et retournait à sa nef, traînant toujours derrière lui le beau corps d'Hector, le héros troyen.

Au dedans des murs de Troie pleuraient hommes, femmes et enfants. Le roi Priam se roula par terre, pleura et se lamenta la journée entière et toute la nuit ; mais après avoir sangloté tout le jour et toute la nuit, il se leva et dit :

— J'irai chez Achille et je lui demanderai le corps de mon fils. Peut-être, en me voyant si vieux et si désolé, aura-t-il pitié de ma douleur et me rendra-t-il mon fils.

Mais les Troyens poussèrent des plaintes et des soupirs et dirent au roi :

— Achille, au cœur de fer, ne te rendra pas le corps de ton fils. Tu risques d'être tué aussi par lui ; n'y va pas, ne te hasarde pas dans son camp.

Priam n'écoula pas les prières de la reine, des princes et de son peuple. Il s'en alla, seul, vers les tentes des Achéens.



Priam chez Achille



RUELLE destinée !

Hector est mort !

Traînant derrière son char le cadavre du prince troyen, Achille revient en triomphe aux vaisseaux des Achéens, mais, arrivé près des nefs, il aperçoit le corps de son ami et sa douleur s'éveille de nouveau. Il pleure, il sanglote. Cependant, il ordonne aux Myrmidons de préparer le repas funèbre en l'honneur de Patrocle.

Les serviteurs égorgent beaucoup de bœufs, de brebis, de chèvres et de porcs ; ils apportent du vin doux en grande quantité et les guerriers se réunissent autour d'une table bien servie. Après avoir longuement joui des mets et des vins, ils allèrent se reposer sous leurs tentes.

Seul, Achille ne put ni manger, ni boire, ni se reposer. Il courut sur le rivage de la mer, il se roula dans le sable, il poussa des cris ; et pendant qu'il pleurait le sommeil le surprit, il s'endormit et il vit en rêve Patrocle, son ami mort.

Patrocle était richement vêtu et en tous points semblable à lui-même lorsqu'il était vivant. Il dit à Achille :

— Pourquoi, mon ami très cher, n'as-tu pas encore brûlé mon corps ? Ne tarde pas à le faire ; recueille aussi mes ossements ; mets-les dans l'urne d'or grande et belle dont Thétis t'a fait présent avant notre départ pour la guerre, car toi-même, ô Achille, tu vas mourir bientôt. Donne donc vite les ordres nécessaires afin que tes ossements soient déposés avec les miens dans la splendide urne funéraire, pour que nous restions unis dans la mort comme nous l'avons été durant la vie.

Achille promet d'agir selon le désir de Patrocle et il voulut l'embrasser ; il tendit les bras, mais Patrocle était déjà devenu une fumée légère qui se dissipait dans l'air.

Achille se réveilla, il réveilla aussitôt ses compagnons et les envoya

couper du bois et dresser le bûcher, car il désirait brûler le corps de Patrocle le plus tôt possible. Les guerriers allèrent dans la forêt avec des haches, des chariots et des mulets ; ils coupèrent beaucoup de bois et l'apportèrent sur la place désignée par Achille. Choissant les branches les plus belles, ils en couvrirent un espace assez vaste pour brûler vingt morts. Toute l'armée grecque, tous les rois et tous les chefs, recueillis et silencieux, entouraient le haut bûcher. Les Myrmidons apportèrent le corps de Patrocle et le déposèrent au sommet du bûcher, sur les branches droites et lisses formant un lit de repos, puis chaque guerrier coupa une mèche de ses cheveux et la jeta sur le mort, en guise de dernier salut. Le divin Achille, tout triste, coupa sa belle et blonde chevelure et la plaça entre les mains de son ami.

Après avoir égorgé quelques brebis, quatre chevaux, deux chiens, les Achéens les placèrent, ainsi que douze héros troyens, tués par Achille, sur le bûcher, autour du corps de Patrocle. Ils arrosèrent le tout abondamment d'huile et de miel, puis ils y mirent le feu, et le feu s'alluma et se répandit ; il crépitait dans les fentes du bois, il lançait des étincelles d'or ; des petites flammes d'abord violettes, puis rouges et ardentes, devenaient immenses et se dressaient en l'air.

L'énorme bûcher brûla toute la nuit et le feu consuma hommes, chevaux, chiens et brebis ; à l'aube seulement, la flamme languit et finit par s'éteindre.

Alors Achille fit rassembler les os blancs de Patrocle qui seuls étaient restés intacts au milieu des cendres. Il les enferma dans la précieuse urne d'or que sa mère Thétis lui avait donnée avant son départ pour la guerre, puis il dit aux guerriers :

— Achéens, dans peu de jours je vais mourir aussi. Je vous ordonne de brûler mon corps, de recueillir mes cendres et de les enfermer dans ce même vase d'or, afin qu'elles reposent avec celles de Patrocle. À présent, ensevelissez l'urne funéraire et élevez un tertre, grand et haut, au-dessus du vase d'or.

Les rois et les guerriers obéirent.

Après cette cérémonie, les jeux funèbres commencèrent. C'étaient des jeux que les anciens organisaient en l'honneur de leurs héros morts. Il y avait des courses et des luttes, des concours de disque et d'arc. Achille distribua de nombreux prix, en souvenir de Patrocle : des armes et des esclaves, des bœufs et des mulets, des vases d'or, des cuirasses, des trépieds et des chevaux. Les jeux durèrent toute la journée et les plus habiles parmi les Hellènes retournèrent sous leurs tentes chargés de prix nombreux et riches.

Resté seul, Achille pleura encore longtemps sur la tombe de son ami. Tard dans la nuit, il se retira chez lui, et là il sanglota toujours.

Pendant qu'Achille, loin de ses compagnons, se désolait ainsi, un

vieillard entra sous sa tente. C'était Priam, roi de Troie. Le vieux roi s'approcha du jeune héros, il s'inclina, il lui baisa la main et lui embrassa les genoux :

— Divin Achille, regarde-moi ! Vois comme je suis vieux et seul. J'avais cinquante fils... ils sont tous morts. Hector, le plus brave d'entre eux, a été tué par toi pendant qu'il défendait sa patrie. Heureux est ton père parce que tu es encore en vie. Malheureux que je suis ! J'ai déjà souffert plus que personne au monde et je suis obligé aujourd'hui de tendre mes mains suppliantes vers celui qui a tué mon fils. Je t'en conjure, ô Achille, héros égal aux dieux, rends-moi le corps d'Hector. Souviens-toi de ton vieux père et aie pitié de moi.

Achille regarda longuement le vieux roi à genoux et en larmes, et il dit :

— Tu me rappelles en effet mon père et tu me fais une telle pitié que je veux te rendre le corps de ton fils Hector. Reste sous ma tente à te reposer, mange et bois. J'irai donner des ordres pour qu'on prépare un char, qu'on y dépose le corps de ton fils afin que tu puisses le conduire à Troie.

Achille sortit de sa tente, appela ses serviteurs et donna des ordres. Aussitôt les esclaves lavèrent le corps d'Hector, le frottèrent d'huile parfumée, l'enveloppèrent d'une tunique blanche et d'un manteau magnifique et le déposèrent sur le char.

Pendant ce temps, Achille tue un agneau blanc, le fait rôtir et l'offre au roi Priam pour qu'il mange et qu'il se remette des fatigues endurées.

Achille demande alors au roi :

— Dis-moi, ô roi, veux-tu que nous suspendions les hostilités pendant quelques jours, jusqu'après les funérailles du divin Hector ? Si tu le désires, j'ordonnerai aux Achéens de ne pas combattre pendant ce temps. Dis-moi, combien de jours te faut-il ?

— Je voudrais pleurer mon fils neuf jours ; le dixième jour, je voudrais brûler son corps ; le onzième, l'ensevelir ; enfin, le douzième, nous pouvons recommencer la lutte.

Achille promit une trêve de onze jours.

Le douzième jour la guerre recommença. Tous les guerriers s'armèrent de nouveau et Achille tua de nouveau les plus braves Troyens, car personne ne pouvait lui résister.

Mais le jour fatal approchait, le jour où le vieux roi Pélée et tous les Myrmidons, les Achéens et les Hellènes devaient pleurer : le jour funeste de la mort d'Achille. Ni l'armure enchantée, ni sa force invincible ne pouvaient plus sauver le héros aux pieds rapides. Achille devait mourir.

Thétis avait autrefois plongé son fils enfant dans le fleuve magique Styx dont les eaux rendaient invulnérable, mais pour faire cela elle

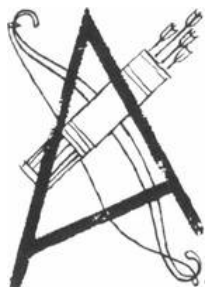
l'avait tenu par le talon gauche, lequel, resté hors de l'eau, était le seul endroit où le héros pouvait être blessé mortellement. Le prince Pâris le savait. Il visa donc le talon gauche de sa flèche et le toucha. Achille tomba blessé à mort, non pas vaincu par Pâris, mais par la Fatalité, car lui-même avait choisi son destin : cette vie brève et glorieuse.

Achille était mort, le plus vaillant, le plus fort et le plus beau des héros ! Thétis, la déesse aux pieds d'argent, pleurait son fils dans sa grotte de diamants et de perles, ses sœurs le pleuraient au fond de la mer et, sur la terre, les soldats et les guerriers le pleuraient et les poètes le chantaient.

Seuls, les Troyens ne pleuraient pas. Ils espéraient vaincre les Hellènes enfin, maintenant qu'Achille, leur plus puissant ennemi, était mort !



Un cheval de bois



ACHILLE est mort, le plus beau, le plus vaillant des héros. Agamemnon convoque l'assemblée : il faut que rois et guerriers se concertent afin de prendre une décision. Odysseus, le prudent et rusé roi d'Ithaque, prend la parole :

— Rois et guerriers, Achille est mort ! Achille, fils de Pélée, le meilleur, le plus intrépide de nos héros est mort ! Nous ne pouvons plus espérer vaincre les Troyens en guerre ouverte ! Peut-être y réussirons-nous en ayant recours à quelque ruse. Si nous ne trouvons pas un moyen de tromper nos ennemis et de les surprendre au moment où ils s'y attendent le moins, j'ai peur, ô rois, que nous soyons forcés de rentrer chez nous déconfits et honteux, et le peuple dira : « Dix ans ils ont été absents, ces braves ; dix ans ils ont guerroyé pour reprendre Hélène, et ils sont revenus les mains vides, laissant la femme fatale à Troie. » Or, je suis d'avis que nous devons vaincre à n'importe quel prix, et tout moyen sera bon, qui nous donnera la victoire.

— Tu dis bien, répondit Agamemnon, mais c'est le moyen qu'il faut trouver.

— J'ai beaucoup réfléchi et je vais vous soumettre une idée : faisons construire un cheval de bois bien travaillé, très orné, entièrement couvert de peintures, assez grand pour que huit à dix hommes puissent se cacher à l'intérieur, et rusons pour le faire porter dans Ilion. À la nuit, les héros cachés sortiront, ouvriront les portes de la ville, laquelle sera aussitôt envahie par nos guerriers. Ne croyez-vous pas que de cette manière il nous serait possible de nous emparer de Troie ?

— Cela me paraît un excellent moyen, répondit Agamemnon.

— L'idée est bonne, observa Nestor, roi de Pilos, mais il y a une difficulté : les Troyens permettront-ils d'introduire le cheval dans la

ville ?

— Ils soupçonneront quelque trahison et ils laisseront le cheval hors des murs, objecta Ménélas.

— Certes, c'est là une difficulté ! Je l'avais prévue et je crois savoir comment la vaincre. Je connais un homme qui pourrait nous aider s'il y consent. Afin que les Troyens se prennent plus facilement au piège, ordonnons à nos soldats de s'embarquer et à nos vaisseaux de prendre le large. Je ne suis pas certain de réussir, mais, avec l'aide de Zeus, nous pouvons espérer vaincre et terminer la guerre victorieusement. Voulez-vous me laisser tenter la chose ?

— Certainement !

— Mais bien sûr !

— Tu es le plus sagace, le plus habile des rois !

— Et le plus rusé !

— Nous avons confiance en toi !

Ainsi répondirent les rois.

Odysseus alla trouver tout de suite l'ouvrier et commanda :

— Construis-moi un cheval en bois grand comme quatre chevaux vivants placés les uns sur les autres, et que ce cheval soit très beau ! Dans son ventre, je veux une chambre assez grande pour abriter plusieurs guerriers, mais que la porte ne s'aperçoive pas du dehors. Fais-moi ce cheval le plus vite possible et surtout n'en parle à personne.

L'ouvrier commença aussitôt le travail, et il travailla jour et nuit.

Pendant ce temps, Odysseus appela les marins et leur dit :

— Ô compagnons, nous sommes las de faire la guerre ! Tous, nous désirons retourner dans la patrie, retrouver nos femmes et nos enfants. Armez donc les navires et préparons-nous au départ.

Et les marins lui répondirent avec des cris de joie et coururent mettre les vaisseaux à la mer.

Odysseus cependant ne les suivit point. Il alla à la recherche d'un homme qu'il connaissait bien et dont il avait besoin en ce moment et, l'ayant trouvé, il l'amena sous sa tente.

— Sinon, lui dit-il, tu es rusé, tu es intelligent et tu es un simulateur étonnant.

— Pas autant que toi lorsque, déguisé en mendiant, tu as réussi à pénétrer chez l'ennemi afin d'évaluer sa force.

— Oui, j'y allai alors moi-même ; aujourd'hui, c'est ton tour. Sinon, le moment est venu de montrer toute ton habileté ; à toi seul, je dirai ce que j'ai l'intention de faire, parce que toi seul tu peux m'aider. Je veux que les Troyens fassent entrer dans leur ville le cheval de bois que l'on construit en ce moment. Si tu réussis à les y décider, tu n'auras plus besoin de travailler de toute ta vie, tant tu recevras de présents.

— Roi d'Ithaque, tu veux introduire un cheval de bois à Troie ? Et pour quoi faire ? À quoi cela te servirait-il ? interrogea Sinon d'un air innocent.

Mais Odysseus voyait bien que Sinon avait déjà tout deviné :

— Les Achéens, sur leurs navires, vont faire semblant de partir. Ils se cacheront derrière l'île Ténédos que tu vois là, en face. Tu feras entrer à Troie le cheval plein de guerriers. Sous le couvert de la nuit, nos compagnons reviendront ; au même moment nous sortirons du cheval, nous leur ouvrirons les portes et la ville sera prise.

— Roi Odysseus, tu peux compter sur moi, je ferai ce que tu commandes. Frappe-moi de façon que les marques de tes coups me couvrent d'écorchures et d'ecchymoses, mais attention que ces coups se voient plus qu'ils ne se fassent sentir ; au reste, je m'en charge. Lorsque tu m'auras roué de coups et que je serai tout sanglant et couvert de bleus, je me revêtirai comme un pauvre et j'irai à Troie.

— Et que feras-tu à Troie ?

— Ô roi, tu le sais mieux que moi. Je raconterai que vous m'avez maltraité, que vous êtes tous cruels et présomptueux et que je désire me venger.

— Bravo, Sinon, encouragea Odysseus. Sois fourbe ! Si tu n'es pas plus rusé que moi, tu ne l'es certainement pas moins ; je crois bien que tu deviendras riche.

Sinon se dévêtit et Odysseus le roua de coups terribles. Quand il fut écorché, couvert de boursouflures, et tout ensanglanté, il se couvrit d'une vieille tunique en guise de manteau et seul, en boitant, il s'en alla à Troie.

Lorsqu'il arriva dans la ville, misérable, saignant de ses blessures et couvert de plaies, il faisait pitié à voir. Hommes et femmes l'entourèrent et lui posèrent mille questions :

— Qui es-tu ?

— D'où viens-tu ?

— Qui t'a abîmé ainsi ?

— Pauvre homme !

— Comment t'appelles-tu ?

— Où t'es-tu blessé ?

— Que t'est-il arrivé ?

— Ce qui m'est arrivé ? Ne le voyez-vous pas ? Mes compagnons m'ont traité comme un chien. Ils voulaient me tuer, mais j'ai réussi à m'échapper et je veux me venger. Je me vengerai de tous : du roi Ménélas, du roi Agamemnon et des autres aussi ! Ils verront que même un pauvre hère comme moi peut faire du mal quand on le traite pire qu'une bête. Ah ! je meurs de faim... Ah... ! Ah... !

Et Sinon ferma les yeux et tomba à la renverse comme s'il se trouvait mal.

Les Troyens, contents d'avoir dans leur ville un ennemi d'Agamemnon, le soulevèrent, lui donnèrent à manger et ils pensèrent :

— Quelle chance pour nous d'avoir ici quelqu'un qui connaît les secrets de nos adversaires ! Avec son aide, il nous sera plus facile de vaincre.

Sinon s'étant remis, les Troyens l'entourèrent, désireux de savoir bien des choses, et l'un d'eux demanda :

— Dis-moi, ô brave, quelle est cette haute machine que les Achéens ont fait bâtir et qui ressemble à un cheval ? Le sais-tu ?

— Certes, je le sais. C'est, en effet, un cheval. J'étais aux écoutes derrière la tente du roi Agamemnon lorsqu'il en parlait au roi Ménélas. C'est un cheval de bois qu'ils ont l'intention d'offrir à Pallas-Athéné afin que la déesse protège les Achéens pendant leur retour dans leur patrie.

— Ils s'en vont, les Hellènes ?... Ils ne veulent donc plus se battre ?

— Vous ne le saviez pas ?... Après la mort d'Achille, l'armée a perdu tout courage et n'espère plus vaincre. Oui, ils s'en vont ! Ne les voyez-vous pas appareiller leurs navires ! Ils vont partir, ils retourneront sains et saufs dans leur patrie, ces chiens... Mais pourtant ne désiriez-vous pas qu'ils meurent, qu'ils meurent tous et qu'aucun d'eux n'atteigne les bords de l'Hellade ?

— Certes, nous souhaitons leur perte ! Que devons-nous faire ? Dis-le, Sinon, et tu seras de nos amis, personne n'osera plus te toucher.

— Eh bien, écoutez... Tant que le cheval de bois restera en dehors de vos murs, les Achéens navigueront sans péril ; mais si vous introduisiez le cheval dans votre ville, si vous le conduisiez sur la grande place, devant le temple de Pallas-Athéné, une tempête terrible se déchaînerait sur mer, de fortes vagues feraient couler les navires, des vents furieux les mettraient en morceaux et les cadavres de nos ennemis communs seraient rejetés à la côte. Ainsi a dit Calchas, le devin, le plus fameux des devins !... Ah ! si je pouvais voir mort sur la plage ce chien d'Agamemnon, ma joie serait telle que rien au monde ne pourrait l'égaliser.

Les Troyens croyaient tout ce que Sinon leur racontait et ils commençaient à discuter entre eux s'il fallait amener le cheval à Troie.

Cependant, au loin, sur les vaisseaux grecs, les voiles se hissaient. Lorsque toutes les tentes furent pliées, les Hellènes montèrent sur leurs navires et prirent le large. Au milieu du camp désert, le gigantesque cheval de bois, seul, restait en face de Troie.

Et les citoyens sortaient en foule de la ville pour se convaincre que l'ennemi était vraiment parti et pour regarder le cheval géant.

— Comme il est beau et bien travaillé !

— Il paraît vivant.

— Il faut le placer devant le temple de Pallas-Athéné.
— En l'introduisant dans notre ville, nous faisons mourir nos ennemis.

— Ah ! vraiment... Qui a dit cela ?

— Le guerrier hellène qui est arrivé ici à moitié mort.

— Les devins l'ont dit.

— Hé ! hé ! méfiez-vous des Achéens et de leurs devins. Cassandre, la fille du roi, pleure et dit que le cheval est vivant et nous portera malheur.

À ce moment sortit d'Ilion Cassandre, la plus belle des filles du roi Priam. Elle s'approcha du cheval, se jeta par terre et gémit, puis elle se leva et regarda au loin la mer, semblant y voir des choses épouvantables.

— Il est vivant ce cheval, il combattra comme mille guerriers. Je le vois, nous serons vaincus et nous allons tous périr... Le cheval respire, marche, porte des armes. Ne le voyez-vous pas... ? Ne le faites pas pénétrer dans la ville... Voyez donc, ils courent dans les rues de la cité ; ils tuent les rois, les princes, les soldats. Ah ! la mort, le sang, la ruine, les chaînes ; pleurs, plaintes, douleur, désespoir !

Ainsi prophétisa Cassandre en pleurant, et elle tomba évanouie.

Mais personne ne voulait croire, personne ne prenait au sérieux les prédictions de Cassandre. Le peuple, toujours plus nombreux, entourait le cheval et l'admirait. Cependant un prêtre, Laocoon, qui se trouvait aussi là, dit à la foule :

— Citoyens, puis-je vous donner un conseil : méfiez-vous des Achéens et de Sinon. N'introduisez pas ce cheval dans notre ville. Les Achéens sont des traîtres et Sinon a peut-être menti.

Ainsi disait Laocoon. Mais à peine a-t-il parlé que deux longs serpents arrivent de la mer. Ils sont terribles à voir, énormes, avec des yeux de feu et sur la tête mille crêtes de flammes ; ils s'avancent tout droit sur Laocoon, le fascinent du regard, s'enroulent autour de son corps, le serrant fort, toujours plus fort. Le malheureux pousse des hurlements, appelle au secours, car les reptiles l'étouffent. À ses cris accourent ses deux fils qui essayent de délivrer leur père, mais les monstres s'allongent et immobilisent les deux jeunes gens sous leur étreinte mortelle.

Laocoon et ses deux fils sont morts et les serpents retournent à la mer.

Le peuple, muet de terreur, avait assisté à l'horrible scène. Personne ne songeait plus à laisser le cheval hors des murs. Chacun voulait même donner un coup de main pour le pousser sur la place, devant le temple de Pallas-Athéné.

Et le cheval de bois entra dans Ilion. Les Troyens, heureux d'être débarrassés de l'ennemi redoutable, préparèrent aussitôt un grand

festin et se réjouirent tard dans la nuit. Fatigués, mais contents, ils allèrent prendre du repos sans s'apercevoir que les vaisseaux ennemis cachés derrière l'île de Ténédos revenaient tout doucement, que les guerriers descendaient sur la plage armés pour le combat et avides de sang.



La fuite



ENVELOPPÉE par une nuit très noire, Troie dormait dans un grand silence. À peine distinguait-on la forme gigantesque d'un cheval de bois, sur la place, devant le temple de Pallas-Athéné.

Soudain, sur le flanc du cheval, une trappe se soulève et une tête apparaît : c'est la tête d'un roi, Odysseus, roi d'Ithaque, le plus rusé des héros. Au même moment un homme s'avance sur la place : c'est Sinon, le plus malin des soldats. Aussitôt une échelle de corde est jetée par la trappe et Odysseus, Ménélas, Ajax et tous les guerriers que le cheval renfermait descendent les uns après les autres. Ils descendent avec précaution, dans le calme de la nuit ; ils traversent sans bruit les rues désertes et courent aux portes de la ville ; là, ils égorgent les sentinelles sans même leur laisser le temps de pousser un gémissement, et ils ouvrent aux Grecs les portes d'Ilion. Les Grecs entrent : vingt, trente, cinquante, cent, mille... En un instant, les rues s'emplissent de soldats qui, tout à coup, poussent un hurlement formidable, pénètrent dans les maisons et se livrent au plus cruel carnage.

Les Troyens se réveillent en sursaut, courent aux fenêtres et voient les rues envahies par les soldats. Saisis d'épouvante, les femmes et les enfants crient, pleurent et implorent grâce ; les hommes cherchent leurs armes.

Trop tard ! Déjà les Achéens avec les glaives et les lances se jettent sur les Troyens sans armes. La résistance est impossible. Les rues et les places sont bientôt jonchées de blessés et de morts. On n'entend plus que des pleurs, des lamentations, des prières, des cris rauques et des cliquetis d'armes ; il n'y a plus de salut que dans la fuite. Alors tous ceux qui peuvent s'échapper dans l'obscurité courent vers la mer. À la lueur de l'incendie qui s'allume sur plusieurs points de la ville, on voit se sauver les mères affolées, leurs petits enfants dans les bras, les

hommes chargés de fardeaux, les enfants tremblant de terreur. Tous, ils fuient dans la direction de la mer.

Au palais du roi, c'est le désarroi et la terreur. Les princes et les princesses se désespèrent et le vieux roi Priam, éperdu, court à droite et à gauche, cherchant à échapper aux Achéens.

Il périt d'une main ennemie pendant qu'il priait. Quant à la pauvre reine, son sort fut plus cruel encore ; Odysseus la prit comme esclave et elle eut la grande douleur de voir sa fille Cassandre devenir la captive du roi Agamemnon.

Pendant que les Achéens poursuivaient et massacraient les malheureux Troyens, Ménélas parcourait les appartements du palais à la recherche d'Hélène, qu'il voulait tuer. Il la trouva enfin et s'avança sur elle l'épée à la main. Hélène, pâle et belle, se jeta à ses pieds, implorant son pardon. Et telle était l'humilité de la reine qu'elle inclina jusqu'à terre son corps divin, levant un visage suppliant vers le mari outragé. Ménélas, la voyant ainsi, se crut soudain ramené au temps jadis où, jeune et rayonnante, à genoux devant le roi Tyndare, son père, elle demandait aide et protection pour lui. Sa beauté était si puissante, son repentir semblait si sincère qu'il ne put lui faire du mal. Il pardonna et la ramena, reine à Sparte.

Cependant Énée, cousin du roi Priam, le même que Poséidon avait sauvé de la colère d'Achille, s'agitait comme les autres, cherchant à rétablir l'ordre dans ce tumulte et à sauver les gens et les choses. Il savait que toute résistance était vaine et il criait à tous ceux qu'il rencontrait :

— Vite, sauvez-vous, fuyez ! À la mer, à la mer, si votre vie vous est chère !

Dans une des salles du palais, il rencontra le roi Anchise, son père, qui, trop vieux, ne pouvait fuir. Énée l'emporta sur ses épaules. Au moment de sortir, il entendit une jeune voix l'appeler : « Père, père ! » Le prince se retourna et vit Ascagne, son cher fils. L'enfant, réveillé par le bruit, avait sauté au bas de son lit, avait aperçu son père qui portait sur ses épaules son grand-père et cela lui avait paru fort étrange.

— Pourquoi portes-tu grand-père, papa ? demanda Ascagne, qui ne se doutait nullement du danger.

— Je te l'expliquerai plus tard. À présent, veux-tu être un garçon très sage et faire tout ce que je te dirai ? Donne-moi ta main et marche aussi vite que tu pourras, sans parler et sans me questionner.

— C'est bien, répondit Ascagne très sérieux.

Il tendit sa petite main à son père et marcha en silence à ses côtés dans l'obscurité de la nuit. Et il vit dans les rues des hommes qui couraient, des femmes qui pleuraient, des guerriers qui tuaient, mais il ne parla pas, il ne demanda rien. En passant par la porte de la ville, il

remarqua que les sentinelles étaient mortes, mais il ne dit rien. Ils se dirigèrent vers la mer et, chemin faisant, il vit des gens comme eux marcher vite, vite, les uns en pleurant, les autres silencieux, mais il n'adressa pas une question à son père durant tout le trajet.

Arrivé à la plage, le prince Énée déposa à terre le vieil Anchise. Les trois fugitifs se trouvèrent aussitôt entourés de nombreux Troyens : hommes, femmes et enfants, tous pauvres, misérables, désormais sans patrie et sans gîte. Ils avaient emporté quelques sacs de blé et quelques objets précieux, mais que de richesses ils avaient laissées en arrière, là-bas, à Troie ! L'ennemi pouvait survenir d'un moment à l'autre et les tuer encore. Déjà, dans le noir de la nuit, çà et là le feu s'élançait au ciel : Troie brûlait. À la vue des flammes qui enveloppaient leur ville, les Troyens pleurèrent, saisis d'une angoisse indicible.

— Troyens, à quoi servent les armes maintenant ? Devant nous, à l'ancre, se bercent nefs et galères ; tâchons de les atteindre et de nous sauver. Embarquons les femmes et les enfants ; chargeons le blé, l'or et l'argent, le vin que nous avons emportés. Et fuyons loin, loin, dans la mer immense. Travaille celui qui peut.

Ainsi parlait Énée.

Les Troyens ne pleuraient plus. Sur les vaisseaux légers, ils chargèrent l'or et l'argent, la farine et le vin. Le petit Ascagne travaillait comme les autres, transportant ce qu'il pouvait. Les provisions chargées, on fit monter à bord les femmes, les enfants et les vieillards ; les hommes jeunes suivirent et, en dernier, Énée et Ascagne, car Ascagne, quoique petit encore, savait être courageux au moment du danger. Lorsque tout le monde fut monté sur les navires, les hommes manœuvrèrent les rames de toute leur force et le vent fit courir les vaisseaux sur l'onde limpide. Le jour n'avait pas encore paru, mais la ville en flammes, telle une immense torche, éclairait la mer et, portés par la brise, arrivaient des cris, des pleurs et des plaintes. Ascagne avait sommeil et faim et il désirait retrouver sa maman ; pourtant il ne se plaignait pas et s'endormit, appuyant sa tête sur les genoux d'une jeune étrangère.

L'aube s'alluma et les hommes ramaient toujours ; ils ramèrent ainsi pendant des jours, des jours et des jours ; ils naviguèrent dans les mers de la Grèce, ils traversèrent les mers de la Sicile, ils longèrent la côte d'Afrique et soudain, à leurs yeux, parut une ville grande et belle. Las de ramer, ils y jetèrent l'ancre et descendirent à terre.

Sur la grève, un pêcheur étendait ses filets. Énée lui demanda :

— Dis-moi, ô pêcheur, comment s'appelle cette ville ?

— Cette ville ?... Cette ville a pour nom Carthage.

— Et qui règne sur Carthage ?

— Le roi de Carthage est mort et sa reine en est si affligée qu'elle ne

veut plus recevoir aucun étranger. De nombreux prétendants la demandent en mariage, car elle est très belle ; mais Didon – ainsi s'appelle notre reine – a juré de ne pas reprendre de mari. Et maintenant, tu connais la raison pour laquelle elle ne veut voir personne.

— Même moi, je ne pourrai pas la voir ? interrogea Énée.

— Toi... peut-être. Un pauvre homme comme toi ne saurait prétendre à la main d'une reine.

Et Énée fut admis auprès de la reine Didon. Il lui conta son histoire. La reine l'écouta attentivement, lui fit de riches présents et lui offrit l'hospitalité ainsi qu'à Anchise et à Ascanie.

Comme Énée était fort beau, Didon s'éprit de lui. Elle oublia son premier époux, le roi Sichée ; elle oublia son serment de ne pas se remarier ; elle offrit à Énée sa main et son royaume.

— Ô belle reine, je ne puis accepter, lui répondit Énée. Les dieux m'ont sauvé afin que je conduise mon peuple sur une terre qui n'est pas celle-ci, dans un pays merveilleux. Une ville y sera fondée qui deviendra grande dans le cours des siècles. Il m'est donc impossible, Didon, de rester ici.

Énée et les Troyens quittèrent Carthage. Et les hommes ramèrent de nouveau longtemps, longtemps. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure d'un grand fleuve, ils y abordèrent et y restèrent. Et non loin de cet endroit, s'établit une ville qu'on appela Rome et qui devint un jour la maîtresse du monde.

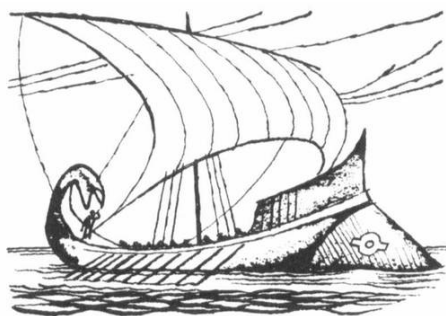


TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS DANS L'OUVRAGE

Achéens : habitants de l'Achaïe : désigne les Grecs en général.

Achille : fils de Thétis et de Pélée, un des principaux chefs grecs.

Agamemnon : roi de Mycènes, fils d'Atrée et frère de Ménélas, chef de l'expédition dirigée contre Troie.

Agelaos : nom d'un berger qui sauva et éleva Pâris.

Ajax : fils de Télamon, vaincu par Ulysse.

Alcmène : mère d'Hercule, femme d'Amphitryon.

Anchise : père d'Énée.

Anténor : prince troyen, fondateur de Patavium (Padoue).

Antilokos : fils de Nestor, tué à Troie.

Aphrodite (nom grec de Vénus) : déesse de la beauté.

Artémis (nom grec de Diane) : fille de Jupiter et de Latone ; déesse de la chasse.

Atrée : roi de Mycènes, frère de Thieste et meurtrier des enfants de celui-ci.

Automédon : conducteur du char d'Achille.

Briséis : esclave d'Achille après la prise de Lyrnesse par celui-ci, puis enlevée par Agamemnon.

Calchas : devin grec qui ordonna le sacrifice d'Iphigénie.

Cassandra : fille de Priam et d'Hécube.

Castor : fils de Jupiter et de Lédà, frère de Pollux.

Chiron : centaure à qui fut confiée l'éducation d'Achille.

Chrysès : père de Chryséis.

Chryséis : esclave d'Agamemnon.

Clymène ou Climène : roi d'Arcadie.

Clytemnestre : fille de Tyndare et de Lédà, épouse d'Agamemnon, mère d'Oreste et d'Électre.

Deidamia : fille de Lycomède, épouse secrète d'Achille et mère de Pyrrhus.

Déiphobe : fils de Priam et d'Hécube, époux d'Hélène après la mort de Pâris.

Diomède : roi d'Étolie, célèbre par sa cruauté.

Égisté : fils de Thyeste, meurtrier d'Agamemnon.

Eétion : roi de Thèbes, père d'Andromaque, tué par Achille.

Énée : fils de Vénus et d'Anchise.

Erope : fille d'Eurysthée, roi d'Argos, et femme d'Atrée.

Eros : nom grec du dieu de l'Amour.

Eris : personnification de la discorde chez les Grecs.

Eurypyle : roi de Cyrène, un des guerriers grecs, combattit Hector à Troie.

Ganymède : prince troyen enlevé par Jupiter et devenu échanson des dieux.

Hector : fils de Priam et époux d'Andromaque, tué par Achille.

Hécube : femme de Priam.

Hélène : princesse grecque, célèbre par sa beauté. Épouse de Ménélas. Enlevée par Pâris. C'est pour venger ce rapt que fut entreprise la guerre de Troie.

Héphaestos : dieu grec du feu et du métal (Vulcain chez les Latins).

Héra (Junon chez les Latins) : épouse de Jupiter ; déesse du foyer.

Héraclès : Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène ; célèbre héros grec, d'une force prodigieuse ; il exécuta douze œuvres formidables connues sous le nom des douze travaux d'Hercule.

Hermès : Mercure (fils de Jupiter). Messenger des dieux, et lui-même dieu de l'éloquence et du commerce.

Hermione : fille de Ménélas et d'Hélène, femme de Pyrrhus.

Hésione : fille de Laomédon, roi de Troie.

Idoménée : roi de Crète, un des héros de la guerre de Troie.

Ilus : roi de Troie, petit-fils de Dardanus, fondateur d'Ilion (Troie).

Iphigénie : fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, condamnée à être sacrifiée pour rendre favorable l'expédition de Troie.

Laërte : roi d'Ithaque, père d'Ulysse.

Laocoon : fils de Priam et d'Hécube, prêtre d'Apollon à Troie, étouffé avec ses fils par deux serpents.

Laomédon : roi de Troie et père de Priam.

Léda : femme de Tyndare.

Lycomède : roi de Scyros ; sur l'ordre de Thétis, retint Achille pendant une partie du siège de Troie.

Machaon : fils d'Esculape, habile médecin de l'Iliade.

Ménélas : roi de Sparte, frère d'Agamemnon, époux d'Hélène.

Myrmidons (les) : peuplade grecque, originaire d'Egine. D'après l'Iliade Achille est roi des Myrmidons.

Nérée : dieux marin, père des Néréides.

Nestor : prince grec réputé pour le plus sage des rois.

Odysseus (Ulysse) : roi d'Ithaque et père de Télémaque. Ses aventures après la prise de Troie sont le sujet de l'Odyssée.

Cenone : femme de Pâris.

Oreste : fils d'Agamemnon et de Clytemnestre ; meurtrier de sa mère ; poursuivi par les Érinyes.

Palamède : roi d'Eubée.

Pallas-Athéné (Minerve, en latin) : fille de Jupiter, déesse des arts et de la sagesse.

Palimiro : pilote d'Énée, jeté à la mer par Morphée.

Pandaros : guerrier lycien, combattit dans les rangs troyens à Troie.

Pâris : fils de Priam et d'Hécube ; ravisseur d'Hélène, femme de Ménélas (ce fait fut la cause de la guerre de Troie).

Patrocle : héros grec, ami d'Achille, tué par Hector.

Pélée : époux de Thétis et père d'Achille.

Pénélope : femme d'Ulysse, mère de Télémaque, célèbre par sa fidélité à Ulysse.

Phébus (Apollon) : dieu de la poésie, des arts et du soleil.

Piérides : filles de Piérus, roi de Macédoine, et d'Antiope, transformées en pies par Apollon, parce qu'elles défièrent les Muses.

Philoctète : guerrier à qui Hercule mourant confia ses flèches.

Poséidon (en latin : Neptune) : dieu de la mer.

Priam : fils de Laomédon ; père d'Hector.

Sinon : guerrier grec, un des auteurs de la ruse du cheval de Troie.

Télamon : père d'Ajax.

Télémaque : fils d'Ulysse et de Pénélope.

Thétis : déesse de la mer ; femme de Pélée, mère d'Achille.

Troïlos : fils de Priam et d'Hécube dont l'existence protégeait Troie et qui fut tué par Achille.

Tyndare : roi de Sparte, père de Castor et de Pollux.

Zéphyre : personnification d'un vent.

Zeus : Jupiter, père et maître des dieux, possesseur du ciel et de la terre.